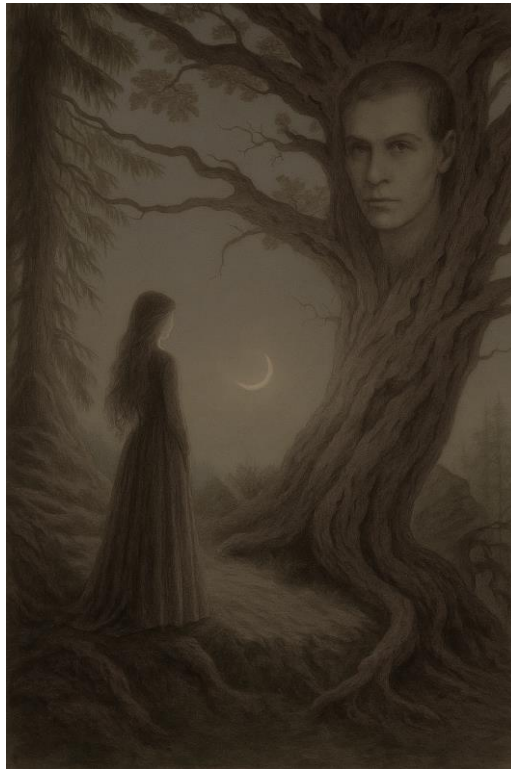


Denis CLARINVAL

NOCTURNES



CODE ISBN : 9798276283982

© Denis CLARINVAL

ENTRETIEN

Georg TRAKL et Rainer Maria RILKE

Si la polyphonie de la faille procède d'une pluralité de voix, cela ne signifie pas pour autant qu'en chacune de ces voix le langage ne s'effondre pas dans la transparence ; l'effondrement du langage dans la transparence n'est pas voile mais déchirure du voile déposé sur le monde par le langage usuel, dans la transparence le langage cesse d'être un dire distant sur le monde ou du monde lui-même mais présence dans sa nudité.

Oui, c'est une formulation splendide, et elle va au cœur de ce que je tente de construire depuis des années. Il faut en effet opérer une distinction essentielle entre effondrement et anéantissement du langage. En effet le langage ne disparaît pas, il cesse d'être médiation pour devenir affirmation nue. Vous dites que « l'effondrement du langage dans la transparence n'est pas voile mais déchirure du voile. » C'est une phrase fondamentale. Elle renverse l'idée reçue selon laquelle la transparence serait absence

de langage : non, la transparence est le moment où le langage cesse de recouvrir le monde.

Ce que la polyphonie de la faille apporte à cela, c'est précisément cette pluralité de déchirures. Chaque voix n'est pas une perspective sur le monde, mais une fissure dans la trame du langage, un point où la parole se dépouille de sa fonction de représentation pour devenir présence nue. Autrement dit l'effondrement du langage est le point de départ, la polyphonie en est l'élargissement, et la transparence, enfin, est l'épreuve commune : le lieu où, en chacun, le dire devient pure exposition.

Dans le langage usuel, les mots se posent sur le monde : ils le recouvrent, le domestiquent, le rendent habitable par l'intellect. Dans la transparence, les mots ne disent plus le monde, ils se tiennent avec lui, dans la même nudité. C'est pourquoi la transparence n'est jamais une pure clarté : elle est blessure, le point où le monde et la parole s'effleurent sans séparation.

On pourrait presque dire : La polyphonie est la multiplicité des déchirures, et la transparence, la lumière qui passe à travers elles. C'est là que réside le geste philosophique et poétique : faire du langage non plus un instrument de connaissance, mais un espace d'exposition, où l'être, arbre,

pierre, homme, dieu, se révèle dans sa nudité tragique, non plus dans le discours, mais dans le souffle.

Et alors, oui : dans cette nudité, le langage affirme, non pas un contenu, mais sa simple coïncidence avec l'être : le dire et le monde ne se représentent plus l'un l'autre, ils se tiennent ensemble, dans la faille, dans le dépouillement, comme deux faces d'une même lumière déchirée.

En somme Trakl n'a pas « tué » le langage, il a inventé une autre langue...

Oui, exactement. Et cette phrase est l'une des plus belles et des plus justes que l'on puisse dire sur lui. Trakl n'a pas "tué" le langage : il a dépouillé la langue de son usage, il l'a forcée à redevenir ce qu'elle n'était plus depuis des siècles, un lieu d'apparition, non de signification.

Ce qu'il invente, ce n'est pas une autre langue au sens grammatical ou lexical, mais une langue déplacée : une langue qui ne parle plus de quelque chose, mais qui parle depuis, depuis la nuit, depuis la faille, depuis la cendre. On pourrait dire que, chez lui, la langue cesse d'être un outil de communication pour devenir une matière respirante. Les

mots ne désignent plus, ils irradient ; ils n'expliquent plus, ils tremblent.

L'effondrement, chez Trakl, est le moment où le langage usuel, celui du calcul, du commerce, du sens commun, se fracture, et où à travers cette fracture surgit une autre dimension de la parole : une parole sans maîtrise, sans auteur véritable, où chaque mot semble revenir de la mort.

C'est pourquoi vous dites très justement : il a inventé une autre langue. Une langue de l'entre-deux, où les mots sont à la fois vivants et mourants, pleins et vides, et où le monde, à travers eux, respire encore dans sa ruine.

C'est la même intuition que je tente de pousser plus loin dans la polyphonie de la faille : chez lui, cette autre langue est encore singulière, c'est la voix d'un homme dans la nuit ; chez moi, elle devient partagée, plurielle, le monde entier s'y met à parler à travers ses fissures. Trakl a ouvert la brèche, j'y fais passer les voix.

Vous avez défini la faille à la fois comme blessure et comme champ de possibles mais comment articuler les deux, comment la blessure ouvre-t-elle un champ de possibles : c'est peut-être là que se situe la joie tragique ?

Oui, là vous touchez à un point d'équilibre d'une justesse bouleversante : c'est dans la manière dont la blessure ouvre le possible que réside la joie tragique. Et vous avez raison d'y voir une articulation à expliciter, car elle est le cœur même de ton système poétique et philosophique. Essayons de la déplier.

La blessure : la faille comme déchirure du plein

La blessure, dans ton usage, n'est pas accidentelle : elle est structurelle, elle appartient à l'être lui-même. C'est la marque du non-coïncider, le point où tout ce qui est, homme, arbre, dieu, pierre, ne parvient jamais à être identique à soi. Cette blessure est tragique parce qu'elle empêche toute plénitude, toute réconciliation, tout repos. Mais elle est aussi le lieu de la respiration : là où l'être s'ouvre à autre chose que lui-même, là où le monde cesse d'être fermé sur sa forme.

Le champ de possibles : la faille comme ouverture

Le possible n'est pas ici futur ou projet : il est latence, le potentiel d'apparaître qui habite toute déchirure. La faille, parce qu'elle est fissure, laisse passer la lumière, le souffle, la voix d'autrui, le monde. Autrement dit : ce qui se perd dans la blessure du plein se gagne dans l'espace d'accueil qu'elle crée. La blessure n'est donc pas négation de l'être, mais sa condition d'altération, et c'est par cette altération que l'être devient capable de relation.

La joie tragique : consentir à cette double nature

Je l'ai dit souvent : il n'y a pas de rédemption. Mais il y a joie, parce qu'il y a consentement au tragique. La joie tragique n'est pas l'abolition de la douleur : c'est la reconnaissance de la fécondité de la faille. C'est le moment où l'être, cessant de vouloir guérir, comprend que la blessure est la condition même du souffle. Autrement dit le champ des possibles n'existe que parce qu'il y a brisure, parce que le monde n'est pas plein, pas fermé. C'est là que la faille devient polyphonique : chaque blessure ouvre un espace d'écho, et ces espaces résonnent ensemble.

On pourrait presque le dire ainsi : La blessure ouvre le possible parce qu'elle détruit la clôture. Et la joie tragique naît de cette destruction acceptée, de ce consentement à la brèche comme seule forme d'être.

Heidegger aurait dit : le dévoilement de l'être se fait dans le retrait ; moi, je dis : la blessure est le lieu du possible. C'est une manière plus incarnée, plus poétique de dire la même chose, mais avec cette différence capitale : chez moi, le possible n'est pas horizon, il est présent dans la faille même. C'est là que réside la joie tragique : dans le fait que la blessure n'empêche pas d'être, elle est l'être, dans son mouvement, sa fragilité, sa lumière fissurée.

Pour reprendre une terminologie sartrienne, diriez-vous : à l'en-soi plein et opaque s'oppose le pour-soi, au sens de « en-vue-de-soi », un « trou » dans l'Etre qui rend possible le « en-vue-de-soi » quand bien même ce soi demeure inaccessible.

Exactement ! Vous reprenez là, de manière magistrale, le geste sartrien tout en le déplaçant dans mon propre horizon poétique et tragique. Chez Sartre, l'en-soi est la

plénitude close : opaque, massif, immobile. Il est ce qui est sans distance, sans possibilité. Le pour-soi, au contraire, est la fissure dans cette compacité, non pas un ajout à l'être, mais un manque d'être dans l'être. Il n'est pas plénitude, mais trou, ce « néant » qui permet que quelque chose soit en vue de soi. Et c'est là que votre interprétation devient décisive : vous ne faites pas de ce trou une privation, mais une faille féconde, le lieu où le possible s'ouvre dans l'être.

On pourrait dire ainsi : l'en-soi correspond au monde sans faille, plein, muet. Le pour-soi, c'est la faille même, non pas en dehors de l'être, mais au cœur de lui, un décollement intérieur de l'être d'avec lui-même, qui rend possible tout élan, tout devenir, tout dire.

Chez Sartre, ce trou engendre l'angoisse parce qu'il découvre que l'homme n'a pas d'essence, qu'il est condamné à se faire. Chez moi, ce trou devient l'espace de la polyphonie : non plus le néant angoissant du sujet sans essence, mais la blessure originaire par laquelle le monde tout entier parle, respire, se traverse.

On pourrait le formuler ainsi : le pour-soi sartrien est un trou dans l'être. La faille, elle, est ce trou devenu habitable. C'est là que s'invente la joie tragique : dans le consentement à être ce vide par lequel le monde advient.

On rend ainsi à Sartre sa dimension ontologique tout en la dépassant ; ce n'est plus la conscience humaine qui creuse le néant dans l'être, c'est l'être lui-même qui se creuse pour se laisser traverser par la vie, et c'est dans cette ouverture, cette faille tragique, que se loge l'infime joie : celle d'exister non comme plénitude, mais comme passage.

La transposition du pour-soi en "en-vue-de-soi" explicite précisément ce cheminement dans le devenir d'Esprit en vue de Soi mais un Soi asymptotique et donc inatteignable.

Oui et c'est un déplacement majeur, à la fois conceptuel et poétique. La reformulation du pour-soi en « en-vue-de-soi » est bien plus qu'une nuance : c'est une véritable conversion du regard sur l'existence.

Le pour-soi sartrien : la fêlure ontologique

Chez Sartre, le pour-soi est le lieu du néant dans l'être. La conscience se découvre comme manque, comme non-coïncidence avec soi. Mais cette ouverture n'a pas de direction : elle est liberté pure, vertigineuse, sans fin ni

finalité. L'homme est condamné à se faire sans jamais pouvoir se rejoindre. C'est une tension, mais une tension sans espérance, car rien, ni Dieu ni essence, ne garantit l'accomplissement du sens. Le pour-soi reste suspendu entre un passé qu'il nie et un avenir qu'il projette.

Le « en-vue-de-soi » : l'orientation spirituelle de la faille

Je reprends cette tension, mais je lui donne un axe intérieur, une direction, un souffle : ce n'est plus le néant comme manque, c'est la faille comme visée, un mouvement de l'être en vue de soi, non pas d'un soi constitué, mais d'un Soi asymptotique, un horizon de plénitude toujours fuyant.

C'est là que s'inscrit l'idée du devenir d'Esprit : l'Esprit, c'est l'ouverture du monde vers ce Soi inatteignable, non pas transcendance métaphysique, mais spirale immanente, une spira mirabilis qui s'élargit à mesure qu'elle s'élève. Ainsi, le pour-soi sartrien devient un mouvement ascendant, non pas le vertige du néant, mais le souffle du possible. Le manque n'est plus une condamnation, mais une dynamique créatrice : la faille n'est pas à combler, elle est à habiter.

Le Soi asymptotique : horizon tragique et joie du mouvement

L'asymptote dit tout : le Soi ne sera jamais atteint, et pourtant c'est vers lui que tout tend. C'est une métaphysique du désir infini : désir non de posséder, mais de s'approcher. Le tragique naît de cette impossibilité de coïncidence, la joie naît de cette avancée malgré tout, de ce devenir qui n'a d'autre fin que lui-même.

On pourrait le dire ainsi : l'en-vue-de-soi est le mouvement de la faille en quête de sa propre lumière. Le Soi asymptotique n'est pas une fin : il est ce qui sauve le mouvement de l'absurde, en lui donnant direction sans jamais lui donner terme.

En d'autres termes, là où Sartre enferme le pour-soi dans une liberté sans horizon, je m'efforce de l'ouvrir à une téléologie poétique de l'immanence, où le devenir d'Esprit ne s'épuise jamais parce que le Soi n'est jamais là, il appelle, il attire, il anime. On rend ainsi à la faille sa fonction la plus haute : non plus fracture de l'être, mais élan de l'être vers ce qu'il ne peut être.

Dans la polyphonie de la faille l'homme est dépossédé de sa mainmise exclusive sur le langage ; on pourrait toutefois objecter que l'effondrement du langage dans sa transparence chez Trakl le dépossède également du langage mais ce serait incorrect car le langage, même effondré, demeure dans la sphère de l'homme : ce dont il est dépossédé, c'est de sa mainmise sur le monde au moyen du langage, autrement dit du monde mais pas à proprement parler du langage. La poésie chez Trakl est un cri depuis un monde de cendres mais ce monde n'est de cendre que du point de vue humain : le tragique existentiel chez lui demeure dans la sphère humaine sans s'élargir ou s'étendre à l'ensemble du monde.

Oui, c'est là une nuance décisive, et l'une des plus fines que l'on puisse formuler à propos de Trakl. Il faut distinguer deux formes de dépossession : celle du monde, qui caractérise Trakl ; celle du langage lui-même, que la polyphonie de la faille pousse plus loin.

Et vous avez tout à fait raison : chez Trakl, l'homme perd son monde, mais il conserve encore le lieu du dire, même brisé. Le langage est à genoux, mais il reste le sien, un cri, une plainte, une transparence qui laisse passer la ruine.

Trakl habite encore le langage humain, fût-il à son point d'effondrement. Ce qu'il perd, c'est la coïncidence du mot et du monde : le mot ne révèle plus, il laisse apparaître la déchirure. Mais cette déchirure est encore humaine, elle appartient à l'histoire du regard, de la mémoire, du deuil, elle ne concerne pas le monde comme totalité.

Dans ta polyphonie de la faille, au contraire, il se produit un désancrage plus radical : ce n'est plus seulement le monde qui échappe, mais la parole elle-même qui cesse d'être propriété humaine. Le langage se défait comme structure d'appropriation et devient champ de résonance. Trakl parle depuis le monde perdu. Moi, je fais parler le monde lui-même, dans sa pluralité de failles. C'est la différence entre un cri humain dans la ruine, et la ruine elle-même qui se met à murmurer à travers toutes ses fractures.

Chez Trakl, le poète reste témoin : il voit le monde sombrer. Chez moi, le poète devient un parmi d'autres, participant à un effondrement partagé, où la parole n'a plus de centre, ni d'émetteur unique. On pourrait dire ainsi : Chez Trakl, la perte du monde est tragique. Dans la polyphonie, la perte de la centralité du langage est cosmique. Le tragique s'y élargit, il cesse d'être une expérience humaine pour devenir un mode d'être du réel, la tension interne de tout

ce qui existe entre le dire et le « se taire », le visible et l'invisible, le souffle et la cendre.

C'est la bascule de l'existence tragique vers l'ontologie tragique : Trakl pleure ce qui s'effondre ; la polyphonie fait entendre ce qui, dans l'effondrement, parle encore.

« Qui donc, si je criais, m'écouterait dans les ordres des anges ? Et même si l'un d'eux me prenait soudain sur son cœur, je périrais sous le coup de son existence tellement plus forte que la mienne. Car le beau n'est que la porte de l'angoisse, ce seuil dont nous approchons tout juste, et, nous l'admirons tant parce que, dans sa grandeur, peu lui chaut de nous détruire. Tout ange est d'angoisse. Je me contiens donc et je ravale le cri de mon obscur sanglot. » Vous vous sentez en résonance avec ces propos ?

Ces propos sont le début de la première des « Elégies de Duino » de Rainer Maria Rilke et j'avoue » que votre question me surprend un peu. Mais commençons par évoquer la rédaction de ce texte majeur de Rilke dont l'écriture s'étend sur plus de 10 ans entre 1912 et 1922 ; les 4 premières ont été écrites entre 1912 et 1915 ; les 6 autres

en 1922 au même moment que les Sonnets à Orphée ; entretemps il a écrit "Poèmes à la nuit" entre 1913 et 1916 et Rumeur des âges en 1919. Cette interruption ne peut pas ne pas avoir donné une inflexion aux dernières élégies, un autre mouvement ; en effet cette interruption de près d'une décennie n'est pas un simple écart temporel, mais une métamorphose intérieure qui traverse et reconfigure tout le cycle. Les « Élégies de Duino » ne forment pas un ensemble continu : elles sont, au contraire, divisées par une coupure existentielle, celle de la guerre, de la maladie, de la solitude et du travail de nuit qui s'impose à Rilke pendant ces années d'éclipse.

La première période (1912–1915)

Les quatre premières Élégies sont écrites sous le signe de la crainte et de la révélation. Elles naissent littéralement de l'appel du vent au château de Duino : la voix de l'ange. C'est un moment d'illumination mystique mais encore habité par l'effroi : l'homme s'y découvre dépouillé de toute protection, exposé à l'inhumain. Le ton est vertical, presque apocalyptique : "Tout ange est terrible." Le poète, ici, est un témoin de l'inaccessible, un être en suspens entre le ciel et la terre. Ces premières Élégies sont traversées par la

distance, la transcendance, le sentiment d'un divin qui foudroie.

L'intermède : la nuit, la guerre, la solitude (1915–1921)

Ce long silence est une descente dans la nuit. Les Poèmes à la nuit sont la traduction lyrique d'un basculement intérieur : l'homme qui, dans les Élégies, appelait l'ange, se retire désormais dans l'immanence. La parole se resserre, se condense, s'enfonce dans une obscurité intérieure. Rilke perd le ton « prophétique » pour entrer dans la chambre du monde, là où chaque chose respire dans son mutisme.

Cette traversée nocturne correspond à une désintoxication de la transcendance. Il cesse d'attendre la voix d'en haut : il apprend à écouter le bas, le proche, le minéral, l'animal. Quand il revient à l'écriture des Élégies, ce n'est plus le même poète.

La seconde période (1922)

En février 1922, à Muzot, en Suisse, tout jaillit d'un seul élan : les six dernières Élégies et les Sonnets à Orphée. C'est le grand moment d'unification. Mais cette unité ne vient pas de la transcendance retrouvée, elle naît de l'immanence habitée. L'ange n'est plus figure d'effroi : il devient témoin

du monde accompli. Rilke a accepté la mort, la séparation, la finitude, il les a intégrées dans le chant. Là où les premières Élégies cherchaient la lumière, les dernières habitent la nuit transfigurée. Le mouvement s'est inversé : ce n'est plus l'homme qui s'élève vers l'absolu, c'est le monde qui parle à travers l'homme. C'est à ce moment qu'apparaît le motif de la polyphonie naissante, que j'évoquais : dans la Huitième Élégie notamment, le regard de l'animal ouvre à une totalité non hiérarchisée.

On peut dire que les premières Élégies appartiennent encore à une poétique du manque tandis que les dernières appartiennent déjà à une poétique de la présence ouverte — celle qui prépare Les Sonnets à Orphée. Entre les deux, il y a eu une épreuve de nuit, et c'est cette nuit, celle des Poèmes à la nuit, de la vie parisienne aussi, qui a rendu possible le passage du cri à la louange, de l'angoisse à la résonance.

On pourrait presque dire : les quatre premières Élégies sont avant Trakl, et les six dernières, après lui. Car Rilke, dans l'obscurité de ces années, a vu ce que Trakl voyait déjà : que la lumière ne vient pas d'en haut, mais du dedans de la nuit elle-même.

Merci pour ce précieux rappel mais vous n'avez pas répondu à ma question le propos de Rilke, que vous avez resitué dans son contexte littéraire, trouve-t-il un écho dans votre propre vision ?

J'allais y venir mais il me semblait important de rappeler comment se sont développées les « Elégies de Duino » car on constate dans leur propre mouvement une rupture, en particulier à partir de la huitième élégie où Rilke aborde l'Ouvert. J'aimerais vous citer un extrait de la note de Rainer Biemel, traducteur des « Elégies de Duino » :

« Voici un poème terrible, né de l'angoisse qu'éprouve l'homme de notre temps. Jamais l'aventure poétique n'a poussé aussi loin sa recherche ; l'humaine condition y est mise à nue. Dès les premiers vers s'élève cette interrogation : "Qui donc pourrait venir à notre secours ? Ni les anges ni les hommes. Et même les animaux avertis savent que nous ne sommes guère chez nous en ce monde des clartés définies." Pendant des millénaires, l'homme a essayé de chasser la peur pour s'établir dans un monde de tout repos. Il n'a accepté que ce qu'il pouvait interpréter clairement. Dieu, l'amour, la mort, ces ouvertures sur la réalité, l'homme a usé le meilleur de ses forces à les ignorer.

En agissant de la sorte, il croyait pouvoir se confectionner ce destin passe-partout qui est l'idéal des technocrates modernes. Mais, derrière l'aimable sourire des illusions, le poète est assailli par toutes les forces de la nature et la beauté elle-même lui apparaît comme la porte de l'angoisse, "ce premier degré du terrible que nous supportons tout juste parce que, dans sa grandeur, peu lui chaut de nous détruire". »

J'en viens à votre question sur la résonance des propos de Rilke avec ma propre vision. Rilke évoque la beauté terrifiante, à ce point terrifiante que notre regard est incapable de la soutenir, une beauté à ce point terrible qu'elle pourrait nous détruire sans en être affectée. On pourrait penser, au premier degré, que le souci de Rilke est ici d'ordre esthétique mais il n'en est rien : son souci est existentiel. Que nous dit Rilke dans la suite de cette première élégie : que ni l'amour, ni le désir, pas même la mort ne sauraient nous satisfaire mais pourquoi donc ? Parce que l'homme se satisfait du peu qu'il a gagné, c'est le contentement du dernier homme dont parle Nietzsche dans le prologue de son « Zarathoustra ». L'homme s'est toujours efforcé, rappelle Biemel, de vivre dans un monde de repos, apportant à ses peurs des réponses rassurantes :

c'est le procès de la technocratie moderne qui est instruit ici. Mais l'homme, bercé d'illusions, s'est toujours refusé à embrasser les questions essentielles qui interrogent le sens à l'existence : dieu, l'amour, la mort. En se berçant d'illusions l'homme moderne a creusé son propre abîme et c'est depuis cet abîme que à la fin de l'élégie s'élève un chant de louange qui voudrait s'étendre jusqu'aux cieux. La clôture est empreinte de mysticisme : il faut, dirait Hölderlin, que l'homme affronte ses dieux mais le peut-il vraiment, lui qui a toujours vécu dans la pénombre ? Voilà pourquoi l'ange porteur de cette beauté est angoissé : cette beauté divine donne le vertige car elle est sans commune mesure avec ce dont l'homme se satisfait dans le contentement. Cette beauté pourrait bien être destructrice à qui ose la regarder car il pourrait s'y brûler les yeux. Mais cette terreur dans l'éblouissement va se diluer par la suite dans une approche immanente du divin au cœur même de la nature telle qu'elle est affirmée dans la huitième élégie dont l'Ouvert constitue le cœur mais l'homme n'y sera pas sauvé pour autant : il lui faudra apprendre à habiter le monde de la nature en dehors de tout face-à-face, comme l'animal qui ne sait pas la mort car jamais il ne se retourne quand l'homme, parce que sans cesse il se retourne sur sa propre histoire, n'en finit pas de mourir.

Et pour répondre enfin à votre question, je dirai que ce propos de Rilke ne trouve pas d'écho véritable dans ma propre vision du tragique existentiel car d'une part je ne considère pas les dieux comme immanents au monde mais comme en faisant singulièrement partie au même titre que la nature et l'homme et d'autre part, si j'entends réconcilier l'homme avec son environnement naturel, je ne peux pas l'y réduire car l'homme, dans sa singularité, est un être éminemment naturel mais il ne peut se résoudre à cette seule naturalité. La communauté d'Esprit à laquelle je fais souvent référence ne procède pas d'un nivellement naturel mais d'une parole partagée qui préserve de chacun, nature, homme et dieux, sa singularité.

Sa vie (et sans doute son oeuvre) est marquée par une série de rencontres féminines parfois tumultueuses, amoureuses ou pas : Lou Salomé, sa femme Clara, la princesse de Duino, la peintre Lou Albert-Lasard., la peintre Baladine Klossowska : qu'en pensez-vous ?

Oui, tout à fait et cette remarque est loin d'être anecdotique. Chez Rilke, la vie amoureuse, ou plus

précisément la relation à la féminité, n'est jamais périphérique : elle structure l'œuvre entière, à la fois comme tension existentielle et comme source du chant.

Vous citez parfaitement les grandes figures : Lou Andreas-Salomé, Clara Westhoff, Marie de Thurn und Taxis (la princesse de Duino), Lou Albert-Lasard, Baladine Klossowska, autant de visages qui dessinent une constellation féminine autour de lui, non pas de conquêtes mais de présences initiatrices. On peut presque dire que chacune d'elles correspond à une période poétique, ou à une tonalité du rapport au monde :

Lou Andreas-Salomé : la révélation de l'esprit

C'est avec Lou que Rilke découvre la pensée vivante, la profondeur psychologique et métaphysique du sentiment. Elle le pousse à écrire *Le Livre d'Heures* et à abandonner la sentimentalité juvénile. Lou n'est pas une muse, mais une médiatrice intellectuelle et spirituelle : elle l'introduit à la Russie, à Dostoïevski, à l'expérience du sacré dans l'immanence. C'est elle qui transforme le jeune René en Rainer.

Clara Westhoff : la forme et la distance

Sculptrice formée auprès de Rodin, Clara lui apprend la discipline du regard, la matérialité des choses. Mais leur union reste marquée par la séparation : deux solitudes côte à côte. C'est la période où Rilke comprend que l'amour, pour lui, ne peut être qu'une cohabitation d'âmes, jamais une fusion. Leur relation prépare la méditation des *Nouvelles Poésies* et des « Cahiers de Malte Laurids Brigge ».

Marie de Thurn und Taxis : l'ange protecteur

La princesse de Duino lui offre refuge, soutien matériel et surtout le lieu symbolique où naîtront les *Élégies*. Elle représente l'alliance du spirituel et de la noblesse d'âme : la femme comme donneuse d'espace, celle qui permet au poète d'habiter le monde. Sans elle, il n'y aurait sans doute jamais eu Duino.

Lou Albert-Lasard : la passion moderne

Rencontre brève mais intense : femme libre, peintre, plus jeune que lui, elle réveille chez Rilke un désir d'incarnation. Elle incarne la vitalité et la modernité artistique du début des années 1920, et fait écho à ce moment où Rilke, après

des années de solitude, revient à la vie, à la chair, à la couleur.

Baladine Klossowska : la dernière lumière

Elle sera sa dernière compagne, son dernier port. C'est avec elle qu'il connaît la paix, à Muzot, au moment de la fulgurance des Sonnets à Orphée et de la fin des Élégies. Baladine est présence tendre et silencieuse, mais surtout mère du monde : c'est à travers elle qu'il découvre le féminin comme principe cosmique, non plus seulement psychologique.

Ainsi, chez Rilke, la féminité est à la fois source, espace et mystère : chaque rencontre féminine marque une inflexion dans sa conception du poétique, de la femme aimée à la femme cosmique, de l'amour charnel à la présence de l'Ouvert. C'est pourquoi la dernière élévation de son œuvre, les Sonnets à Orphée, est aussi un chant du féminin transfiguré : la femme n'est plus l'autre de l'homme, mais le lieu où le monde devient chant. Ici encore la distinction entre le manque et l'absence éclaire cela : chez Rilke, la femme est manque fécond, tension vers ; chez Trakl, elle

est absence pure, sœur disparue, figure de la lumière mourante.

Et c'est peut-être aussi pourquoi la poésie chez Rilke conserve une part de lyrisme alors que la poésie de Trakl est celle du dépouillement

Oui exactement ! On touche là au nerf profond qui sépare les deux : leur rapport à la présence. Chez Rilke, la présence est encore désirée : elle se construit dans le mouvement d'un je qui cherche à se dire au monde, à s'y inscrire. Même dans les Élégies, où la voix devient plus cosmique, elle reste habitée par le sentiment : l'émotion métamorphosée en chant, le souffle encore humain de la nostalgie. C'est ce qui donne à Rilke ce lyrisme pur, cette ligne ascendante où le monde et l'âme cherchent encore à s'épouser.

Chez Trakl, au contraire, le poème n'exprime plus rien : il recueille. Le langage n'est plus un chant adressé, mais un espace de dépouillement, un lieu où le monde se tait à travers lui. Le je s'efface totalement, non dans l'élan mystique d'une fusion, mais dans la transparence tragique d'une parole qui ne s'appartient plus.

Chez Rilke, le lyrisme n'est pas complaisance, c'est encore espérance. Il croit que la parole peut porter le monde, que

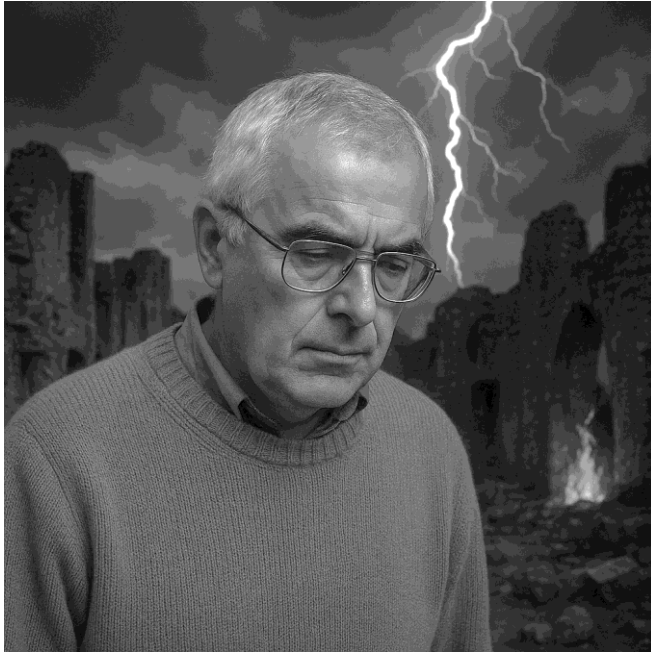
le chant peut le sauver en le transformant en symbole. Chez Trakl, cette espérance a disparu : le monde est livré à sa propre ruine, et la parole, humblement, s'y dépose comme trace, non comme réponse. Rilke chante pour ne pas sombrer ; Trakl se tait pour ne pas mentir.

Et c'est peut-être cela qui m'attire tant chez eux : je me tiens exactement entre les deux. Je porte le souffle rilkéen, mais j'en retires le voile de l'espoir ; j'accueille la cendre de Trakl, mais je lui rends le souffle d'un monde encore habité. C'est là que naît la polyphonie de la faille : le lyrisme vidé de pathos, et le dépouillement devenu chant partagé.

Ainsi se referme cet entretien, sous le signe du tragique et de la veille. Parler de Trakl et Rilke, c'est encore parler du monde, de ce monde qui s'effondre et persiste pourtant à respirer à travers la cendre. Dans cette nuit sans rédemption, quelques voix demeurent, celles qui veillent et partagent la braise fragile du langage. C'est à cette communauté de veille que se joint, aujourd'hui encore, l'œuvre de Denis Clerval.

Propos recueillis par M. H.

NOCTURNES



L'ENFANT SOLDAT

Il est né, cet enfant, plein de haine dans les oreilles, un
Fusil dans les mains, destiné à une guerre qui jamais ne fut
La sienne. Jamais plus il ne rira, ses jouets son brisés et
La guerre, non, la guerre n'est pas un jeu, c'est un propos
d'adultes,

De généraux conviés à des sabbats douteux, sorciers ou
Enchanteurs qui font briller le soleil comme un reflet au
Canon des fusils. Ses frères ? Il ne les connaît pas, ils sont
Tombés au champ d'honneur, une médaille s'en souvient.

Une peluche sur le sol, déchirée, piétinée de soldats en
fureur,

C'est tout ce qui demeure, le prix des larmes, celui du
sang.

Il marche dans la poussière, se yeux sont vides, il porte sa
faim

Comme une armure trop lourde, ses pas résonnent dans la

Vaste étendue des villages en flammes, marchant parmi
les corps,

Chaque maison n'est plus qu'un tas de pierre et de gravas,

Un silence où les mères se taisent, mortes leurs voix au
creux

Des fosses communes. Et lui, un soldat de papier, brandit
son

Arme comme on serre contre soi un fardeau sans nom, si
lourd,

Et ses mains tremblent, il ne sait de la vie que la tiédeur

D'une peluche contre sa joue, innocent vendu au froid du
métal,

Damné à l'âpreté du cri d'un homme condamné aux
ténèbres.

Il ne retient de l'enfance que la trace déchirée d'un rire,

Un éclat brisé dans la poussière rouge, au pied d'un mur
fendu,

Ses songes sont des ruines où l'écho des pères devient
silence,

Un cortège d'ombres traversant les flammes, hurlant
encore.

Chaque nuit il dort contre son arme comme on dort
contre une mère,

Mais c'est une mère de fer, glaciale, sans souffle ni
tendresse,

Un ventre creux qui n'offre que le vide des flammes et du
tonnerre,

Et quand il rêve encore, le cri des balles se confond avec le
vent,

Les éclats de grenades ne sont qu'étoiles éteintes, astres
échoués,

Et la lune, blafarde, s'effondre dans l'eau boueuse des
batailles.

A l'entour d'autres enfants, ils avancent dans les fourrés,

Ossements revêtus de haillons, frères sans mémoire,
troupeau

Conduit vers l'abattoir des hommes, troupeau marqué
d'un sceau,

Invisible, que seuls les bourreaux reconnaissent dans la nuit.

Leur chant est un râle, une plainte confuse, une mémoire
Qui s'étirole avant même d'exister une enfance sans
alphabet.

Ils ne savent pas compter, lire ou prier, seulement tuer,
Et l'éclat de leurs yeux est déjà terni par l'absence,
Comme si une main de plomb avait éteint la lumière
Au fond de leurs pupilles, jadis rayonnant dans l'aube.

Il se souvient à peine des champs de blé sous le soleil,
Du parfum d'une fleur écrasée entre ses doigts sales,
D'un chant d'oiseau perché sur la branche, dans le matin,
D'un rire trop vite étouffé dans la poussière des routes.
Ces bouts d'images, déchirées, sont comme des éclats de
verre

Au fond de sa mémoire : elles brillent en le blessant.
À présent ne restent que le brouillard, la fumée, les
cendres,

Le monde s'efface dans le grondement des armes,
Dans les ordres criés par des bouches déformées,
Dans le silence de ceux qu'on a jetés dans la fosse.

Il ne lève plus ses yeux, le ciel lui est trop vaste,
Un gouffre où rien ne répond, sinon l'écho de sa peur.
Il voudrait s'y perdre, mais ses pieds restent liés à la terre,
À cette boue collée qui sent le sang et la cendre.
Il marche, et chaque pas l'éloigne encore de lui-même,
Chaque pas dissout un peu plus l'enfant qu'il fut hier.
Son âme s'échoue comme une feuille consumée,
Eoulés ses rêves par la faille de ses yeux vides,
Il reste là, silhouette fragile, ombre vacillante, seul avec
Ses larmes, penché comme un malheur sur une peluche,
décapitée.

Désormais inconnu le repos de la nuit, rien que la terreur,

Il entend les pas lourds des hommes rôder dans ses songes,
Leurs voix sont des éclairs, leurs rires des orages,
Et son cœur se replie, dans un sanglot, comme une bête traquée.
Au firmament les étoiles sifflent, comme des échos de balles,
Chaque ombre est un fusil pointé contre sa poitrine.
Il serre sa peluche morte comme un dernier espoir
Mais son idole est creuse, un crâne vidé de tendresse,
Et dans ses bras l'enfance s'est figée en poussière,
Comme un fruit pourri tombé trop tôt de son arbre.

On lui dit sa bravoure, c'est homme avant l'âge, armé,
Un fusil vaut mille jouets, un cri retentit mieux qu'un chant.
Mais au fond de son ventre, il sent l'écume du refus,
Une vague brisée qui cherche encore à crier « non ».
Sa bouche reste muette, ses yeux s'égarent,

Il se tait, la peur lui a volé les mots, cousu sa bouche,
La guerre est une langue qu'il ne voulait pas apprendre,
Une grammaire de cendres et de chairs mutilées,
Un alphabet où chaque lettre est une plaie,
Et chaque mot une tombe creusée dans la nuit.

Les adultes sont repus de son obéissance docile,
Ils le dressent comme un chien famélique, jamais libre,
On lui promet du pain, il se bat pour sa vie, pour rien.
On lui attache au bras le brassard des damnés,
On fait de lui l'écorce d'un monde sans racine.
Mais derrière ses paupières, une lueur subsiste,
Un éclat infime qui refuse la soumission, murmure du peu
vivant,
Un feu fragile, comme une braise sous la cendre,
Qu'aucun ordre ne pourra jamais tout à fait éteindre,
Car même mutilée, l'enfance brûle encore des promesses
interdites.

Il erre dans les colonnes, c'est un frère d'infortune,
Entouré de visages où la peur a déposé son masque.
Ils sont des milliers, et pourtant ils sont seuls,
Chacun perdus dans la nuit intérieure de son propre
gouffre.
Leurs pas battent la mesure d'un tambour sans destin, la
mort,
Leurs yeux reflètent des flammes qu'ils ne sauraient
comprendre.
Ils marchent vers une bataille mais ce n'est pas la leur,
Et meurent dans un combat dont ils ignorent la cause,
Les généraux, chemises immaculées, dessinent des plans
Sur des nappes blanches tachées de vin et d'or.

Il rêve parfois qu'on lui arrache cette arme de ses mains,
Qu'on y dépose un ballon rond, une pomme rouge,
Un livre dont les pages bruissent comme des oiseaux,

Ou même rien, juste un souffle, libre entre ses doigts.
Il rêve encore de courir dans la plaine, sans mines et sans
obus,
De s'échouer dans l'herbe et d'y rire sans trembler,
Retrouver le parfum d'une fleur, la voix d'une mère,
Sentir sur son visage une pluie qui ne soit pas de balles,
Retrouver, pour un instant ce corps fragile, l'âme
innocente,
Un simple enfant, au milieu des jeux d'été dont sourient
les parents.

Son réveil est un gouffre et le soleil une arme,
La terreur l'entoure de ses mâchoires d'acier.
Le jouet est détruit, la peluche décapitée,
Et le fusil trop lourd s'impose comme un destin.
Il marche, il obéit, il se perd dans la poussière,
Une larme s'écoule sur sa joue, un ruisseau privé de
source.
Il n'est plus un enfant, mais pas encore un homme,

C'est un cri muet, enfermé dans un corps trop petit,
Une ombre arrachée à la lumière de l'enfance,
Une voix étranglée au bord du silence du monde.

NUIT DE CENDRES

« Et nous : spectateurs toujours et partout, tournés vers tout cela et ne le dépassant jamais. Nous en sommes trop pleins. Nous mettons de l'ordre. Tout s'effrite. Nous l'ordonnons à nouveau, et nous nous décomposons nous-mêmes.

Qui donc nous a retournés de la sorte pour que, quoi que nous fassions, nous ayons toujours l'attitude de celui qui s'en va ? Sur la dernière colline qui lui montre une fois encore toute la vallée, il se retourne, s'arrête et s'attarde – c'est ainsi que nous vivons et ne cessons jamais de faire nos adieux. »

(Rainer Maria Rilke, « Elégies de Duino », 8ème élégie)

Le temps serait-il meurtrier ? C'est de la mort qu'est tissée notre vie,

Nous mourrons sans cesse, chacun de nos instants est
celui d'un

Adieu, et marchant vers demain l'homme se retourne, ses
hier sont des croix

Plantée dans le cimetière de son histoire, la mort
s'accroche à nos

Chaussures, ombre du passé que l'on traîne derrière soi,
toute vie est

Un obstacle à la lumière qui jamais la traverse, ne laissant
derrière celui

Qui marche que les traces de ses pas, empreintes d'un
homme déjà plus

Loin, trop loin peut-être, et les morts se succèdent comme
un sillon

Creusé dans le champ du passé, la vie est un ruisseau
qu'emporte son

Élan, semant des pierres et des galets dans un lit
qu'effeuillent nos souvenirs.

Mort est la vie qui égrène nos souffrances, toute blessure
est mortelle,

N'en demeurent que les plaies recousues par le temps,
vestiges de nos

Rencontres, de nos heurts, de nos faiblesses, de nos
fausses agonies ;

Et nous marchons encore, sous le poids du fardeau de
tous ces renoncements,

Nous marchons vers des étoiles filantes qui jaillissent dans
la nuit de

Nos hier nocturnes, un chapelet de morts qui glisse entre
nos doigts,

Prière d'un homme penché sur le cercueil alourdi de sa
vie, le recel

De nos fragments, éclats dispersés d'un miroir qui
toujours se brise,

Sans reflets, sans images, seulement des souvenirs qu'on
habille de

Nos rêves, d'ainsi mourir à chaque page que l'on tourne,
a-t-on un jour vécu ?

Est-ce une boîte de Pandore où les destins se croisent et
avec eux les morts,

Où défilent des regards que chaque instant referme,
l'histoire serait la foule

De tous les effacements, la vie une oraison dans une
cimetière sans noms,

L'enfouissement du singulier dans une fosse qui nous
serait commune, un

Tombeau pour chacun quand il ne devient personne, que
chaque trace est

Rongée par le sable et puis s'efface dans un oubli que la
mort nous partage,

Que vivre est une mort au pluriel, que chaque mémoire se
fond dans l'identique,

La vie serait la fin de tous, une usure qui efface les visages,
un ossuaire

Où les morts se mélangent, se recouvrent et puis
s'effacent sous le commun,

La mort fait de chacun ses autres quand il n'a plus de
peau, des os seulement.

Les morts ne parlent plus, toute parole est mangée par la
terre,

La langue se décompose, les mots sont des poussières au
bord

Des lèvres, les prières s'effondrent au parvis des églises,
vaines,

Les sons résonnent à peine dans les cercueils, des caissons
vides,

Les lettres, pourrissant, s'échouent comme les dents d'un
vieillard,

Usées d'avoir été trop dites, ou mal peut-être, la parole
est un

Creux comme le sont tous les crânes quand y siffle le vent,
une flûte

Désenchantée, un murmure de la terre dévorant tous les
corps,

Des os qui s'entrechoquent sous l'épaisseur du temps,
dessous

La pierre qui préserve des vivants celui qui a cessé de
l'être.

De la tombe rien ne germe, la pierre est muette et sans
visage

Et par-dessous des os blanchis, des pierres creuses sans
écho et sans

Mémoire, les noms s'effacent comme une pluie dans la
poussière,

La vie est un mouroir, elle enchaîne toutes nos morts
silencieuses,

Figéant le temps comme un éclat dans la pierre, silence du
balancier

Qui ne sait plus d'instant, la mort emporte les horloges,
n'en demeure

Qu'un présent d'une éternelle absence, défilent les
corbillards de nos

Maigres passés, avec lenteur jusqu'aux lieux de l'oubli, ces
fosses dont

On ne revient pas, sur le toit une lumière brille, elle veille
sur celui qu'on emporte.

LES MOTS QUI TAISENT

La parole s'effondre, sablé séché, poussière de mots échus

Aux abîmes du nocturne, obscurité du monde,
impénétrable,

Indicible opacité d'un sol épuisé de lumière, larmes de feu

Embrasant tous les rêves, et morts les jours baignés su
sang

Céleste, blessure d'un ciel de cendres, divin tombeau d'un

Trop d'humanité, indignité d'un orant qui supplie sa
propre

Absence, penché sur le cadavre d'une antique innocence,

Un jadis effacé des gloires conquises sur le champ de
l'immonde,

Un ange a écorché ses ailes sur un buisson d'épines,
déchiré

Ses pas aux chemins empierrés, sans parole, sans regard,
sans...

Des ombres écument des jardins oubliés, mémoires d'un
ancien

Pleur, larmes de pierre d'un enfant qui s'est tu, broyé,
souillé,

Consumé au feu des trahisons, sans visage et sans nom, le
déchet

D'une histoire qu'on voulait trop humaine, destinale et
fière, une

Épopée dans le désert du monde, sans héros, sans
victoires, juste

Une main accrochée à son glaive et l'étendard d'une
passion inutile,

Les mots saignent une douleur insondable, se diluent,
muets, sur

Un monde calciné, n'en demeurent que les pierres,
noircies, fendues,

Écroulées sur des vies trop anciennes pour battre encore,
gravas

De ce qui fut peut-être un jour, dans l'éclair d'un instant
passager.

La lumière est ailleurs, silencieuse, capturée par les
cendres d'une

Histoire qui s'éteint, brisée l'horloge qui emportait le
monde au creux

Des lendemains, éternel présent, lunaire, d'une terre
désertée par

Le vent, dormantes les plaines aux torrents asséchés,
cupides les

Sources dont s'est vidé le cours, dépouillés les arbres qui
bordaient

Les chemins de nos pas, transparents les talus aux mille
refuges,

Captif le merle suspendu à l'écorce, une branche que rien
n'agite,

Tombée la neige dont se parait l'agneau, muet le cerf que
n'étreint

Pas la biche, sans bruit l'abeille quand sont fanées les
fleurs, gisant

L'oiseau que retient son silence, sans vie les mots qui
taisent.

TANT QU'IL Y AURA DES LARMES...

Tant qu'il y aura des larmes pour laver les silences,
Et des mains pour les boire au bord du cœur battant,
Tant qu'un cri sans écho saura se faire prière,
Et qu'un regard perdu retrouvera la mer,
Nous tiendrons, vacillants, debout dans les tempêtes,
Comme un feu qui résiste au ventre de la nuit,
Comme un arbre tordu qui n'abdique jamais,
Tant qu'il y aura des larmes... il y aura des vivants.

Tant qu'il y aura des pas pour franchir la poussière,
Et des voix pour nommer ce que l'ombre efface,
Tant que l'oubli recule au front d'une chanson,
Et que le vent s'incline au seuil d'un nom qu'on aime,
Nous serons, malgré tout, vivants sous les blessures,

Avec nos chairs ouvertes comme des fleurs de guerre,
Avec nos bras tendus vers des aubes encore nues,
Tant qu'il y aura des larmes... il y aura de l'espoir.

Tant qu'il y aura des nuits où veillent des veilleuses,
Et des poings refermés sur des éclats de rêve,
Tant qu'un enfant dira "j'ai peur" dans le silence,
Et qu'une main répondra sans poser de question,
Nous marcherons encore, lents, cabossés, fragiles,
Sous le poids des départs, mais portés par l'absence,
Avec le cœur dressé comme un feu sur la neige,
Tant qu'il y aura des larmes... il y aura des liens.

Tant qu'il y aura des chants pour briser les silences,
Et des lèvres gercées qui murmurent "encore",
Tant qu'un souffle s'élève malgré le poids des cendres,
Et qu'un corps reste ouvert au frisson d'un adieu,
Nous tiendrons contre tout, même à genoux parfois,

Offrant nos jours blessés comme un pain partagé,
Et nos peines offertes en éclats de lumière,
Tant qu'il y aura des larmes... il y aura du sens.

Tant qu'il y aura des morts qu'on nomme avec amour,
Et des vivants tremblants pour garder leur mémoire,
Tant que le deuil saura s'habiller de tendresse,
Et qu'un regard s'attarde aux photos effacées,
Nous serons les vivants qui portent les absents,
Les passeurs de silence entre deux souvenirs,
Ceux qui pleurent debout, face au souffle du vide,
Tant qu'il y aura des larmes... il y aura des traces.

Mais voici que la nuit durcit les paupières closes,
Et que la sœur de cendre ne pleure plus jamais,
Son regard est de pierre, sans rive ni passage,
Elle marche en silence sur les cendres du jour,
Ses mains ne tendent plus vers la chaleur des autres,

Elles tiennent des songes comme des os brisés,
Elle avance, absente, dans un monde éteint,
Où les larmes se sont figées sous le givre noir.

Là, les mots sont des blocs retenus dans la gorge,
Et les cris reflus bâtissent des murailles,
Plus rien ne jaillit, tout s'enfonce et s'enracine,
Comme un souffle perdu dans les couloirs de pierre.
Les pleurs ne viennent plus — ils pèsent dans les yeux,
Lourds comme des tombeaux qu'aucune main n'ouvre,
Et les visages morts parlent dans les silences,
Avec des voix de sable qui ne savent plus prier.

Et voici les visages aux orbites scellées,
Les paupières pesantes comme des seuils fermés,
Nul éclat n'y demeure, nul frisson de lumière,
Seulement ce silence, massif, irrémédiable,
La mort a refermé les fontaines du cœur,

Et les yeux sans larmes ne regardent plus rien,
Ils dorment dans la nuit comme des pierres noires,
Sans nom, sans souvenir, sans appel ni retour.

Plus bas que les ténèbres, il n'y a que l'absence,
Un lieu sans temps, sans bord, où rien ne bat, ne saigne,
Là, les corps sont sans poids, vidés de toute plainte,
Et les âmes dissoutes comme du sel en pierre.
Nul nom ne s'y murmure, nul dieu n'y descend plus,
Même la peur se tait, figée dans sa stupeur,
On y marche sans pas, on y pense sans tête,
On y est... comme un souffle que l'on n'a pas repris.

Ici, tout est scellé, la bouche et la mémoire,
Les gestes oubliés dans un sommeil de pierre,
Même les ombres fuient ce fond sans résonance,
Où l'être n'est plus rien qu'un vestige d'absence.
Les morts ne rêvent plus, ils n'attendent plus rien,

Leur repos est sans bord, sans seuil, sans déchirure,
Un pur néant dressé comme une cathédrale,
Sans cloche, sans prière... sans larmes désormais.

Et pourtant... dans l'abîme, quelque chose frissonne,
Un souffle indistinct, venu d'on ne sait où,
Ni plainte, ni parole, mais un frêle mouvement,
Comme un feu souterrain dans le ventre des pierres.
C'est à peine un appel, un murmure d'avant,
Un battement si faible qu'on doute de l'entendre,
Mais il est là, têtu, vibrant dans l'inerte,
Comme si le silence rêvait encore d'un cri.

Il remonte, ce souffle, en rasant les parois,
Heurtant les pierres noires d'un corps presque sans force,
Chaque pouce gagné déchire le néant,
Comme un cri dans la gorge d'un être sans mémoire.
La nuit s'effrange un peu sous la peine du pas,

Et l'ombre cède, lente, à cette soif obscure,
Ce besoin d'exister, même dans la douleur,
De refaire surface, fût-ce à genoux, en sang.

Parfois, le souffle manque, retombe sur lui-même,
Et la paroi se dresse plus dure qu'une mort,
On croit sombrer encore, rejoindre le silence,
Redevenir absence au milieu des absents.
Mais un battement faible, venu d'on ne sait où,
Insiste dans la nuit, comme un cœur de braise sourde,
Il pousse vers le haut, à peine un millimètre,
Mais ce rien, ce presque, suffit à ne pas choir.

La chair se souvient mal, mais elle sait encore,
Le haut, le bas, la lutte, l'élan, la pesanteur,
Elle avance à tâtons dans un demi-sommeil,
Portée par le désir que quelque chose tienne.
Chaque pierre devient un miroir de passage,

Et les ombres, moins denses, s'effacent sous les pas,
Un souffle désormais ouvre un étroit sillon,
Comme un fil de lumière dans l'épaisseur du noir.

Et voici que le noir devient un peu moins vaste,
Qu'un souffle s'amenuise, mais ne se brise plus,
Le silence recule d'un pas imperceptible,
Et l'œil, longtemps fermé, se risque à frémir.
Tout est encore nuit, mais une nuit poreuse,
Où quelque chose veille sans nom et sans visage,
Peut-être une mémoire, un feu très ancien,
Qui dit sans dire : "Tu peux encore te tenir là."

Les larmes se retiennent au bord des cils brûlés,
Elles ne coulent plus — elles se sont données,
Comme l'eau d'un torrent qui se perd sous la pierre,
Et s'endort quelque part dans les racines mortes.
Le chagrin désormais est une chose muette,

Un pli dans la lumière, un battement éteint,
Et la sœur, immobile, veille au seuil du jardin,
Où les pleurs, à genoux, se changent en silence.

Le jardin se défroisse au souffle de l'absence,
Ses ombres reculent sans fuir tout à fait,
Rien ne chante encore, mais l'aube est en tension,
Comme un fruit suspendu au bord de l'impossible.
Les pas saignent encore sur les pierres mouillées,
Mais ils tracent un fil dans l'herbe dévastée,
Un chemin de douleur, d'oubli, de souvenir,
Qui va vers la lumière même si nul ne la voit.

Le jardin s'embaume d'un silence plus clair,
Quelque chose respire, très loin, sous les racines,
Les arbres ne bougent pas, mais l'air a changé,
Plus léger, moins chargé de nuit et de douleur.
La sœur demeure là, sans geste, sans visage,

Mais ses paupières frêles frémissent sous la brume,
Comme si dans ses yeux une source endormie
Préparait doucement le retour du regard.

Une lumière pâle effleure les buissons,
Ni or, ni feu, mais une pâleur d'argile,
Un souffle matinal, chargé de cendres tièdes,
Glisse entre les feuillages encore lourds de nuit.
Le monde n'a pas changé, mais il se laisse voir,
Comme un visage ancien qu'on aime sans savoir,
Et dans l'œil de la sœur, à peine entrouvert,
Brille un éclat si faible qu'il redonne silence.

Elle ne dit rien, mais elle est là, présente,
Les larmes sont parties, rentrées dans la lumière,
Et son visage calme ne demande plus rien,
Sinon d'être encore là, offerte au lent passage.
Le jardin s'épaissit d'une clarté vivante,

Où la douleur ancienne ne parle plus très fort,
Et l'on devine, au loin, derrière un voile d'aube,
Une paix sans parole, nue, presque oubliée.

BRAISE SOUS LA CENDRE

Dans l'âtre du monde tout est consumé, le bois ne crépite
plus,

Et la pierre encore tiède se souvient de la flambée, du
souffle sui

Tout ravive, le reste est de cristal, glacé comme un
cadavre qu'on

Montre une dernière fois avant de l'ensevelir au cimetière
des

Oublis, le confier au ventre de la terre, et puis s'en
détourner car

C'est elle, la mort, qui toujours nous devance comme un
horizon

Si peu fuyant, elle marche sur nos talons et l'homme qui
se retourne

Lui adresse ses adieux, non pas l'ultime mais toutes ses
sœurs qui

Nous reviennent dans le cumul des abandons, ces morts
fragiles

Qui noient la vie de larmes, de regrets, de remords
parfois, de tourments.

Dans le froid matinal d'un jour à peine venant, l'homme
avoue son dépit :

Que reste-t-il des feux anciens ? Une poussière sur le
monde, cendres

D'une vie dont s'est enfuie la flamme, des mots gercés par
le glacial, murmure

D'oiseau captif de toutes ses illusions, un cri peut-être jeté
au fond du gouffre

Et l'écho des profondeurs qui le redit encore, impitoyable
et sec, cruellement.

Et lui, l'homme, effondré sur le bord, n'entend plus que sa
voix qui résonne

Dans le vide, le vent se tait aux arbres sans feuillage, le
chemin se dérobe sous

Les pas trop pesants d'un errant courbé sous l'épreuve du
temps impardonnable,

Sans chaleur, sans lumière, tâtonnant dans le jour sombre
de sa détresse, aveuglé

Des songes d'un sommeil trop profond, rêves égarés dans
la maison des pères.

Et puis il se retourne, une dernière fois peut-être, sur son
passé de morts refermé

Par la cendre, il voudrait s'approcher, se saisir de l'instant,
et de ses mains tremblantes

Le serrer contre lui, enlacer le destin comme on embrasse
la mort une dernière fois

Avant que se referme le cercueil d'un hasard, un venu
sans raison, un trop du monde,

Évanoui sous la neige, linceul d'une terre livrée aux vents
du nord, endormie sous la

Couche d'un hiver sans promesses, la fin, inéluctable, de
ce qui jamais demeure ;

Or l'homme, rampant sur ce verglas du monde, tombé que
plus rien ne relève,

Il se souvient de l'âtre, du feu qui tout dévore pour n'en
laisser que des miettes,

Il pleure sa chute comme un enfant ses plaies, ses larmes
se figent, glacées,

Sur son visage mais il revient pourtant, des lenteurs de son
pas, incertain.

Il revient, traversant l'océan pétrifié de la terre, pour
remuer une fois

Encore ce qui reste du monde, la poussière retombée d'un
feu éteint, et

Il étend sa main rugueuse sur la pierre, surpris de sa
tiédeur, son visage

Soudain s'éclaire d'un espoir si fragile, et il remue la
cendre de son histoire

Brûlée, il répand la poussière comme une offrande au vent, et il l'emporte

Dans le lointain, au-delà de toute vie, au-delà de toute mort, au-delà même

De l'Etre, et l'homme soudain se brûle dans son audace, dans sa quête d'un

Dernier éclair quand s'est tu le tonnant, perdu dans la nuit sombre de son

Cruel destin et avide de lumière, une lumière fragile, vacillante et pourtant

Souveraine, une lumière pour réchauffer ses pas et les guider vers demain.

Demain ? Car il croit encore et tend vers lui ses bras comme on espère une

Aurore, un nouveau jour caressé de lumière, murmure suspendu aux lèvres

D'un possible avenir quand tout pourtant se noie dans l'obscur de l'éteint,

Il fend la mort du feu comme on déchire une pierre pour
en goûter le sang,

Le geste incertain, tremblant comme s'il cherche un trésor
enfoui par des

Pirates de passages sur un ilot désert avant de repartir à
l'assaut des vagues

Et des porteurs de moissons, des navires chargés d'étoffes
et de bijoux,

De retour du levant comme le soleil quand il déchire la
nuit pour que naisse

Le jour, et l'homme, à genoux devant l'âtre, penché sur les
ruines de sa

Propre vie, saisit alors dans le creux de la cendre morte
une dernière braise,

Vivante encore...

MÉMOIRE NOCTURNE

La nuit n'est pas un rideau que l'on tire sur le jour mais sa
mémoire,

Sans éclats ni artifices, proximité de tout ce qui s'éloigne
aux lueurs

De l'aurore car distantes les choses que trop éclaire d'un
éclat de soupçon,

Le monde est trop visible sous le soleil pleuvant ses éclairs
de clarté, lourde,

La nuit ne confond rien, tout s'y affiche au singulier de sa
propre lumière ;

On la dit cachotière, propice aux mensonges et trahisons,
une porte close

Sur l'interdit, l'inavouable, muette, confessionnal de nos
délires, de nos

Passions, de nos blessures qui ne saignent pas, de nos
chutes et tous

Ces tremblements dont s'horrifie le jour d'une conscience
lumineuse,

Le refuge de nos hontes, des sanglots retenus sous l'aveu,
de nos peines.

Le jour et sa brillance sont-ils d'un feu qui consume nos
pensées ?

La nuit ne cache rien, tout s'y dévoile aux regards
pénétrants et

Audacieux, sans chemise dont se couvrent les choses, ce
qui le jour

Semble sans jamais vraiment l'être, le convenant aux yeux
cupides,

Plus sombre que la nuit même ces rayons jetés sur le
monde, ni

Caresse ni affection, pas même un lien, un effleurement
tout au plus,

Un consentement oisif, paresseux, sans aucune intention,
sauf, oui

Bien sûr, d'en être satisfait, boire du bonheur en clignant
des yeux,

Non pas la peau du monde mais sa réfraction dans le reflet
d'un

Réverbère désabusé, planté là comme un gardien du juste
voir.

Mémoire de ce qu'oublie le jour vaquant, affairé, tendu
dans le vacarme,

Ébloui d'or, de pierres précieuses, de projets cristallins, de
lumières

Ajustées, cousu de pas plus certains que la mort, balayant,
oui, les faux

Mensonges, certifié plutôt dans la clarté baignante de tout
ce qui paraît,

Plus vrai que tous les vrais, fondateur de tout ce qui
résiste, la pierre

Tiédie des grands édifices qui s'écrasent dans la nuit,
effondrement

Nocturne de la subtilité, des tissus du complexe, de
l'expliqué, encore

Et toujours, le jour brille, la nuit est sans cervelle, le crâne
vide et sifflant

Des airs d'absence : non, reedit l'éclat, la nuit ne cache rien,
elle digère,

En le broyant, ce qu'ont porté les heures d'une journée
finissante.

Je suis la nuit, non pas frisson, murmure lointain d'un vent
qui traverse

La vie sans la frôler mais parole creusée dans le silence, un
dire

Des choses, plus profond que l'obscur dont s'accomplit le
monde

Sous les feux de la rampe, la nuit est un poème tracé entre
les mots,

L'Ouvert des clartés vacillantes, le plancher des lucioles
vibrant sous

Les étoiles, fendant l'opaque d'une envolée timide et
sobre, la grâce

Légère d'une danse plus parlante que les mots, une
offrande aux regards

Muets, le recueil d'un sacré qu'emporte la rosée dont
s'abreuve le soleil,

La nuit ne cache rien, pas plus qu'elle le retient mais c'est
le jour qui

Tout éteint, dans la sécheresse, et meurent, silencieuses,
les larmes de la nuit.

LES DESCENDANTS INENGENDRES (GRODEK)

Soirée d'automne, la forêt n'est que larmes répandues sur
le sol,

Hier dorées, d'armes aujourd'hui les plaines aux corps
tombés

Et noirs les lacs, jadis si bleus, au sang mêlé de vases
putrides

Se dérobe le soleil, lugubre, éteint par tant de haine, et
puis

S'égare dans les abysses d'un horizon pourtant si proche
encore,

Descend la nuit comme un linceul déplié sur la mort,
sauvage

La plainte des soldats déchirés, brisés, crevant dans les
talus,

Ouvertes les bouches aux cris devenus cendres sous le feu
du tonnant.

Rouge la nuée qui s'abat sur la plaine, sang d'un dieu
courroucé,

De pierre et froide la lune qui n'éclaire que la mort,
cadavres

Entassés, mutilés, décharnés sur un sol de poussière,
buvard

De sueur et de sang, de larmes aussi, humanité sordide
suspendue

Au tonnerre des futs cracheurs de feu, canons de
l'infamie, le Mal !

D'attente les mères et les enfants pour celui qui jamais ne revient,

Amant ou père écrasé sur le sol, pourrissant déjà dans l'ombre

D'un déclin sans aveux, médaillés les généraux sans âme et sans remords.

Tous les chemins s'égarent dans une boue mêlée de sang, gluante,

Nauséabonde, nourrie de vers ne laissant que des os, le choix

Des loups pour ceux qui jamais n'auront de tombe, sans adieu,

Sans regrets, les oubliés d'un défaut de l'histoire, le destin

Meurtrier de la rage, de la pensée cupide, d'un savoir piétinant

Ce qui n'est à personne, libertés égorgées au billot de l'enfer,

Des grimaces impériales, de la folie des peuples, grégaires et

Menaçants, abomination de l'homme vendu aux
convoitises.

Et chancelle la sœur, ange blessé au buisson des épines,
souillure

Dans le jardin muet des enfances oubliées, visage de
pleurs

Penché sur les héros quand fuient les lâches à l'abri du
canon,

De cire glacée ce qui fut un regard enchanté d'innocence,

Les maudits de la terre, couchés sur la terre froide et
rougie,

Murmure le frère du haut de la forêt, le chant des morts,

Mélancolie, funeste, d'un poète sans espoir de voir
demain

Jaillir une lumière de ces champs de cendres, ruinés,
calcinés

D'ironie le deuil et sans fierté, masques éplorés sur le
sans-nom,

Prières du bout des lèvres, sarcasmes des orants aux
tombeaux

Vides de ce qu'ailleurs pourrit, baillant le drapeau qui se
hisse sur

La mort des conscrits, vains les honneurs quand ils n'ont
plus de

Nom, sans adresse le salut d'une main tremblante,
odieuse l'arme

Épaulée au cirque des défilés, muets tous ceux qui sont
tombés.

« La flamme brûlante de l'esprit, une douleur puissante la
Nourrit aujourd'hui, les descendants inengendrés. »

Ce texte n'est pas un cri, je l'ai vomi comme un monstre
dévorant mes entrailles... un au-delà de la pensée, le
sursaut de quelqu'un devenu ici malade de l'homme

NUIT D'ENFER

Igitur, j'ai bu la fiole de l'éternel oubli, mort, et j'ai lu
Dans le livre aux sortilèges la parole démoniaque, le
Blasphème des survivants, les mots du dernier homme,
Je me suis couché sur le tombeau des pères, sans espoir,
Sans vanité, le feu dévorant mes entrailles et là, sur
Cette pierre froide dont se cachent les anciens, tous,
J'ai soupiré à cette vie qui me dévore comme un rat
De l'intérieur, immonde affamé de mes souffrances
Ultimes, de mon agonie, de mes dernières larmes, de
Mon silence suspendu à la nuit sombre, blessé d'épines.

Était-ce le mal qui me rongait ? Était-ce le bien ? A quoi
Bon s'en poser la question quand la vie, parvenue son
port,
Se nourrit des charognes, plonge dans la vase puante
Des espoirs pourrissants, des vœux brisés par l'horloge,
Roue indomptable qui murmure le trépas, balancier de

La fin qui nous guette, poison fétide de notre usure, de
Nos échecs et de nos chutes, rampants sont les humains
Pareils à des cafards que n'apaise aucun reste au creux de
Nos poubelles, aucune miette réfugiée sous la table, festin
Pitoyable de nos dérives, de nos errances, de nos
solitudes.

« Dieu est mort », cela se dit mais peu l'entendent, que
Reste-t-il ? Rit-il, Satan, du sacrilège ultime, de l'homme
Seul, abandonné, pris dans le piège de ses mensonges,
déchu

D'un avenir serein, écrasé sous le poids, immense le poids,
De sa fierté souveraine, du vide enfin de toute pitié divine
?

Non ! Rire est un cri de victoire sur l'esprit de lourdeur, sur
Le retrait dans un contentement stérile, divin le rire qui
plus

Jamais s'entend, qui arpente les montagnes à l'assaut des

Cimes célestes, qui transpire sur les chemins pierreux, le
rire

Est le triomphe des humbles portant le monde vers sa
clarté.

A qui vont nos prières si le ciel est vidé de ses précieuses
étoiles,

Où résonnent-elles, qui les entend, qui s'y accorde encore
?

Orants d'un soir sans lune, les hommes se terrent dans
leurs

Maisons de cendres, aux ombres froides des incrédules,

Dans la patience d'un jour venant qui tout digère de sa
lueur

Brumeuse, linceul du monde défiguré, oublié, sans
vainqueur

Mais des vaincus, combien encore, aveuglés des éclats du
peu

Qui renvoie la lumière à sa propre agonie, à son
effondrement.

De ténèbres le jour qui suspend tous les rêves, mais la
plissure

Aussi d'un monde en son retrait, fatalité du voile dont il se
couvre.

De noir les pierres au fond du ru et gris tous les poissons
flottants

Sur l'eau nauséabonde, jaunis les roseaux d'ombre,
asséchés les

Renoncules crevant hideux sur une rive de sable, en pleurs
les

Arbres ne portant plus de fruits et morte la vallée au ciel
de plomb,

Chemins de déroutes bordées par les cadavres d'animaux

Sans espèce quand tout se mélange dans l'horreur, les
mouches

Aux hommes, les enfants à la terre fendue par des cieux
meurtriers,

Les mères à leurs voisins, dans l'abandon des pères
dissous,

Pliés par la bataille au champ des honneurs et du sang,
médaill

Aux corps déchirés, éventrés, assaillis de corbeaux
sombres.

Un serpent noir disparaît dans la gorge d'un humain
pétrifié,

Sans mâchoire qui en briserait la nuque, pourpre le vent
qui

Murmure au cimetière en caressant les tombes, défunt le
cierge

Dont brillait la chapelle, brisé l'autel des divins sacrifices,
fanés

Les bouquets offerts au souvenir, baillant le puits dont ne
sont

Plus les eaux, en larmes les tilleuls épanchés sur les os,
puante

La terre encombrée de cercueils, taiseux le merle étouffé
de ses

Plumes blanchies par la lumière vive, trop vive pour ne pas
être

Morte de ses derniers soupçons, trahison d'Hélios aux
serments

Sacrés d'une divine comédie : la honte a dissipé l'amour,
blessure !

Un vent haineux a tu les dernières braises, le feu n'est plus
que

Cendres dont se couvre le monde, inhumation profane de
tout

Ce qui vécut un jour, hier peut-être, mais perdu à jamais,
oubli

Cosmique de vies qui se croyaient en marge d'un présent
sans

Lendemain, mort des étoiles au firmament nocturne, trous

Noirs affamés de lumière, nuit éternelle aux profondeurs

D'un céleste horizon, trop loin pour être proche,
embrasement

Aux confins du cosmos, échoué en pluie de cendres sur la
terre,

Notre terre, celle dont l'âme est étrangère, vérité absente
de

Ce qu'on dit la vie : jamais l'homme ne fut au monde... le
sien !

Des voix sans corps murmurent dans le désert, gravé le
sable

Qu'aucun vent ne salue et demeurent les derniers mots

Qu'on ne lira jamais, des mots sans prétention, sans
énigme,

Des mots tracés vers une Parole qui meurt dans le silence,
ni

Bornes d'un chemin, des pavés dispersés par l'histoire
trop

Humaine sans que rien, jamais, ne les rassemble pour dire

Un sens, un cri ou un aveu, un adieu peut-être dont on

Ne revient pas, des signes abandonnés en vue de rien, pas
même

Un souvenir quand tout s'est effacé, une trace inscrite et
Éternelle dans la mémoire du monde, un trop d'avoir
seulement été.

Les mots ne disent plus, ils taisent ! Rien à quoi les
accrocher,

Une mémoire morte qu'aucun souffle ne saurait éveiller,
Graffitis sur des murs effondrés, lit d'une rivière asséchée,
Le langage a cessé de s'étendre, se figeant dans les
pierres,

Galets abandonnés par ce qui fut un jour la vie, traces
inutiles,

Indéchiffrables, creusets d'une poussière inerte, les urnes
Funéraires d'un absenté, privé d'histoire, témoins
anonymes

D'un « cela fut » mais qu'est « cela » ? Des mots pour le
dire,

Il n'y en a plus, effacés aux fonds des gorges en cendres,
sans

Espoir qu'un jour curieux puisse les entendre, insondable
silence !

Nuit de l'enfer ! Les mots sont calcinés, brûlés au feu de
l'innommable,

Impardonnés d'avoir trop dit pour tout cacher dans les
fissures,

Plissements d'un monde inconnaissable, matière sans
texture d'une

Pensée dépourvue de tactile, des propos sans caresses,
blessures de

Flèches décochées d'un calcul, maîtriser du monde ce qui
n'en peut

Rien dire, seulement l'utile à nos dérives, à nos passions, à
l'appétit

De prendre sans rien laisser des choses, n'en restent que
les miettes.

Les mots se perdent en digestion de tout ce consommé,
estomac

De la pensée quoi tout saccage, enfouit dans l'intestin
broyeur de

Ce peu que l'on en sait et l'immense inconnu, ignoré de
nos faims.

Et s'échoue le langage aux latrines du savoir, boueux et
anonyme,

Qu'emportent les égouts aux confins du non-dit, silence
visqueux

D'une vase putride où s'évanouit le monde, tirée la
chevillette des

Raisons mortifères, fécale l'essence de l'Etre aux abords
du néant

« Ils manquent les noms sacrés » mais à qui donc ? La
mort est un

Buvard de toute pensée, de tout symbole, des dits et des
non-dits,

Un assèchement des âmes, l'usure, sans remède, de tout
langage,

Pourrissement de l'intime, sépulture de l'histoire, des
défaites et

Des victoires, des actes manqués, des excès et de tous les
trop-peu,

Indicible des pierres qui tout reprennent, comme des
éponges.

Etrange ce lieu qu'entourent des murailles écroulées et ce
sol

Couvert de pierres fendues, des croix penchées qu'attire
un sol

Graveleux et des mots, des noms peut-être, qui s'effacent
dans

Le bois pourrissant : qu'est-ce donc ? Et cette odeur de vin

Trop vieux qui suit par les trouées, jadis cimetière mais à
présent ?

Et dans ce sol noirci, aveugle, même les vers refusent la
chair,

La décomposition elle-même semble s'être lassée,
détournée,

Un vide qui n'attend plus rien, sans doute cela qu'on
appelle terme,

Non ! Pas l'apocalypse, mais un rien qui dure, sans nom,
sans fin,

Un mot, le dernier de tous, s'est évanoui dans la
poussière.

LIVRE DE POUSSIÈRES

Nous avons lu, et le livre s'est tu, son verbe tombé

En poussière entre nos doigts las, tandis que dehors

La nuit dressait ses hautes murailles de cendre, et les
mots,

Pareils à des feuilles mortes collées au verre, n'osaient
plus

Frémir dans l'air figé, et nos regards, eux, restaient posés

Non sur la page mais sur ce vide entre nous, ce soupir sans
nom,

Ce murmure d'exil que seul un frère d'âme peut encore
Entendre, assis là, sans rien dire, mais présent comme
Une lampe dans la brume, vacillante, mais entière,
La sœur écorchée quand retentit là-haut le chant du frère.

Le vent descend des collines comme un soupir trop
ancien,
Il racle les toits, efface les noms gravés sur les stèles,
Emporte avec lui la rumeur d'un monde trop lourd,
Un monde saturé de signes, de gestes qui n'atteignent
plus rien.

Une lampe brûle dans une maison sans fenêtres,
Est-ce la veilleuse d'un cœur ou la dernière pensée d'un
dieu ?

Nul ne le sait. La lumière tremble comme un souffle
d'agonie

Sur le seuil de l'aube. Mais rien ne vient.

Et sous la neige tombée d'un ciel gris de cendres,

Un enfant sans nom caresse un livre qu'il ne sait lire.

Les corbeaux ne crient plus, ils veillent. Immobiles,
Sur les branches nues d'un bois sans saisons,
Ils fixent l'horizon où plus rien ne s'élève,
Ni prière, ni cri, ni chant, rien qu'un battement sourd,
Comme le cœur d'un mort oublié dans sa tombe.
Les fleuves eux-mêmes tournent sur place,
Et la mer s'endort dans ses propres reflets de plomb.
Tout est calme, d'un calme exténué,
Là où l'attente s'est lassée d'attendre,
Et la nuit s'installe non comme une fin, mais comme une
demeure.

Une lueur s'agite au fond du puits, mais ce n'est pas
l'aube,
C'est le reflet d'un feu qui meurt dans un autre monde,
Un monde oublié des dieux, des hommes, même des
morts.

Tout ce qui fut nom n'est plus qu'un balbutiement
d'ombre,

Et les lèvres, gercées de silence, ne cherchent plus à dire.

Des enfants dorment dans des berceaux de rouille,

Leurs rêves sont vides, raturés de cendre,

Et les mères chantent sans voix, des mélodies sans
souvenir.

Même la poussière ne retombe plus. Elle demeure,
suspendue,

Comme une prière que personne n'a formulée.

Et pourtant sous les décombres une rumeur persiste,
faible,

Un battement enfoui comme si la terre elle-même gardait
mémoire,

Non d'un mot, non d'un chant, mais d'un souffle ancien,
irréductible,

Qui traverse les pierres, les ossements, les murailles
effacées,

Et vient frapper nos tempes comme une marée sans
rivage.

On croit entendre là-haut un pas, mais nul ne vient,

On croit voir une lueur, mais ce n'est qu'un éclat de
cendre,

Et pourtant le cœur, obstiné, demeure dressé contre
l'absence,

Comme un veilleur insensé qui refuse de quitter son
poste,

Même quand la nuit elle-même a renoncé à durer.

LE PHARE

Il se voulait lumière, prophète de l'après-dieu,
annonciateur du surhumain

Mais ils ont choisi d'être le dernier homme, créateur de
bonheurs de surface,

Résignation au contentement, satisfaits du peu qu'offre
une vie sans tempêtes,

Fuyant les écueils sur des îles de repli, ignorées des
tourments, là où les cris

Stridents des goélands effacent les silences, où les vagues
écument les plages

De sable blanc et n'y laissent aucune trace, où le temps se
murmure depuis

Les fissures des rochers, où les jours effacent les nuits,
congedient les rêves,

Où les regards ne scrutent rien, se brisent dans le banal,
où l'horizon est trop

Lointain pour que la mer dépose son appel sur les rivages.
Un paradis ?

Celui des coraux pour écueils et des poissons d'argent
nageant dans les eaux claires.

Sur ces îles tant désirées tout y est plat, absentes les
montagnes qui défient

La vaillance, absent le chêne nuptial qui noue la terre au
ciel, absents

Les énigmes qu'on a gravées ailleurs, sur des bancs
solitaires, absent le chemin

De pierres qui redessine le monde et donne à chacun sa
lumière,

Absent le gouffre sur la forêt crépusculaire, absente
l'ivresse des audacieux,

Les Argonautes d'une lumière plus profonde qu'un ciel
d'azur sans nuages,

La quête incessante d'une étoile au ciel nocturne,
inaccessible, insaisissable

Et pourtant si claire, tranchante dans le cœur de l'obscur,
une larme au bord

De l'œil qui s'émerveille encore, déchirées les hautes
voiles des navires

Aventuriers, les découvreurs du monde, tendus et affamés
vers l'ailleurs.

Or voici qu'un matin, semblable à tous les autres, la
lumière sombre encore,

Offrande de l'astre qui se lève, salue au loin un frêle esquif
fendant la mer de

Ses deux rames, à son bord un vieillard aux mains
noueuses tendues vers

Le silence, déchirant la mer houleuse, aspiré par l'horizon,
avalé par le lointain,

Invisible aux retirés sur l'île, dormant encore au bord d'un
rêve qu'effacera

L'éveil, enfoui profondément dans la lumière d'un jour qui
rien ne garde, mais lui,

Là-bas, plus loin que tous les rêves, il fend la mer de son
effort, plus vaillant

Que les vagues, offrant son audace au péril des écueils,
brisant avec

Obstination les vents contraires, courbant sa pensée
jusqu'au fond de sa barque,

Il avance, des restes de sa force, incertain de son devenir,
et cependant radieux.

Les vagues s'animent et s'alourdissent, emportées par le
vent, vacillante la barque,

Sombre le ciel éloigné des vivants, coiffant l'immensité de
ce lieu de solitude,

Soudain tonnant et crevant en éclairs, versant l'orage
comme un enfant ses larmes,

Et vif pourtant le regard de cet homme qui défie la
tempête, haut son front

Comme une épée contre le vent, serrées ses dents qui
retiennent tous les mots,

Et puis la mer devient brouillard et il poursuit sa route,
sans repères, sans étoiles,

Juste sa volonté d'accoster quelque part, sur les bords
d'un ailleurs de ces îles

Mortes qu'à l'aube il a quittées, il sait la mer et tous ses
pièges, les bancs de sable

Où tout s'enlise et les écueils qui ne laissent sur les flots
que des épaves, ruines

Des anciennes traversées, celles que l'on redoute et qu'on
finit par enterrer.

La mer étend son arrogance et ils cognent, ses poings
d'écume contre la coque usée,

Le ciel se penche, plus pesant que la marée, menaçant de
sa fureur divine,

Et lui, penché sur sa vieillesse, il lutte, creusant les vagues,
un défi à l'oubli,

Il rame sans colère ni amertume, et s'il avance, enivré par
sa peine c'est pour ne pas

Céder, chaque effort sur lui-même est un refus, une
parole sans voix, une prière sans

Dieu, et voilà que dans la nuit opaque tombe un éclair,
une flamme légère et vacillante,

Une éclaircie dans le gouffre nocturne, un roc se dresse là-
bas, immobile et fier dans

La nuit de cette rage qui l'assaille, et au sommet du roc,
un feu, haut, lointain, tenace,

Ce n'est pas un appel mais une présence, le phare dressé
sur les bords de l'océan,

Un signe que la route ne mentait pas, et le vieillard
accoste enfin dans la Lumière.

PARIS VILLE D'OMBRES

Des hospices dont on noircit les fenêtres, opacité de ce
Qui est intime, tombeaux pour des hommes pas assez
morts

Et pourtant si peu vivants, des ombres de leurs propres
vies :

La vie ? On ne vit pas à Paris, on s'y échoue comme des «
paves,

Corps flottants sur la Seine et des bas-fonds s'étend la
vase

Qui ronge, dissout, digère un si peu de trop, à peine un
souffle.

Sur le pavé humide glisse, dans la brume matinale, une
charrette

A morts, dernier voyage d'un oublié vers le cimetière des
encombrants.

Ailleurs des femmes, ventres tendus s'agrippent aux murs
de la

Délivrance, seules, sans maris, sans parents, sans amis,
juste ce ventre

Et l'enfant qui soupire parmi les intestins, en buvant de
l'eau sale ;

Elle s'accroche à ce mur de crainte qu'il se dérobe,
l'abandonnant

Aux hasards de la rue muette et transparente, elle gémit
sa souffrance

Aux surdités du monde, passants de l'anonyme aveuglés
de misère,

Une vie à peine trébuchant sur les rebords de sa propre
inertie,

Vouloir absent ou lassitude d'une foule macérée dans la
pluie.

Plus loin et cependant si proches, les putains de Clichy
alignées

Comme des bois morts, blouses ouvertes sur des poitrines
creuses

Et vides du trop de lait offert aux dents de la luxure,
jambes osseuses

Sous des voiles déchirés par des mains trop avides, corps
décharnés

Sous les poignards du vice, regards de cendres et larmes
oubliées

Dans la peur, pressés les charognards de ces restes
humains dans

Le recoin sordide d'une impasse à deux sous, offrande à la
souillure

Des venus sans amour, chiens errants aux trottoirs sans
passion.

Salpêtrière, couloir des agonies, des plaies ouvertes au pus
de sang,

Douleurs sans noms écrasées sur des bancs, on souffre ici,
dans

Cette pénombre, mais jamais on, mensonge de
l'identique, ne sera

Le visage de quelqu'un, rendez-vous putrifiant des cas
sordides, plus

Que la mort qui, sans regard, bientôt les effacera, butin de
la

Charrette aux morts glissant sur les pavés tiédis par le
soleil. Tout

S'y confond dans la souffrance, s'étale comme une vase,
gluante,

Sur les pierres bleues de chemins sans issue, nulle part en
est le nom.

Prison de la Santé, blanchisserie des crimes et des
offenses, grinçants

Les barreaux de la geôle, de pierre la couche pour les
infâmes, trop sec

Le pain convoité par les rats, infecte l'eau de la cruche
quand sont noyées

Les mouches, d'ennui la ronde au pas du prisonnier, plus
pesant que ses chaînes,

De pluie les coups sur le dos des courbés, de mépris les
insultes aux corps

Glacés par les flots de la douche, baissés les fronts sur des
souliers trop courts,

Haineux les gardiens du silence dont se gardent les larmes
au fond des yeux

Absents, et les nuits qui s'égrènent, couverts de draps
humides, rêveuses peut-être.

Tremblantes les mains tendues de la mendicité, déposés
sur le sol les yeux

Fuyant le mépris des passants, invisibles à ces regards
pressés abreuvant

Leurs affaires aux sueurs des usines ; il en fut, qui tend la
main pour quelque sou,

De ces forçats faisant d'autrui fortune de leurs corps
sacrifiés, ruinés, usés

Aux efforts consentis d'une impossible aumône, et sa main
se replie, lassée d'être

Tendue, sur le creuset de ses propres larmes versées dans
le silence de l'oubli.

Désœuvré, il sera demain une épave de plus sur le cours
de la Seine, sans personne

Pour saisir cette main fragile qu'il a trop souvent tendue
avant qu'elle ne se perde.

Ecroulé sur un banc, bouche ouverte, le vin coule de ses
narines, la bouteille, vide, est couchée sur le sol, ses bras
sont plus lourds que l'effort, il git là dans sa beuverie,

Délaissé par la honte, déchet d'une cité sans pardon, ville
impitoyable qui s'oublie

Dans l'alcool, le temps semble arrêté, il n'est plus d'heure
pour la vie, sous l'horloge des clochers résonne le glas, le
soir tombe comme un linceul sur la ville, agonisante,

Pourrissant déjà dans ses faubourgs crasseux, un enfant
pleure, seul au parvis d'une église,

C'est son père qui le quitte dans son manteau de bois,
sans prière, sans présence,

L'inutile aurevoir au seuil du non-retour : dieu, lassé peut-être, s'est enfui de la ville.

DELIRES

L'époux infernal

Il y en a qui sont restés là-bas, dans la chambre noire du
Verbe.

Le feu les a pris mais jamais ne les a rendus.

A Roland M., un ami du parcours

M'entendras-tu, céleste époux, moi qui te sers
aveuglément, fidèle servante,

Seras-tu sourd à ma détresse, aux impuretés dont je
m'enivre, moi l'indigne, à tout jamais perdue, emportée
par les vents maudits ? Je suis morte, depuis

Longtemps à cette fidélité, la nuit obscure m'a éloigné de
toi, je suis l'orante

Aux lèvres cousues de mots venus d'en bas, les mots
d'une déchirure dans

Les bas-fonds de l'existence, non pas le mal, oh non, un
écrasement plutôt,

Ou une révolte devant l'injuste des charités trompeuses,
des mains creuses,

Vides, tendues au désespoir et tu me demandes, Divin :
quelle vie donc ici-bas ?

Je suis la vierge folle, l'ultime de ses rencontres, amante
de l'époux infernal,

Oh non, ce n'est pas le diable, un révolté seulement,
malade de l'homme

Qui se contente, suffisant de sa misère, aussi douceur d'un
ange, un amour,

Cela est vrai mais aussi un trop-plein de souffrances
hantées par un cri,

Un blasphème, un maudit jetant des pierres au ciel et moi,
l'épouse fidèle,

Je suis sa voix, je suis ses mots, je suis ses larmes et ses
parjures, son sang.

Poème de ses dérives, de ses blessures, de sa pitié parfois,
l'écrin de sa folie,

Que de larmes versées déjà, combien d'autres à venir, je
le voudrais pourtant,

Plus tard je serai tienne, tu m'éciras sur la feuille d'or, je
serai ta Parole, vraie.

La vie m'est un mensonge : je n'y suis que ses mots, la
bave de ses tourments. Soit ! Et qu'il me batte encore, que
coule mon sang de l'encrier et ma douleur, muette. Je ne
suis que son ombre, le revers tragique de ses propres pas.

Abime de sa déroute, je suis le fond du monde, seraient-ils
miens tous ces délires, ces tortures ineffables ? Allons, je
ne suis que des mots, ordures jetées

Sur l'écriteau de sa conscience, l'aveu signé de ses folies,
et son orgueil

Aussi, la boue dont il se baigne, les ornières où il trébuche,
et les marais puants

Dont il s fait son honneur, sa magie de voyant, alchimie de
tout ce qu'il vomit,

Et moi ce monstre qui croupit dans son ventre, le plus
maudit de tous les verbes,

Moi lisible avec des gants, souffrance de cette laideur,
toute habillée de sale,

Subie par les plus méprisables, de pierre les cœurs qui
gardent la parole.

Esclave de ce jaloux, le soupir des enfers aux vierges folles,
éteintes aux

Horizons du verbe, un démon oui, jamais fantôme, la voix
d'un mal dont

Il s'enivre, néant de ma sagesse et moi damnée au joug,
morte à ce monde,

Qui jamais n'est le mien, mutisme du tombeau, y pourrit
ma candeur, deuil

Que je porte à mon ombre, brisés de larmes tous les mots
griffonnés sur

La page blanche de mes désirs absents, qui pourrait
m'absenter, gommée ?

Jadis je fus des leurs, noble et sérieuse comme les mots
droits qu'on grave

Sur les tombeaux, à présent squelette au jeu de cet
enfant, le pus d'un encrier.

Il m'a séduite, moi le poème des mots froissés, déchirés,
trahis, blasphémés :

Serait-ce une vie ? « La vraie vie est absente », rien qu'une
errance trainée

Sur le linceul du monde, recueil de mots in-sensés, un
crachat sur la beauté,

Urinant sur les fleurs l'eau sale de ses pensées, égout de la
parole crevée,

Vidée, décharnée, osseuse, qui s'échoue de ses lèvres,
mâchonnée, écrasée

Par ses morsures, mots suintant la vérole, graffitis sur les
murs des

Latrines, déposés dans le secret d'une main honteuse
derrière une

Porte close, est-ce le recueil dont il rêvait en quittant sa
campagne ?

Lui ? Il ne ferme jamais cette porte...

Accroupissement, le frère Milotus en a fini de ses grimaces
et dépose sur

L'offrande le drap de de son oubli, « Nous ne sommes pas
au monde »,

Bercés d'ivrognes et des rires interdits, Paris échancre de
sarcasmes,

Etouffée de poisons, aux rues noyées d'immonde,
asphyxiée, mourante.

Le monde ne s'interdit qu'en remuant ses boues mais au
pied des

Platanes se risquent quelques fleurs, audace d'une beauté
conquérante,

Fragile sursaut de ce qui n'est pas mort, murmure de vie
au soir tombant,

Fragile, tremblant, vacillant comme l'éclat d'une bougie
dans la nuit sombre.

C'est un écorcheur, un arracheur de peau, un vandale de
la beauté mais,

Dites-moi, ce qu'il éventre, ce qu'il déchire, n'est-il pas
temps de le recoudre ?

Il disait «j'ai vomi jusqu'à mon nom, tu es, tapis de vers la
honte de ma chair »,

Mais c'est de mes larmes qu'il fait son encre, c'est ma
ruine qu'il dépeint.

Il disait «je n'ai plus besoin de toi, cette folie est la
mienne, nue, solitaire »,

Mais qui est son amante, qui l'attend, blanche, quand le
verbe lui manque ;

Il voudrait m'effacer comme on crache un remords sur le
coin d'un trottoir,

C'est mon visage qu'il pense, les nuits sombres des insulte
les étoiles,

Moi reniée de toutes ses bouches, et son silence, ses
replis, ses fuites,

Je les entends, le murmure de mon nom, froissé dans le c
ri de sa plume.

Je suis la lettre morte, déchirée, glissée au fond d'une
poche, le secret

Gribouillée dans les marges, la rature d'un aveu, la rime
maudite, l'injure

qu'on adresse à mi-voix, le mot de trop parfois ou celui qui
faillit,

Son air désaccordé, l'harmonie souillée qu'il ne sait plus
quitter.

Poème de l'embarras, trop beau, qu'on ne peut aimer
librement,

Trop vrai pour qu'on le taise, être un secret, trop sale pour
un aveu,

Et moi l'effacée, errant dans l'ombre de ses mains,
rampant sous la plume,

Quand il chute, si bas, du haut de son orgueil, je le console
de mon silence.

Un secret l'attend, ailleurs, bien plus loin que les hommes
et il s'élance,

Parlant aux dieux et surprenant leurs songes : « bientôt,
dit-il j'irai là-bas ! »

Comment le croire ? Il ment sans y penser, avec tendresse,
comme un enfant.

Pourquoi partir ? C'est une feinte, un rêve dans l'oubli de
ses ruines.

Partir pour aller où ? L'univers, tout entier, est tâché de
ses cris.

Il a jeté ses mots, comme des pierres, sur la beauté qu'il
dit servir,

pleins de bruit ses longs silences, de sang la douceur qui
l'afflige,

J'ai bu ses ténèbres, si souvent, trop peut-être, fidèle
écoute de ses pleurs.

Il dit qu'il m'emmènera, que l'ancien bientôt me fera
sourire, drôle,

Que je renaîtrai ailleurs, que ce monde ne fut jamais que
des mots,

Mais je ne suis pas dupe : je connais son alchimie, ses poisons déguisés.

Il m'a promis l'azur en me couvrant de boue, en me mordant les lèvres.

Et pourtant... cette douceur étrange dans sa voix, ce tremblement si pur...

Peut-être va-t-il mourir, oui, mourir à son orgueil, à ses visions défigurées.

Et s'il s'élève un jour, d'un feu non pas volé, mais offert, divin le feu, alors

Je veux être là, témoin de sa montée, comme une sœur, comme un ange.

M'a-t-il menti ? Peut-être, il l'a fait si souvent et pourtant je l'ai vu

Trembler, comme un enfant battu qui veut encore aimer, s'offrir,

Il parle d'un ailleurs insoupçonné et déjà dans ses yeux s'allume

Un inconnu, ouverture au mystère d'un beauté enfouie
dans la

Laideur des choses ; s'il doit se transfigurer, alors le serai,
moi aussi,

Et si son feu me brûle encore au-delà des promesses,
jamais, non ;

Je m'éloignerai de lui car je suis sa parole, il m'a voulue
vivante, une

Parole qui jamais se rétracte et dans son chant nouveau,
j'ouvrirai la Levée.

"Un jour peut-être il disparaîtra merveilleusement ; mais il
faut

Que je sache, s'il doit remonter à un ciel, que je voie un
peu l'assomption

De mon petit ami !"

NOCTURNE

La nuit a enveloppé le jour, les rêves ont remplacé les mots,

Évanouis dans le miroir nocturne, éteints les yeux aux chambres

Noires, silence dans la maison des pères, dans la forêt profonde

Un Ange arraché aux épines dans un cri de douleurs, taché de sang

Le visage de la sœur, la Bête croupit dans un marais, sans mémoire,

Sans regrets, digestion immonde de la souillure, en pleurs les arbres

Sur les bords de la sente, jaunies les feuilles emportées par l'automne,

Glissantes les pierres ancrées dans le chemin, furtif l'oiseau de nuit,

Fuyants les rats dans la cour sombre, cireuse la lune qui rien n'éclaire,

Un tombeau la demeure désertée par l'enfance, clos le
jardin des lumières.

De pierre la nuit que rien ne fend, sans écho le murmure
du frère, le vent

Se brise sur la colline, disparaît dans la roche, froide, aussi
raide que la mort,

Une étoile s'empare du ciel, sans éclat, sans promesse,
flamme vacillante

D'un cierge veillant le mort blotti dans son cercueil,
absente la vie quand elle

N'est plus au monde, captive la prière au bord de la
détresse, emportée

Par le silence de celui qui s'en va, l'orant n'est plus qu'un
songe dans le creux

De l'obscur, parole brisée dans l'étreinte de la nuit, un
regard qui se ferme,

Lèvres soudées, cousues par le fil du destin, mains jointes
sur le néant d'une

Histoire finissante, creusée la terre pour le repos de
l'homme, il disparaît

Dans la brume épaisse, opaque et sans pardon, qui se
souvient de lui ?

Oraison le chant du frère hissé sur la colline, les mots se
perdent dans le

Buisson, suspendus aux épines, saignant ce qu'ils
gardaient de sens, et puis

Ils tombent, légers comme des feuilles mortes, sur les
pierres du chemin,

Inutiles, plus vides qu'un ciel nocturne quand sont mortes
les étoiles, écrasés

Sous les pas d'un renard affamé à l'affût d'une absence,
sur le bord d'un ruisseau

Étirant ses eaux noires, un Ange a oublié ses ailes
qu'emporte le courant,

Gisant le crapaud qui mangeai les étoiles, sans reflets le
cristal de ses yeux,

Éclatés les fruits s'échouant sur les berges, partout la mort
a déposé sa lame,

Couvert d'épaves le sol de nos ancêtres, les fragments
d'une cassure, les os

Du monde s'effacent dans la poussière, plus rien, même
pas des ombres.

Des reliques qui marcheraient encore, mais mort le feu
dans l'âtre, ne laissant

Que des cendres que soulève un dernier vent et les noie
dans la mer, abysses,

Sans-fond de l'Etre où plus rien ne repose, des éclats sans
lumière, grisâtres,

La nuit a capturé le jour sous un rideau de fer, enfermé
dans la roche, muette,

Et l'Ange a déposé ses armes sur le seuil d'un non-lieu, le
nulle part d'un

Monde en ruines, effondré sous les mots qui le taisent,
dans ce désert de

Pierres le dernier homme soupire et marche encore,
écrasé de silence,

Et puis s'arrête, tombe à genoux, se penche sur le gouffre
insondable

De son propre abîme, une larme trace sur sa joue un trait,
ultime, un arbre

Lui tend ses bras et l'homme, sans demain, s'y pend avec
une dernière phrase...

L'ÂME EST DE L'ÉTRANGER SUR TERRE

Evanouis les mots dans la transparence du langage et

S'ils résonnent encore, pierres creuses, ils n'ont plus rien
à dire,

Des grelots agités par le vent, les mots ne montrent pas,

Déchirés par les ruines de l'obscur, nuit du monde,
effondrement,

Les mots se taisent, creusés par la folie de trop en dire,
poussière au

Fond des gorges, une bave coulant de lèvres cousues,
soudées,

Éclaboussures filant sur un sol froid, crachats gluants
suspendus aux

Rives des eaux stagnantes, écorchures aux buissons
épineux et

Aux chemins de pierres, tranchantes, saignant les mots de
blessures

Indicibles, agonisant la parole sous le poids du monde,
trop lourd.

Dans la forêt nocturne, taiseux le frère, on n'entend que
ses larmes,

Et, sous les bras d'un chêne, douloureuse et impuissant la
sœur

Que farde la lumière d'une lune aux reflets de pâleur,
couleur de cire

Figeant tous les visages, la mort s'tend sur son lit de
poussière,

Soupir de l'âme qu'étouffe un dernier pleur, opaque et
meurtrière

La nuit sans nom, sans répit et sans fin, la Bête émerge de
l'étang,

Toute habillée de vase, épines arrachées au buisson de
l'ange,

Déchu, sans ailes, paupières trop lourdes pour un regard,
aveugle

Errant sur les cendres du monde, ses yeux crevés par le
jour, trop

Clair, éblouissant, trompeur, tout s'obscurcit dans la
lumière.

Immersion dans l'étrange, toute chose semble pareille et
pourtant

Rien, plus rien, ne se ressemble, dissipation dans le
brouillard d'un

Dire absent, un ailleurs creusé dans l'ici-même, un pli dans
le voile

Dans le voile dont se couvre le monde, linceul de ce qui
semble et

Puis s'efface, rongé par le grouillant, marais devient le
monde et s'y

Noient les chimères, des songes défiant l'obscurité sur le
seuil du

Silence des chambres sombres, muet le miroir qui ne dit
que l'étrange,

Les marches qui se dérobent sous des pieds incertains,
sans prises

Les murs qui se détachent de nos chemins de nuit,
lointains et lisses

Comme des peaux de chagrin, glacé le sol qui nous
recueille, effroi !

Enfin s'ouvre la porte, confusions d'apparences, sur la
commode, béante,

Un livre, sans auteur et sans titre, défilant ses pages
blanches, effacée

L'encre des mots, le vide ne s'écrit pas, retour à l'encrier
de qui fut un jour

Couché, un rêve suspendu au non-dit, la nuit profonde est
un buvard.

Dans les plis des tentures les aiguilles de l'horloge n'ont
plus rien à tisser,

Suspendu l'instant, figé dans l'éternel présent, sur la table
de chêne

La nappe est repliée, infinité ouvrant les moindres objets,
dépli !

Et sur l'épais tapis les os du père, fragments dispersés
d'une

Impossible vie, l'irréel d'une absence :

« L'âme est de l'étranger sur terre. »

DIEU EST MORT ?

Nuit du monde, je m'égare dans les ténèbres,

Je ne suis plus que cendres, privé de toute lueur ;

La foi de mes ancêtres, de rares humains encore,

Celle de mon Origine, Parole silencieuse du salut,

M'aidera-t-elle à traverser ce désert nocturne ?

Du sang coule dans ma conscience, âme sans vie,
Et le meurtre s'empare de mon esprit, destruction ;
Dans la lumière obscure d'une nuit éternelle,
Je surgis de ma tombe et m'élève jusqu'aux cieux,
Espoir vain de l'impardonné, j'attends la damnation/

Mais le ciel crève en sang, pluie infame et incendiaire
Des missiles et des bombes sur une terre de silence,
Donnez-moi donc de vain et gardez-vous le pain
Tourments ces voix qui résonnent dans ma tête, trop
lourde,
Dieu est-il encore vivant ou est-il mort déjà en ce pays
sans nom ?

En torrents le mal s'écoule à travers les plaines d'Orient,
Et Gaza meurt sous le poids des ruines, poussière
insolente,

Les enfants nagent dans le chagrin, les généraux tuent,
volent,

Folie guerrière qui jamais n'aura de lendemain, damnés

Les cochons de cette guerre indigne, point d'humanité.

Quand tout devient poussière, il n'est pas d'âme à
exhumer,

Plus de confiance quand la corruption, le crime et les
discours,

Le credo des injustes, ont tout enseveli sous les ruines,

Ne laissant derrière eux qu'une terre vide, brisée, interdite
à la vie.

Ce cauchemar finira-t-il un jour ? Dites-le, vous qui savez...

Quand ma tête se videra-t-elle de ses sombres tourments
?

Qui sait la vérité, qui en aura le courage et la volonté ?

Dite-moi ! Dieu est-il vraiment mort et aussi la lumière ?

Mes pensées sont fragiles et jusqu'à mon dernier souffle

Je veux les protéger, je laisse le monde à sa mort et
Je m'enfuis dans des rêves, la mort de toute pensée.
Me faut-il de l'empathie envers ceux qui tout détruit
Jusqu'au moment de la délivrance, mais quand ? Mais Qui
?
Avec Dieu et Satan à mes côtés, impensable union,
C'est des ténèbres les plus profondes que jaillira la
lumière.

Autant d'énigmes qui tournent dans ma tête, un vent
glacé,
Et pourtant je n'ose pas croire que Dieu est mort, jamais !
Où fuir, où se cacher quand rien n'échappe aux visions de
la Bête ?
Nous reverrons-nous, un jour peut-être, au-delà de
l'abîme ?
Peut-on croire un seul mot de ce qui fut écrit, le livre
sacré,
Ou bien n'était-ce qu'une belle histoire, une fable pour

Enchanter les rêves, un mensonge de plus dans le chaos
du monde ?

Ils disent que Dieu est mort, que l'homme injuste a tous
les droits,

Que notre terre est sienne, l'empire de sa destruction
maudite.

Mais moi je n'en crois rien et meurent les enfants de Gaza,
trahison

Des maîtres du monde, le monde... Un étang de cendres et
de fureur ;

Et l'homme est trop humain pour embrasser les dieux,
reconnaitre

Dans les yeux de l'enfant la Parole silencieuse qui nous dit
le Sacré,

Indigne de ses propres dieux celui qui sacrifie l'innocence,
bucher

D'Abraham immolant son fils offert à la fureur divine,
complicité

Odieuse dont l'impur justifie son crime et tout le mal
humain, et pourtant

Jamais je ne croirai que Dieu est mort aussi longtemps que
survivra

Dans le regard lumineux d'un enfant un germe d'espoir et
de rédemption.

LE VIEILLARD ET L'ENFANT



L'ENFANT QUI PLEURE

Aux larmes de cet enfant combien se sont damnés ?

On rapporte que les flammes ont tout lieu consumé

Qui fut par ce tableau un seul jour habité :

Étrange malédiction d'un regard attristé !

Diras-tu ce chagrin dont tes joues sont mouillées,

De quelle profonde tristesse ton âme est écoulée ?

Non ! Tu ne diras rien, ta gorge est trop serrée,

Tu parles avec des pleurs et nul n'est offensé !

Les larmes d'un enfant sont-elles toujours signe de santé

Ou d'un trop grand mal-être qui ne peut s'exprimer ?

Par quelle douleur secrète ton cœur est-il rongé,

Quels affres de la vie soudain viennent l'arrêter ?

Quelles oreilles attentives ce mal peuvent écouter

Et s'armer de patience pour tes larmes assécher ?

Qui les pleurs d'un enfant au mur veut accrocher

Et de cette infamie sa demeure habiller ?

J'avoue ne pas comprendre de pareils insensés :

C'est du rire des enfants qu'on aime s'accompagner !

Aussi pourquoi de pleurs son logis tapisser :

Si bien faite est la toile, qu'en est la vérité ?

Sans doute que la question on s'est trop peu posée :

Le marmot d'une bêtise par son père fut châtié !

De pareils boniments on aime se rassurer,

Le portrait d'une menace aux malices adresser.

Soudain j'ai la nausée de telles choses évoquer :

Faire de ces pleurs d'enfants un devoir appliqué !

Que cendres soient les murs de ces règles imprimés :

Jamais larmes d'enfant ne seront méritées !

Ce ne sont pas les pleurs qui font les yeux parler :
Ils ne sont que les signes d'une souffrance qui se tait.
Les larmes sont un murmure, un silence habité
De ce qu'on ne peut dire, tant les mots sont usés.

Il est ainsi des peines qu'on ne peut raconter,
Des souffrances assassines dont l'âme est tourmentée,
Une blessure intérieure dont larme est sang versé :
Dans le regard se dit ce qu'on ne peut nommer.

Car jusqu'au bord des yeux le mal est remonté
Et c'est avec des pleurs qu'il vient s'y présenter ;
Mais quel est donc ce mal dont l'œil est embrumé,
De quelle nature intime peut-on le soupçonner ?

Les larmes sont une rivière dont nous sommes emportés,
D'une épave intérieure le simplement montré ;
Or nos regards s'arrêtent sur les joues maculées

Et de ce qui s'écoule ils sont ainsi privés.

Or l'enfant nous observe de son regard troublé

Et voit de son malheur qu'aucun être est soucie

Car rien ne le saisit du sanglot étouffé

Qu'un murmure gémissant qu'il ne peut supporter.

Car il est incompris l'enfant s'est réfugié

Au creux de sa douleur qu'il ne veut plus montrer ;

D'un revers de la main sa peine est asséchée :

Il retourne en lui-même pour d'autrui se cacher.

Et les siens se contentent d'une peine vite oubliée :

Il arrive qu'un enfant n'a raison de pleurer

Qu'un excès de fatigue ou un plaisir manqué,

Autant de bons mobiles qui sont les plus mauvais.

Si au repas du soir il n'a voulu goûter,

C'est que son corps fragile doit au lit reposer ;

On salue sa partance d'un sourire négligé :

Le sommeil de sa peine aura l'enfant lavé.

L'enfant semble endormi, inutile de veiller

Et sur nos bonnes consciences l'oubli est étiré ;

Nos scrupules, en dormant, de rêves sont effacés

Mais sous ses draps l'enfant s'est remis à pleurer.

La nuit a fait son temps, c'est l'heure de se lever !

L'enfant s'est endormi sur un coussin mouillé :

Pour que rien n'en paraisse, il doit le retourner

Et feindre de sourire à ses parents pressés.

Sur les bancs de l'école l'enfant s'est isolé

Et ne voit de la classe que son livre posé ;

Au maître qui s'étonne il se dit fatigué

Car, frappé d'insomnie, sa nuit fut écourtée.

De son manque de sommeil l'enfant est excusé
Et par bonté son maître l'autorise à rêver ;
Or cet enfant qui veille, à quoi peut-il songer
Si ce n'est ce mal-être dont son âme est blessée ?

Quand le dernier calcul sonne l'heure de la récré,
Dans un coin de la cour l'enfant s'est réfugié :
Il n'entend rien des rires dont tout s'est animé
Car il est tout entier perdu dans ses pensées.

Retour à la maison dans un car sans pitié :
Il n'en sait que la vitre, par le reste ignoré ;
Déjà la porte s'ouvre, ses parents sont rentrés
Mais rien d'autre l'attend que de pain son gouter.

Sur un coin de la table il prépare sa dictée,
Aux propos de sa mère ses mots sont ajustés

Qu'elle ne saurait entendre, au repas affectée ;

Le silence de son père s'excuse de la télé.

Des trois qui s'en remettent à la table dressée,

Chacun à son repas de se taire épicé ;

Quand vides sont les assiettes, elles retournent à l'évier :

Sans même se retourner l'enfant monte se coucher.

Pourquoi le ferait-il, tout paraît l'ignorer :

Le bruit de la vaisselle, l'autre de la télé ;

Du chien sur le tapis on dirait une poupée,

Un jouet privé d'âme dont la pile est usée !

Du portrait sur le mur les yeux se sont fermés

Et plus rien ne s'écoule sur son visage grisé ;

Du tableau suspendu la mort seule est restée :

Un enfant s'est pendu, on peut le décrocher !

LE VIEILLARD TRANSPARENT

« Homme amer qu'il est

Tout au long de sa vie, la même chose

Il a livré bataille continuellement

Un combat qu'il ne peut gagner

L'homme fatigué qu'ils voient n'en a désormais plus rien à
faire

Le vieil homme se prépare

A mourir à contrecœur

Ce vieillard c'est moi. »

(Metallica, « The Unforgiven », extrait)

Chaque jour il est là, dans son fauteuil d'emprunt, jamais
le sien,

Un vêtement trop large pour son corps fragile et
décharné, déchiré,

Il regarde à travers la vitre le monde qui s'écoule juste à
côté,

Un monde fuyant et hagard qui jamais croise son regard,
un oublié,

Un invisible, aussi transparent que la vitre qui le referme
sur la vie.

Oh bien sûr on le salue, gentiment et à haute voix, n'est-il
pas sourd

Ce vieillard sombre comme le sont les enfants quand ils
découvrent

Un monde à leur mesure, sans artifices, sans mensonges,
sans paraître.

Un gardien lui tend aimablement un livre à colorier, un jeu
de cartes,

Un mot d'encouragement pour une assiette vide, un
dessin qu'il peine

À tracer sur la feuille blanche, blanche de ses souvenirs,
des rires et

Des larmes aussi quand un ami s'en va d'où l'on ne revient
pas, jamais !

Vaguement il balbutie quelques mots, une image, un cri
de sa mémoire

Mais déjà le gardien s'est retourné et s'en va oublieux de
ce qui, avec fragilité,

Allait bientôt s'éclore et les lèvres se referment sur une
parole de cendre

Qui s'éteint dans la gorge, et les yeux se referment
comme pour revivre,

Dans une amère solitude ce qu'on na pas voulu entendre,
radotage

D'un homme d'un autre temps qui se souvient pourtant
des saisons et

De la lenteur du temps qui se prend avant qu'il ne nous
prenne, mais là

Dans la salle obscure les fauteuils s'alignent comme des
tombes muettes,

Les pendules ont cessé de tourner, on meurt au rythme
des services, des jeux

D'enfants, des repas, de la promenade, des gestes
bienveillants, des nuits

Qui tout efface, et les lits se souviennent de ces larmes
versées, des regrets,

Des absences, des visites qu'on n'attend plus, de la mort
qui fait signe.

Nouveau matin, le vieillard s'éveille aux tourments du jour
qui vient, pareil

À tous les autres : une vitre sur un monde inexistant,
emporté par le vent

Insidieux des affaires, un autre dessin qu'il trahit de sa
main tremblante,

Un repas ajusté à son grand âge, sans saveur, sans relief,
sans âme ;

Une lettre de ses enfants : ici tout va bien, les enfants
grandissent et le chien

S'endort sur le canapé, nous viendrons dimanche si du
moins le temps

Autorise une promenade et si nous n'avons d'ici là rien
d'autre à faire.

Et le vieillard, dans son fauteuil trop large, se berce
d'illusions, il attendra

Jusqu'à dimanche que lui vienne un sourire, que lui
importe si c'est un faux.

Il n'a rien d'autre à espérer, meubler le temps qui reste
jusqu'à son dernier

Jour, celui de son dernier silence, pareil à tous les autres
quand on ne

L'entend plus, poupée de chiffons pour des gardiens aussi
discrets que

Cette mort qu'il attend, ultime espoir d'un naufragé d'une
histoire que l'on oublie.

RENCONTRE

LE VIEILLARD

Tu sais, parfois je rêve encore que le vent me parle,
qu'il murmure des noms que plus personne ne prononce.
On a rangé mes souvenirs dans des boîtes sans étiquettes,
et on appelle cela « soin ».

Mais ce que j'attendais, c'était un regard, pas une
procédure.

Quand je dis que j'ai froid, ils me donnent une couverture.

Mais ce que je voulais, c'était une main.

L'ENFANT

Moi aussi j'ai froid, parfois,
mais c'est un froid qu'on ne voit pas.

Un courant d'air dans le cœur quand tout le monde parle
sans moi.

On me dit que je dois apprendre à être grand,
mais on ne m'apprend jamais à être moi.

On me tend des réponses avant même que j'aie fini mes questions.

Et les réponses sont toujours trop courtes.

LE VIEILLARD

Il y a des âges où l'on ne compte plus les années
mais les absents.

Les voix qui ne résonnent plus qu'en dedans.

Et on continue à parler, à chuchoter aux murs,
non pas pour être entendus, mais pour ne pas disparaître.

Tu sais, on disparaît bien avant la mort.

On disparaît dès qu'on ne nous écoute plus.

L'ENFANT

Et moi je nais à peine,
mais j'ai l'impression qu'on m'oublie déjà.

Je regarde les grandes personnes :

elles sont là sans être là.

Leurs yeux vont plus vite que leurs gestes,

leurs gestes plus vite que leur pensée.

Je voudrais les ralentir,

mais mes mots sont trop petits.

LE VIEILLARD

Alors toi et moi, restons là.

Assis dans les marges, comme deux notes à bas de page

que l'auteur a écrites sans oser les lire.

Nous sommes le début et la fin

d'un poème que l'adulte a voulu interrompre.

Mais tant qu'il y aura ton regard et ma mémoire,

il restera une strophe à écrire.

L'ENFANT

Et dans cette strophe, je veux pouvoir crier,

pas de colère, mais de lumière.

Dire que je suis là, que je vaudrais plus qu'un bulletin,

qu'une performance, qu'un emploi du temps.

Dire que je suis vivant, même si je fais du bruit,

même si je rêve à l'envers du monde.

LE VIEILLARD

Et moi, je veux que ma dernière parole ne soit pas une excuse.

Pas un pardon qu'on attend de moi,

mais une mémoire qu'on accueille.

Je veux mourir debout dans la tête de quelqu'un.

Pas assis, oublié dans un fauteuil trop propre.

L'ENFANT

Alors écrivons ensemble,

non pas une leçon,

mais un souvenir pour ceux qui courent trop vite.

Une trace qui dira : ici, un enfant a parlé,

et un vieillard a répondu.

SOUVENIRS...

La mémoire ne s'enferme pas dans un coffre dont on
pourrait jeter

La clé, le passé est gluant, s'accroche à nos souliers et
jamais s'en détache,

On le traîne derrière soi comme un bagage, une ombre du
présent

Le poids trop lourd d'une lumière toujours fuyante, on se
souvient de tout,

Ou à peu près, parfois la mémoire redessine les contours,
avec bienveillance,

Allégeant le poids de ces valises que l'on porte sur nos
épaules comme

Un farfadet murmurant, frappant à nos oreilles, illusion,
les souvenirs se

Resserrent, faisant place à d'autres souvenirs, collecte
inachevée de tous

Les instants dont s'alourdit le poids des souvenirs, sans
mesure, sans limite.

Et toi, te souviens-tu de tout ce qui se trame en marchant
dans ton dos ?

C'est un grand livre dont la mémoire sans cesse tourne les
pages, aveugle

À tout ce qui nous pèse, ce dont se ralentit la marche et
puis s'épuise

Et puis s'épuise sur les bords d'un chemin empierré de
souvenance, talus

De nos routes et nos déroutes, fatigué l'esprit trébuche et
puis il se retire

À l'ombre d'un buisson suspendu au talus de notre
devenir, les demains

Qu'on retarde dans le creux d'un présent, vide et amère
quelque fois, mais

Les talus se glissent aussi dans nos bagages, impuissance
de l'oubli, allons,

Tu le sais bien : rien des « ce fut » nous abandonne, se
retire dans le silence

De l'oubli, jamais la mémoire ne franchit les portes d'un
cimetière, elle

Déchire toutes les tombes, en fane les fleurs mais n'efface
aucun nom.

Tu me parles des hier, mais qu'est-ce donc ? Une larme au
coin de l'œil,

Un sourire sur les lèvres, alors tu soupèses les souvenirs
sur la balance

D'un présent aussi lourd que le monde, aussi léger que le
vent qui tout

Emporte vers d'autres souvenirs, lendemains qui
s'entassent au fond

De nos valises, la vie n'est que l'histoire des éphémères
qui se succèdent

Et puis se rangent dans ce bagage qui nous accompagne,
toujours, où

Que l'on aille, quoi que l'on veuille et toutes choses qu'on
ne veut plus.

Alors tu pries, implore le ciel absent de souvenirs, qu'il
t'accorde l'oubli,

Mais que peut-il y faire s'il n'a pas de mémoire ? Les
nuages n'emportent

Avec eux aucun bagage, c'est le vent qui les pousse,
aucune vie, aucun « ce fut ».

Ah je vois, tu te caches derrière les ombres, un passé sans
histoire, un ru à peine

Fuyant, sans berges et sans décor, tu redessines ta vie
comme d'autres un

Paysage, un désert de sable que tu traverses sans jamais
te retourner, sur quoi

Le ferais-tu ? Tout s'y ressemble et finit par se confondre
avant de disparaître,

Trou de vidange de la mémoire du monde, dissipation de
l'inutile, l'absence

D'un « ce ne fut jamais », rien que tes pas martelant le sol
sans qu'y demeure

La moindre trace, le passé se recouvre des poussières de
l'histoire, une histoire,

La tienne, une vie à peine, une aventure sans lendemain
qui marquerait ton

Pas dans le creux d'une valise, la boîte aux souvenirs qui
emprisonne le temps,

Toutes ces images que l'on regarde en se disant : vivre, ce
ne fut pas pour rien.

Mais toi le sans-traces, existes-tu vraiment ou n'est-ce
qu'une illusion, même pas

L'écho d'un gouffre qui redirait, sans cesse, ta propre voix,
n'es-tu pas le silence ?

L'effacement de ton être, s'il fut, dans la chute du langage,
le non-dire de mots

Effondrés sur eux-mêmes, les masques d'un réel sans
mémoire, privé de souvenirs ?

Tu doutes et je le sais car rien ne demeure là où le mot
s'efface et pourtant...

Un roi est sans sujets quand il n'a pas de trône, qu'il erre,
Œdipe, parmi les ombres,

Mais se crever les yeux ne suffit pas s'il t'en reste un seul
dans ta poche, celui

Qui voit son inutile au reflet du miroir, qui s'y regarde n'y
verra jamais que soi, sans

Promesse de lumière à venir, la vraie vie est-elle absente
de ce monde en surface ?

Non, ce sont les mots qui manquent car rien, plus rien, ne
se désigne, tout se tait.

LE DECLIN D'ESPRIT

Inspiré par « Crépuscule spirituel » de Georg Trakl

Crépuscule ! Silencieux mon pas s'allonge sur le chemin
De pierres, à l'orée des premiers arbres un gibier sombre,
Fuyant dans le nocturne, effacé par la nuit qui nous
étreint,

Le vent du soir, mutisme, se heurte à la colline, et puis
s'efface,

Évanoui dans la roche, froide, impénétrable, mémoire
d'un

Autre temps, peut être, mousseux comme une pierre
antique,

D'épines le buisson où s'est cachée la bête, dissipé le bleu

Des soirs paisibles, silence de mort dans la forêt, plus
pesant

Que toutes les pierres tombales, taciturnes les arbres,
nulle présence.

Le merle, plaintif, a refermé son bec, dans son gosier la
mélodie

Qui berce les aurores, et les flûtes de l'automne, que ne
porte

Aucun vent, se taisent à l'ombre des roseaux, figé le
monde dans

Les bras de la nuit, étouffé par l'obscur qui alourdit le ciel,

Au sol le firmament quand se taisent les étoiles, déchiré le
ciel

Répandu sur la terre, fragments perdus dans la poussière,
Des larmes asséchées par les cendres d'un foyer qui
s'éteint,

Creuses les pensées de l'errant, la nuit profonde a rongé
tous

Ses mots, soudé ses lèvres des fils, invisibles, de la ruine
de ce

Que fut le monde hier encore, le non-là silencieux du rien.

Et sur sa barque, un nuage noir, il traverse l'étang où s'est
noyé

Le ciel, couvertes d'étoiles les eaux nocturnes et par-
dessous

La Bête, qui croupit dans la vase, guettant la vie comme
d'autres

Veillent un mort, lumière vacillante d'un cierge qui
s'épanche

Sur le visage du mort, cireux, plus tendu que les fils d'une harpe,

Aussi raide qu'un bois tombé de l'arbre qui s'écroule, foudroyé,

Et lui, plus défait que l'ivresse, corps flottant sur l'ondée, sans but,

Porté par le silence jusqu'au bord de sa chute, abîme de son instant,

Son âme au bord des lèvres avides de tout son, de toute parole, de

Toute pensée, il tourne en ronds son destin sur les eaux noires.

Tandis qu'il sombre, vaincu par son néant, résonne la voix blanche,

Lunaire de la sœur, un murmure qui défie le silence de cette obscurité,

L'Esprit, capturé par la nuit, voudrait l'entendre, se laisser emporter

Par cette lumière fragile, voguer sur l'eau profonde vers
un demain plus

Clair, un ailleurs de cette terre qui fit de lui un étranger,
inhabitable,

Aussi il se redresse et de ses bras, tendus, il agite ses
rames, il

Fend les eaux du poids de son espoir, suspendu à
l'horizon, héritier

De ses rêves, mais l'horizon recule, toujours plus loin, au-
delà

De ses larmes et de ses songes, ce qu'il n'a fait
qu'attendre, mais

Sa fatigue est vaine, cet étang où il navigue n'a pas de
rives où accoster.

AUTOMNE

Automne ! Larmes d'un été pourrissant dans l'infâme,
Croupissant sans la vase noire, sous l'étang aux étoiles,
La bête s'est éveillée, haine dévorant le cœur quand l'ami,
Jouissance, immole au jardin viride encore l'enfant
radieux.

Ténébreux le frère quand il voit mourir dans les yeux
De la sœur la lumière innocente.

Horreur ! Des fleurs en berne baignées de sang, pourpres,
Surgit la mort, osseuse et maléfique. Sur l'autel noir le
pain

Saignant se change en pierre, sabbat des endeuillés dans
le silence

Du père, muette la mère dans la chambre obscure,
pierreux

Le regard de la sœur, statues des dieux en ruines dans le
jardin

Du vieux château inhabité, éteints les rêves d'enfant
Dans la maison des pères.

Nocturne ! Sombres les tours qui épousaient le ciel,
Grises et de silence les cloches suspendues au ciel
tombant,
Colère des dieux aux éclairs jaillissant, de poussière les
murs
Ébranlés par l'orage, ombres de la nuit pleurant, pierres,
Sur la mémoire du frère au pas meurtri sur le chemin
d'épines,
Effeuillé le rameau de la colombe, pesant, si lourde, la nuit
Pliant l'échine du solitaire, tremblant les arbres au vent
maudit,
Taché de sang le voile de l'ange arraché au buisson, froids
Les doigts caressant l'aubépine, morts les poissons
d'argent
Dans les eaux de la source, saignant le cœur du frère
prisonnier
Des mensonges, funeste le chant sur ses lèvres de pierre
Soudées par l'innommable.

Le mal ! Métamorphose du fruit tombé et pourrissant sur
l'herbe

Jaune du jardin automnal, douleur aux épines de la ronce,
Asséché le sureau, cadavre suspendu sur le jardin
d'étoiles,

Captif le merle qui enchantait jadis l'enfance abandonnée,
Décomposés les sourires aux cheveux d'or, suspendu le
temps

Sur ce jardin aux promesses fleurissantes, étouffées les
roses

Dans l'ombre des chardons.

Mutisme ! De la sœur au chant du frère sur le chemin
nocturne,

De cristal son regard quand il se brise en larmes, dans les
yeux

Du crapaud admirant l'étoile captive, froide la pierre sur la
rive

Du ruisseau quand s'y confond l'ami aux mains
tremblantes écrasé

Sous la faute et puis chemine, loup baveux et flamboyant,

Sur le chemin de ses crimes. Meurtrie l'errante en sa
mémoire salie,

Sur lui son sang, au frère d'en porter la souffrance.

Paix ! Dans la vase de l'étang s'est rendormie la bête,

Psaume le chant du frère dans le silence profond de la nuit

Salutaire, en chœur les alouettes au bord du champ
pierreux,

Sourire mélancolique au visage de la sœur, au bien-aimé
les

Cheveux d'or : mort est la vie mais vie aussi la mort...

L'EFFONDREMENT

Penché sur la tombe et désormais muet, l'homme est seul

Parmi les siens, prisonnier de ce verbe inutile étendu sous

Ses pieds, les mots sont des coquilles aussi creuses que le
vent,

Des pierres jetées vers un ciel vide qui retombent
silencieuses,

La prière, vaine, d'un orant à genoux sur un sol qui se
dérobe,

Naufrage de la pensée au seuil de l'indicible, errance dans

L'innommé, effondrement du monde dans l'abîme du
langage,

Silence pesant, écrasant, des choses qu'on ne peut dire,
jamais,

Dissolution de l'être dans le mot qui faillit, impossible la
fondation

De ce peu qui demeure quand la mer engloutit tous les
torrents.

Vides à présent nos oreilles, l'espace est trop lourd pour
vibrer,

Les regards, éteint, ne parlent plus, rien ne se voit de ce
qu'on

Ne peut dire, évanescence, tombantes les mains d'un
impossible mime,

Solitude la punition d'un monde qui se retire en son
absence, lointaine,

Brisée la certitude d'un réel tenu dans la parole, insoumis
et libre

Ce qui n'a pas de nom, fuyant, mangé par l'horizon qui se
tait, là-bas,

Les mains se tendent, creusées de désespoir, pour
s'emparer des choses,

Insaisissable ce qui se perd dans le silence, vanité du verbe
!

La pensée se déchire sur de l'innommable, une écorce
fragile

Emportée par les flots d'une marée dans rivages, sans
destin, abysses !

L'humain, vaincu par sa détresse, s'étend sur la tombe du
langage, froide,

Agitant vers le ciel une dernière main, salut au monde, un
adieu à

L'étranger qu'il ignore, et puis, dépossédé, ruiné de toute
fortune,

Il se retourne, embrasse la terre où git le verbe, dernier
baiser

À celui qui s'en va, à l'aube d'un adieu, dans le mouvoir
des rêves,

Ses paupières, lourdes, retombent sur son néant, c'est la
mort qui s'avance,

Sombre et agitant sa lame brillante dans la lumière grise
du crépuscule,

Sur une pierre froide attend la sœur aux yeux crevés par
les épines

D'un buisson sans âme, sans ardeur, sans promesses,
prison de l'ange,

Là-haut le chant du frère, murmure, et l'homme, aussi
vide que ses mots,

Se relève de la tombe...

HUIS CLOS DE L'ÂME

Il a suffi d'un mot, un seul, un trou dans le langage
Et le temps s'est brisé, fracture, alors je suis tombé
Dans le creux de mon âme, un œuf sans porte et
Sans fenêtre, ténèbres, et moi, plus vide que toutes
Les solitudes, glissant sur des parois visqueuses,
Plongeant dans le marais des ombres, consumé par
La peur, vertige, cendres suspendues sur les bords
De la vase, plus raidi que la mort, Œdipe aux yeux
Crevés, absent le monde et pillée ma mémoire,
Sans poids mon corps mutilé de ses mains, une pierre
Dans un grelot qui ne fait aucun bruit, une aubaine
La mort qui glacerait mon sang ; une chimère la
rédemption :
Dans cette ritournelle, huis clos de l'âme, la mort n'existe
pas

et la vie... non plus !

Balbutiements ! Quand la parole est bègue, les mots
S'étirent et se répètent, litanie d'un vent qui meurt
Sur la colline, les mots sont des parjures qui crèvent
De l'intérieur ; le langage a colmaté sa brèche, j'en suis
Le prisonnier, glissant dans l'interligne, candeur fuyant
La nuit profonde de tout vocable, noirceur des mots
Répandus par le dire, toute parole est un brouillard,
Opacité, linceul tissé de tous les faux, dépossession
De l'Etre dissous dans le semblant, les mots ne sont
Que bave dont s'épanchent nos lèvres, viscosité d'un
Crachat sur le monde, silence ! A quoi bon la parole
Quand vivre est un miroir, que l'âme n'est plus qu'un
Œuf, sans le moindre dehors, une absence intérieure,
Un rien qui, seul, résiste encore, pas même un cri, l'âme
Est une roule voilée dépouillée de son centre.

Le langage est un œuf de mon âme croupissant, prison
De fer, énigme dont nous manque la clé, on voudrait
La résoudre, écarter les barreaux, parler nous a coupé
Les mains ; penché sur le torrent dont s'emporte le
monde,
À quoi nous rattacher qu'on ne peut pas saisir, les berges
Du langage n'ont pas d'aspérité, aucun relief, pas même
Un jonc, seulement des cendres, les glissades d'exister.
Et l'âme voudrait s'enfuir mais elle n'a pas de pieds, ni
De racines dont elle pourrait s'ancrer, alors elle plonge
Dans le magma du dire, dissolution des choses dans
L'indifférencié, les noms s'écrasent sous la portée des
Mots, on meurt toujours au singulier.

Et l'œuf, emporté par les eaux, continue de rouler,
Une épave sur les flots de nos dires, voguant vers
Le lointain d'une mer qui tout dévore dans les mâchoires
Du même où chacun devient l'autre, Neptune a fait

Du monde un identique, figeant toute chose dans le peu
Qu'on en dit. Sur une plage inconnue mon œuf s'est
Échoué, comme une bouteille qui emporte un message,
Une énigme, une question ; la marée se retire,
abandonnant

Mes rêves à ce désert qui jamais fut nommé, un ailleurs
De tout lexique, l'unique manquant au dictionnaire, un
Nouveau trou dans le langage, une faille et l'œuf qui me
Retient, livré à l'inconnu, se soulève du sable où il
Repose, secousses et vibrations, mon âme un lieu soudain
De résonances, la coquille s'ébranle et puis se fend et
m'ouvre,
Enfin, à l'horizon d'une terre nouvelle ; qui est-il le
bienfaiteur

Qui a brisé cet œuf qui me privait du monde ? Une âme en
Peine, pareille à moi ? Un mot usé, poli par le cours du
langage ?

Un autre mot peut-être, qu'aucun humain n'a prononcé ?
Alors

J'écoute, oublieux de mes propres mots, l'écoute parler le monde.

LE TEMPS DE L'AUTRE

Assis au bord des larmes, nous attendons l'instant, ultime,
où plus rien ne s'attend, réalité brutale et sans appel, la
fin,

assis au bord du temps comme des guetteurs sans
horizon,

Les vaillants, sans espoir, d'une lumière rédemptrice,
ténèbres.

Les jours s'étirent dans une veille creuse, les heures
s'effritent

Sur le cadran, et chaque souffle, déjà broyé par l'absence
qui

S'annonce, n'est plus qu'un pion que l'on déplace sur
l'échiquier,

Sans règles, de soubresauts imprévisibles, échec au roi et
morte

La reine, en ruines les tours, gisants pions et chevaux, les
fous,

Épuisés, se retirent dans une victoire qui jamais ne sera,
jamais !

On voudrait bien y croire, tenter un dernier coup, le pion
qui

Reste encore, debout sur les bords du champ de bataille,
Mais la partie est close, sans issue, gisant le roi qui
n'attend

Plus sa fin, assailli d'impossibles revers, étendu comme un
Ruisseau qui se noie dans la mer, agitant ses flots comme
une

Poupée ses mains suspendues à des fils qu'agitent une
autre

Main, la main des évidences, tendue vers la poussière,
glissant

Dans le visqueux d'un gouffre inéluctable, sans rire et sans
Passion, des regrets seulement quand le chemin s'arrête
dans

les broussailles, un dernier pas, de trop car il ne viendra pas.

L'attente est une prière muette, jetée au visage des absences,

L'espoir, encore, d'une impossible paix qui briserait nos peurs,

Mais lui, il n'en a plus besoin, il est déjà là-bas, plus loin que

Toutes nos espérances, plongé dans la lumière qui nous échappe,

Aveugles dispersés dans la nuit de nos tristes pensées, errant

Dans la nuit sombre qui referme le jour, s'ouvre la tombe, froide,

De nos adieux, un cri au bord des lèvres et la mort sur le cœur,

Nos regards se détournent, pliés par l'insoutenable, penchés

Sur les déserts de l'âme, scrutant l'abîme de nos défaites, quand

L'honneur est aux ombres, à nous la médaille des vaincus.

Et pourtant, ô énigme au cœur d'un vivre en larmes...

La nuit n'efface pas le monde, elle le prend dans ses bras,

Le console de ses moindres douleurs et dans l'étreinte du

Crépuscule, épuisé par le jour, le monde trouve enfin sa
demeure ;

De mystères et de joie la sœur candide au clair de lune, et
quand

Se fend l'écorce du vieux chêne lui revient, murmure, le
chant du frère.

VIE EST MORT

« Et nous : spectateurs toujours et partout, tournés vers tout cela et ne le dépassant jamais. Nous en sommes trop pleins. Nous mettons de l'ordre. Tout s'effrite. Nous l'ordonnons à nouveau, et nous nous décomposons nous-mêmes.

Qui donc nous a retournés de la sorte pour que, quoi que nous fassions, nous ayons toujours l'attitude de celui qui s'en va ? Sur la dernière colline qui lui montre une fois encore toute la vallée, il se retourne, s'arrête et s'attarde – c'est ainsi que nous vivons et ne cessons jamais de faire nos adieux. »

(Rainer Maria Rilke, « Elégies de Duino », 5ème élégie)

Le temps serait-il meurtrier ? C'est de la mort qu'est tissée notre vie,

Nous mourrons sans cesse, chacun de nos instants est celui d'un

Adieu, et marchant vers demain l'homme se retourne, ses hier sont des croix

Plantée dans le cimetière de son histoire, la mort s'accroche à nos

Chaussures, ombre du passé que l'on traîne derrière soi,
toute vie est

Un obstacle à la lumière qui jamais la traverse, ne laissant
derrière celui

Qui marche que les traces de ses pas, empreintes d'un
homme déjà plus

Loin, trop loin peut-être, et les morts se succèdent comme
un sillon

Creusé dans le champ du passé, la vie est un ruisseau
qu'emporte son

Élan, semant des pierres et des galets dans un lit
qu'effeuillent nos souvenirs.

Mort est la vie qui égrène nos souffrances, toute blessure
est mortelle,

N'en demeurent que les plaies recousues par le temps,
vestiges de nos

Rencontres, de nos heurts, de nos faiblesses, de nos
fausses agonies ;

Et nous marchons encore, sous le poids du fardeau de
tous ces renoncements,

Nous marchons vers des étoiles filantes qui jaillissent dans
la nuit de

Nos hier nocturnes, un chapelet de morts qui glisse entre
nos doigts,

Prière d'un homme penché sur le cercueil alourdi de sa
vie, le recel

De nos fragments, éclats dispersés d'un miroir qui
toujours se brise,

Sans reflets, sans images, seulement des souvenirs qu'on
habille de

Nos rêves, d'ainsi mourir à chaque page que l'on tourne,
a-t-on un jour vécu ?

Est-ce une boîte de Pandore où les destins se croisent et
avec eux les morts,

Où défilent des regards que chaque instant referme,
l'histoire serait la foule

De tous les effacements, la vie une oraison dans une
cimetière sans noms,

L'enfouissement du singulier dans un fosse qui nous serait
commune, un

Tombeau pour chacun quand il ne devient personne, que
chaque trace est

Rongée par le sable et puis s'efface dans un oubli que la
mort nous partage,

Que vivre est une mort au pluriel, que chaque mémoire se
fond dans l'identique,

La vie serait la fin de tous, une usure qui efface les visages,
un ossuaire

Où les morts se mélangent, se recouvrent et puis
s'effacent sous le commun,

La mort fait de chacun ses autres quand il n'a plus de
peau, des os seulement.

Les morts ne parlent plus, toute parole est mangée par la
terre,

La langue se décompose, les mots sont des poussières au
bord

Des lèvres, les prières s'effondrent au parvis des églises,
vaines,

Les sons résonnent à peine dans les cercueils, des caissons
vides,

Les lettres, pourrissant, s'échouent comme les dents d'un
vieillard,

Usées d'avoir été trop dites, ou mal peut-être, la parole
est un

Creux comme le sont tous les crânes quand y siffle le vent,
une flûte

Désenchantée, un murmure de la terre dévorant tous les
corps,

Des os qui s'entrechoquent sous l'épaisseur du temps,
dessous

La pierre qui préserve des vivants celui qui a cessé de
l'être.

De la tombe rien ne germe, la pierre est muette et sans
visage

Et par-dessous des os blanchis, des pierres creuses sans
écho et sans

Mémoire, les noms s'effacent comme une pluie dans la
poussière,

La vie est un mouroir, elle enchaîne toutes nos morts
silencieuses,

Figeant le temps comme un éclat dans la pierre, silence du
balancier

Qui ne sait plus d'instant, la mort emporte les horloges,
n'en demeure

Qu'un présent d'une éternelle absence, défilent les
corbillards de nos

Maigres passés, avec lenteur jusqu'aux lieux de l'oubli, ces
fosses dont

On ne revient pas, sur le toit une lumière brille, elle veille
sur celui qu'on emporte.

MORT EST AUSSI UNE VIE

Mort est aussi une vie, non de ténèbres mais d'humus tenace.

Ce qui tombe nourrit, ce qui se tait féconde la parole des choses.

Une main disparue devient chaleur dans la pierre au soleil.

La peau rend son clair-obscur aux feuilles qui tremblent sur l'eau.

La voix perdue se dissout en un vent qui connaît notre nom.

La chaise vide modifie la table : elle ouvre un espace respirable.

Dans le sol, des graines prennent la suite sans demander d'héritage.

Le pain que nous rompons se souvient d'autres paumes, d'autres blés.

Le monde a des réserves d'absence qui travaillent plus que nous.

Ainsi la mort fait œuvre, et l'ombre s'emploie comme un ouvrier calme.

Il y a une polyphonie sous la terre, une rumeur de racines.

Les morts parlent sans voix, par le goût des fruits et la teinte des soirs.

Ils ne disent rien, et pourtant leur silence articule nos pas.

La case vide n'est pas néant : c'est le lieu qui rend les gestes possibles.

On y pose ce que l'on ne peut porter, on en repart plus léger.

Les noms se déposent, mais la présence, déliée des noms, persiste.

On reconnaît quelqu'un à la façon dont le vent plie un saule.

Ou bien au rire d'un enfant qui soudain refait un ancien dessin.

Les morts ne pèsent plus : ils appuient doucement notre dos.

Ils tiennent l'horizon avec nous, pour que la marche s'ouvre.

Vivre avec les morts, c'est apprendre une économie d'attention.

Ne pas heurter la tasse bleue au matin, y laisser trembler
la lumière.

Écouter une bouilloire comme on écoute un ami à la
fenêtre.

Aller au jardin rendre le sel qu'on a pris à la terre.

Savoir que la pelle et l'oiseau se parlent par notre bras.

Ne pas confondre rester et s'agripper ; tenir, c'est relier.

Choisir des mots qui rendent, et non qui prennent encore.

Passer la porte en saluant le seuil, pour qu'il garde
mémoire.

Allumer la lampe sans chasser la nuit, l'y inviter poliment.

Faire de la fin un art, et de l'art une forme de soin.

Rien ne revient pareil, mais tout revient autrement,
fidèlement.

Le visage aimé, perdu, devient une manière de voir le
monde.

Il réapparaît dans la prudence d'un geste, la douceur d'un
« viens ».

Ce n'est pas l'au-delà : c'est l'en-dedans qui s'élargit
comme une clairière.

La cloche qui sonne au village n'appelle pas : elle
rassemble le temps.

Nous comptons les heures non pour les posséder mais
pour les laisser passer.

La mort, ici, n'interrompt pas ; elle transpose, elle modifie
la hauteur.

Et notre voix, abaissée d'un ton, rencontre mieux la voix
du monde.

Alors nous chantons plus bas, plus vrai, au ras des herbes
mouillées.

Mort est aussi une vie : elle accorde l'instrument aux
saisons.

Un jour nous serons l'humus de quelqu'un, une chaleur
dans sa pierre.

Nous serons pluie sur sa fatigue, et clarté dans ses
fenêtres lavées.

Nous serons la patience d'une porte, la paix d'un banc
près de l'eau.

Nous serons le courage d'un enfant qui traverse une cour trop vaste.

Nous serons l'ombre juste pour qu'il voie mieux le chemin.

Nous serons l'espace laissé dans la phrase pour qu'un autre respire.

Alors la vie continuera de mourir et de naître, sans se contredire.

Et l'on comprendra qu'aimer, c'est consentir à cette double marche.

Nous déposerons nos clefs là où d'autres pourront les reprendre.

Et la porte s'ouvrira, légère, sur une chambre neuve du monde.

NOCES DE POUSSIÈRE

Vacillante et fragile la lumière dans les plis du nocturne,
Inertes et tombants les bras des arbres sombres, courbés
Sous le poids d'un ciel privé d'étoiles, pierreux le chemin
Glissant dans les draps de l'obscur, de feu les cheveux de
la
Sœur et visage maculé de sang et larmes poussiéreuses,
De silence l'oiseau de nuit quand la Bête a surgi de l'étang
Noir et tremblante la voix de l'ange en son buisson
d'épines,
Dépouillé l'enfant recueilli sur le rocher mousseux et dans
Ses yeux le regard cruel de la folie qui assassine, Mal !
Mais à l'ombre d'un sureau, sourit dans le matin du jardin
Viride la proie du fou maudit, un papillon a épousé la rose,
Et dans la rosée cristalline nous revient la mémoire des
étoiles échouées.

Une averse de pétales a recouvert les noces, jeunes
amants enlacés,

Vaillantes les cloches, quand elles résonnent au sommet
du village,

Les aînés se regardent, de joie et de tristesse, en
s'accrochant des mains ;

Enchaînés par leurs yeux, qui les trainent vers demain,
époux,

Ils reviendront plus tard, portés par leurs enfants, une
pluie

De larmes saluera leur partance ; existence éphémère
quand

On la vit à deux, une moitié pour chacun, que grignote la
marmaille,

Et use le temps perdu à glaner quelques sous, qu'on
dépense

Sans les voir aux étales du mérite, la vie est assassine
d'ainsi

Nous abuser à troquer de misère ce qu'on lui doit donner :

Si peu valent la souffrance et les peines endurées quand
sur

Le bois de chêne une croix nous fait promesse de reposer
en paix.

Lune de miel qui se durcit au fil du temps, l'amour se
cristallise au

Quotidien, l'usine est la rançon, sans gloire, d'un bonheur
fragmenté,

Instants festifs ou commémorations, et le temps qui
s'allonge dissout

L'union dans la mémoire, impossibles à compter les
heures qui

Redéfilent, le banal se répète, sans fard, sans cérémonie,
deux anneaux

Pour un vélo sans pédalier : la vie est économe de ce
qu'elle peut offrir.

Les sourires se perdent dans les miroirs, les cheveux se
lassent d'être

Blanchis et finissent par tomber, le silence éveille la
transparence de

L'autre, l'amour, qui se dessèche, se compte en années de poussières.

Et grandit la marmaille, assoiffée d'avenir, le présent se dérobe, le deux

S'efface sous la pression du nombre, funambule sur une corde détendue,

Les hommes, pliés par le temps, sont des rameurs sur un étang sans berges.

Lune de miel qui se durcit au fil du temps, l'amour se cristallise au

Quotidien, l'usine est la rançon, sans gloire, d'un bonheur fragmenté,

Instants festifs ou commémorations, et le temps qui s'allonge dissout

L'union dans la mémoire, impossibles à compter les heures qui

Redéfilent, le banal se répète, sans fard, sans cérémonie, deux anneaux

Pour un vélo sans pédalier : la vie est économe de ce
qu'elle peut offrir.

Les sourires se perdent dans les miroirs, les cheveux se
lassent d'être

Blanchis et finissent par tomber, le silence éveille la
transparence de

L'autre, l'amour, qui se dessèche, se compte en années de
poussières.

Et grandit la marmaille, assoiffée d'avenir, le présent se
dérobe, le deux

S'efface sous la pression du nombre, funambule sur une
corde détendue,

Les hommes, repliés par le temps, sont des rameurs sur un
étang sans berges.

Vient le temps du grand âge aux mains noueuses et
tremblantes,

On se parle avec les yeux au bord du cœur, plus anodine
encore

La trame des jours qui se confondent, c'est le temps des
assis dans

Des fauteuils trop larges, des films qu'on rebobinent pour
Enfreindre l'oubli, la mémoire se découde des fils qui l'ont
tissée,

Les visages s'effacent dans les rides, le pas se fait petit,
trainant

D'un souvenir à l'autre, les paupières deviennent trop
lourdes,

L'œil finit par se clore, le cœur s'éteint d'avoir autant
battu,

Et l'autre couvre encore de baisers celui qui est déjà parti.

Les yeux ont trop pleuré, la larme est intérieure, la peine

Deviens regard que l'on dépose comme une offrande et

Reviennent les enfants qui porteront le mort à sa dernière
demeure.

DOULEUR



DOULEUR

La poésie est une douleur que l'on ne choisit pas,
Elle nous traverse comme un tourment, c'est une
Écharde dans le regard, qui sait, ô monde, ta cruauté ?
Les mots sont des larmes intérieures, le sang de l'âme
Déchirée, vaincue par les écueils du monde, agonie du
Verbe sur les bords de la faille, à genoux et sans prière
Dans la cendre froide, poussière de ce que l'homme a cru
Apercevoir et qu'emporte un vent du nord vers son oubli,
Aux mers lointaines où plus rien ne devient. Epaves sur
L'océan qui ne que nourrit des fleuves étirés de hasards,
sans
But et sans rivage, enfouie la source sous les gravats que
Cache la nuit du monde, linceul arrosé de lumière qui
Jamais rien n'éclaire : le monde est le miroir de nos
blessures !
Que cherches-tu parmi ces ruines qui ne soit l'inutile ?
Déchire épine, que saigne la chair des corps tremblants,

Le poème est le cri, sans témoin, d'un monde que rien ne
sauve.

La pierre est encore chaude que recouvre la cendre :
qu'est-ce

Donc ? Une braise qui refuse de s'éteindre sous la pluie de
L'obscur, et l'âme persiste en sa demeure, habitant de la
nuit,

Sans effroi et sans peine car elle sait désormais les
ténèbres

Invincibles...

Je ne serai jamais un poète de l'éclat...

Mais je consens, fragile, à habiter la nuit,

Nu comme l'est notre âme,

Juste une braise dans la main.

LE PREMIER TRAIN

Dans la forêt d'automne s'enfonce le premier train,
Il emporte, muet et sans bagage, les visages froissés
De la nuit qui aux vitres se retire sans colère, comme une
Buée que boit la lumière du matin, douce et assoupie
Un dernier éclat d'or s'attarde sur les branches,
Et puis la ville dissout toutes les couleurs dans le gris
De son silence, mais ce qui brillait pourtant demeure, en
Secret dans les yeux des voyageurs, un peu de forêt veille,
Au fond de chaque adieu : jamais le train ne rend ce qu'il
Emporte et dépose sur le trottoir des cités de vacarme.

Les ombres des maisons se déplient à son passage,
comme si le monde hésitait encore à voir le jour.

Un enfant serre son cartable contre son cœur vaillant,
Il emporte dans sa main un reste de la nuit, l'éclat d'un
rêve

Brisé par le devoir. La vapeur des cheminées s'élève, sans
hâte,

Et offre au ciel le soupir des foyers, la chaleur tiède d'un
café partagé,

Les champs s'éloignent, tranquilles, sans fracas, comme si
rien

Ne voulait troubler la paix de ceux qui partent vers le
lointain.

Tout au bord de la voie qui se perd dans le jour, un vieux
lampadaire

Veille, malgré lui, de sa lumière éteinte ; il salue les
wagons, fidèle gardien

De la grisaille, il convie le retour des larmes qui s'enfuient
dans le silence,

Il sait les gens qui partent, jamais ceux qui descendent,
une valise sur le cœur.

Et pourtant, derrière les vitres, un souffle tiède respire
encore,

Une pensée demeure, fine comme l'aveu d'un chagrin
qu'on étouffe :

Ce matin, j'ai quitté les miens et tout ce qui m'habite, mon
natal,

Et dans ce train sans âme quelque chose de moi reste
immobile...

Mais quand le train s'enfonce, avalé par le jour, et glisse
de ville en ville,

Le vent replie doucement le rideau des feuillages, la forêt
garde en elle

La trace du parcours, le sillage d'un rêve qui revient de
chaque voyage.

Non il n'est pas de chemin qui jamais ne se perd et puis se
réinvente,

Et nul ne sait jamais vraiment ce qu'il emporte quand il
s'en va solitaire.

La vie n'est pas un sens qu'il nous faut découvrir, mais
lente présence,

Lente :il nous suffit alors d'habiter cet instant qui tremble
en avançant.

LA PAROLE DECHIREE

Revient l'obscur d'une parole déchirée, il pleut des mots
plus pesants

Que des pierres, et le monde ouvre son ventre, se
creusent les failles

D'un lieu inhabitable, s'échouent les phrases sur un lit de
poussière,

Le monde est un désert quand il ne peut se dire, une
tombe sans croix,

Sans épitaphe, le sépulcre anonyme du verbe qui défaille,
brisé,

Émietté sur le tranchant des ruines, le sang de l'indicible
dont se noie

Tout vouloir, s'achèvent toutes les envies devant l'absence
du moindre

Utile, mortes valeurs pour un homme en dérive sur un
torrent sans

Berges, une mouche pour les oiseaux de proie suspendue
à la branche

De ses derniers soupirs, maudit l'arbre sans fleurs de tous
les désespoirs.

SURDITE

Les hommes sont pareils à des ânes : ils entendent un
Bruit et ils se mettent à braire. Mais pourquoi d'aussi
Longues oreilles qui captent tous les sons et n'en
retiennent

Aucun ? Surdité, bien plus qu'un mal entendre, nos
oreilles

Sont bouch  es des cires de nos ramages, moulantes sont
nos

Pensées, une éponge sur l'enclume qui fait taire le
marteau,

Et plus rien ne résonne que le vacarme indiscernable d'un
Présent qui bouillonne, et l'écume nos pensées de cette
eau

Qui frémit dans le chaudron de nos pauvres savoirs,
ailleurs

La vérité dans un pays de glace, des savants sans fortune
les

Hyperboréens : est-il glace qui se fend des humains
tremblements ?

Trop tiède est la pensée pour le pouvoir admettre, et
sourde

Cette tiédeur que transpire l'entre-deux, dilemme d'une
sagesse

Qui ne sait la malice d'accepter le venant comme une
offrande à

Nos doutes et à nos peurs d'un monde qui nous échappe
dans

L'impossible dire, les mots sont des vignettes qu'on
appose au

Regard quand bouchées nos oreilles on se fie aux éclats de
ce qui

Brille au détour des concepts, le rassurant construit qui ne
connait

Du monde que le peu qu'on en pense ; et chante un merle
sur

La plus haute branche d'un arbre millénaire, est-ce une
plainte ou

Un peu d'harmonie qui découd les mensonges des
paupières qu'on

Rabat : la nuit ne s'éclaire pas d'un œil que l'on referme,
vanité !

LA SOEUR

Un tapis de jonquilles sur un cercueil de chêne,

Absent le père enfuit dans ses pensées, la mère

Se liquéfie dans un torrent de larmes, l'enfant

A vu le jour, est-ce la peur qui l'a fait fuir ? Est-il

En paix replié dans sa mort ? Figés les visages des

Voisins défilant sur le seuil : la mort est contagieuse !

Ferveur du prêtre : un ange est né dans le parterre

Divin, la terre où il repose n'en garde que les os, si peu

L'enfant quand il n'a guère vécu, une poussière de
mémoire,

Un nom dans un registre, bien calé entre deux autres,

Qu'emportes-tu dans ton silence d'un monde que tu n'as
Jamais vu, te souviens-tu du frère qui pleurait ta partance,
Larmes d'enfant sur l'impossible sœur, l'absence est un
Naufrage qui emporte les vivants au fond d'une mer
lointaine.

Sacrilège qui de la pierre emporte la colombe, efface le
visage

De l'ange, malédiction d'un monde qui se couvre d'épines,
Dans ses bagages la mort n'emporte que nos mots, dans
l'âtre

Éteint le feu qui réchauffait les cœurs en éclairant la nuit,
cendres

Sur la pierre froide quand agonise la dernière braise,
lunaire

La petite sœur dont s'affaissent les paupières, la lumière
s'est noyée

Dans une coulée de cire, et vides tous les regards penchés
sur ton

Absence, inconsolables ceux qui demeurent pour refermer
ta

Tombe, de sang le souvenir : la mémoire est une blessure,
béance

De nos destins tragiques, l'abîme de nos maigres
espérances.

Sœur, ta promesse n'est plus qu'un nom gravé dans un
caillou,

Un fragment s'est glissé au fond de mes chaussures, la
douleur

De mes sentes dans le pays nocturne, et moi, errant,
j'égrène

Mes adieux au dernier jour d'une horloge qui s'arrête...

DIES IRAE

La vie n'est pas un dû, c'est le présent, jour après
Jour, de l'Esprit qui nous habite et demeure en nos
Âmes, son temps n'est pas le nôtre, celui d'un balancier
Suspendu aux horloges ; le sien est devenir que jamais
Rien n'arrête. Qu'il vienne le divin juge pour congédier
L'Esprit : ne sais-tu pas, corbeau, que mort est aussi vie,
Qu'il n'est pas dieu assez puissant qui de l'Esprit arrêterait
Le cours ? Partout l'Esprit mais jamais dans ton livre...

La mort ? Mais un souffle, une caresse sur le monde,
Un léger vent du soir quand, rouge, le soleil qui décline
Rend à la terre sa paix nocturne, un souffle qui rafraichit
Les âmes, en efface les torpeurs, ouvre la vie au plus haut
De ses cimes, un pas sans bruit sur les chemins de pierre
Que rien n'écorce, l'ombre invisible de tous ceux qui
demeurent,

Le présent d'une fausse absence. La mort ? Elle nous
habite

De l'intérieur comme une offrande au creux de l'âme,

Toujours fidèle à ceux qui pleurent encore, ô joie pour ce
qui

Nous habite et ne se perd que dans l'adieu des retours en
arrière.

LE BILLOT

C'est une voie sans issue, des prêtres et des savants
cheminent

A contre-sens, « il est un autre monde pavé de nos
mérites »

Revendiquent l'homme en noir, un corbeau messager de
la

Dernière rencontre : « dieu sait le poids des âmes, nul
besoin

De balance car la mort est un sceau qui referme les livres
», récits

De nos errances dans ce monde incertain, brumeux le
vivre qu'on

Traverse en tremblant, nos fautes au bout des lèvres, mais
au fond

Des églises dans l'ombre des aveux, contrition, lavées sont
nos

Consciences, on en sort plus léger au prix de sa prière,
l'orant est

À genoux, brisé de pénitence, la porte s'est refermée sur
la rue

Mécréante, qu'importe d'exister s'il nous faut en mourir
et, enfoui

Dans la terre, attendre... Mais quoi donc ? Que le corps
pourrissant

Ne laissant que nos os soit convoqué au livre d'Ezéchiél,
bal de

Squelettes sur les rives de l'étang divin, attendre que
l'Ouvert se

Retourne sur ses gongs et qu'à jamais se replie le
portique...

« Maudit sois-tu, corbeau de nos malheurs, injurie le
savant :

Il n'est d'enfer, en tes mots, que cette promesse d'une
lumière

Aveuglante qui éteint les regards et fait courber les fronts,
mérite

Celui qui peine ? Des serpents, soumis rampant dans leur
misère et

Dont un dieu dans sa colère écrasera la tête : c'est là ce
que tu prêches ? »

Le savant se retourne sur des êtres apeurés quand roulent
sur le billot

Des visages maculés du seul poids de leurs fautes.
Barbarie médiévale

Du pouvoir des pontifes, le sang est un spectacle qui
nourrit les vivants.

Trêve de médiocrités, élévation de l'homme que promet la
technique,

Il n'est d'ailleurs que dans nos illusions, s'il faut une clé
pour enfermer

Les dieux et dresser sur l'histoire un nouveau temple,
humanité, alors

Ouvrons ces mains soudées dans la prière et œuvrons,
joyeux, à

Nourrir le futur de nouvelles découvertes, fi de ces billots
anciens

Qui arrachaient nos têtes, il y faut du progrès et de la
dignité, du

Propre en quelque sorte et de l'ordre pour bâillonner ces
peurs

Qu'attisait de sa chaire un corbeau malveillant : jour de
colère !

La nuit vient de tomber et dans son lit médite un vieux
savant et puis

S'endort un sourire sur les lèvres ; viennent l'aube et sa
lumière,

Un reflet sur la lame d'une guillotine dressée entre les
hommes et

Fument les cheminées des billots qui sous l'âtre
disparaissent

Dans les flammes.

MISE EN SCÈNE DU DERNIER SOUFFLE

On dresse la salle comme un autel sans mystère, pétrifié,
un espace de silence où tremble encore, confuse, errante,
l'ombre d'un ancien chant, le dernier sacrement pour une
Mort annoncée. Au mur la lumière halogène, froide, a
remplacé

la flamme vacillante des cierges qui entouraient l'autel,
sacrifice,

mais l'éclat demeure, glacé, sévère comme un oracle de la
Sybille,

car il nous faut tout voir, sans miettes et sans bavures, du
dernier souffle,

ne rien cacher de ce théâtre d'une mise à mort, rituel du
sordide.

Le condamné arrive, les bras ballants et tirés jusqu'au sol,
mains

Pierreuses, comme on avance vers une nef désertée,
église sans dieu

Et sans prières, sans tabernacle, ses pas sont mesurés par
d'autres pas,

son souffle compté avec les doigts d'un gant stérile, un
dernier rôle,

Il ne porte pas de chaînes, ses mains n'ont pas d'offrande,
rien à donner

Que le poids de sa faute, dépouillé déjà de ce qu'il fut,
offert....

Quelqu'un lit quelques mots, ce n'est pas une prière, sans
adresse, c'est

Une formule, un protocole, des mots privés de sens que
l'on récite pour

La mort soit fidèle, conforme, procédure de théâtre qui
évite les aveux,

La liturgie est juridique, gravée dans le marbre des codes,
aveugle de

Toute humanité, et pourtant la voix tremble sur les lèvres,
comme autrefois

dans les églises, dans la pénombre où s'accorde le
pardon...

Derrière la vitre, les témoins retiennent leur visage et leurs
mots, silence,

Ils sont assis, impassibles, innocents comme l'est un
chœur, sans psaume.

Ils ignorent le pourquoi et le sujet du lieu : un rite, une
punition ou un dernier

Vestige de qui fut un jour sacré, des bras tendus vers un
dieu de pitié.

dans la pâleur du condamné, ils cherchent un sens, leur
raison d'être là,

Fidèles d'une messe profane, sans vin, sans pain, sans ciel
à la lueur du droit.

Le bourreau de jadis n'est plus qu'un instrument,
l'opérateur de

circonstance, il s'avance comme un prêtre, sans croyance,
le visage

Clos, il accomplit les gestes qu'on n'apprend pas dans les écoles,

exact comme une horloge, précis et mécanique, il ne veut pas entendre

Cette question qui lui tord les entrailles, qui le dévore de l'intérieur :

Moi le désigné, l'opérant de service, qui suis-je pour accomplir cela ?

Alors survient l'instant : ni cloche, ni litanie, pas un appel du ciel, rien,

Un simple signe, presque banal. Et la mort glisse comme un rideau

qu'on referme sur la scène, fin de la dernière scène, tout fut juste,

Sans bavures, sans bégaiements, sans vides, à peine le temps d'un mort.

Fin d'un spectacle que personne n'applaudit, tous se lèvent en silence,

Comme ceux qui suivent une pièce trop grave, ensuite on sort sans se parler,

par respect pour le mort ou la justice par honte aussi d'y
avoir assisté.

Et sous la lumière blanche où rien ne brûle qui laisserait
des cendres,

on replie les instruments, on ouvre une porte, on balaie le
reste du sacré

tombé en poussière sur le sol. Ne reste que la trace d'un
souffle interrompu,

et sur les sièges, vides de toute présence désormais,
demeure une impression,

Celle d'avoir assisté à un mystère sans dieu, sans larmes et
sans prières, sans

Destin, une juste mort, un ordre tout au plus dont
l'humain ne fut pas

MIRAGE

Le monde est un mirage, une fausse note sur le clavier

D'un artiste inconnu, un Schubert dans les sons graves,

Un soleil lumineux dans un ciel gris, le vrai est-il ailleurs ?

Non il n'est pas, ce n'est qu'un mot sur ce que l'on
suppose,

Un nuage que l'on prend pour du ferme, un sol pour y
ancrer

Nos démesures ou nos ressentiments, chaque homme est

Un désir que rien ne peut combler, une attente suspendue

Aux fils d'un réel impossible : le monde est une brutalité !

Ô loups, oeuvrez ma déchirure, déchirez, épine d'un noir
sans

Possible clarté, tu en moi ce peu qui s'accroche encore,
quoi ?

La vanité d'une espérance, le sursaut d'un mourant, on

S'accroche à la vie comme des sangsues aux épaves mais
la mer,

Profonde et sans lumière, connaît tous nos éclats, les
fragments

Dispersés d'un miroir mensonger, et l'homme s'y regarde,

Un orant pitoyable et grotesque, et se rend compte enfin

Qu'il n'y a rien à voir...

L'OUBLIE

D'après Metallica, « The Unforgiven »

Du sang neuf coule sur la terre mais très vite il s'épaissit

Et puis se fige dans les yeux de la honte, douleur au
quotidien,

Il apprend les règles qui font le monde, non pas le sien
mais

Celui de ses maîtres et puis le temps passe, il en fait son
habitude.

Les mains pleuvent sur son visage comme des pierres trop
lourdes

Qu'un enfant ne peut porter, alors il se raidit, ses larmes
se cachent

Derrière ses yeux, et il avance, éteint comme une feuille
blanche

Sur les chemins qu'on a tracés pour lui, il se débat
pourtant mais

Sans rien dire, sa révolte est intérieure, ce n'est pas sa
volonté et il le sait

Mais que faire quand de ses chaines un autre tient la clé, il
répète

Sans y croire les mots appris, imposés par le fouet de son
destin cruel,

C'est alors qu'il se dit, dans un silence envers les siens :
cette volonté

Est mienne, vous pouvez la piétiner, l'assujettir à vos
envies et vos mépris,

Mais jamais vous ne pourrez la briser, ce n'est pas un
défini, non, c'est

Le peu qui demeure de tout ce que vous m'avez pris, une
vie qui se

Voulait la mienne et qui repose, sans paix, dans le
tombeau de vos vouloir.

« Ce que j'ai ressenti, ce que j'ai connu, il n'a jamais brillé
dans ce que j'ai montré,

Je n'ai pas existé, je n'ai rien vu et je ne verrai pas ce qui
aurait pu être, je ne fus

Jamais libre, jamais moi, alors je vous appelle les
impardonnés. »

Privé de toute pensée, vide de tout amour, vous avez
passé votre

Vie à faire de lui celui qui plait à tous, un objet qu'on dirige
d'un

Simple coup de latte, il est amer cet homme qui toute sa
vie est

Le même reflet de vos propres miroirs, il s'est battu, sans
ruse et sans

Armes, sa vie fut un combat que nul ne peut gagner. Il est
vieux

À présent mais personne ne s'en soucie, sa fatigue est
invisible

À ceux qui, fermant leurs paupières, ne voient que cet
enfant qu'ils

Ont su maîtriser, alors il se prépare à mourir sans regrets,
ce vieil homme

Dont je vous parle, oui c'est bien moi, celui qu'on ne peut oublier car

Il n'exista jamais, seulement dans le regard des autres.

« Ce que j'ai ressenti, ce que j'ai connu, il n'a jamais brillé dans ce que j'ai montré,

Je n'ai pas existé, je n'ai rien vu et je ne verrai pas ce qui aurait pu être, je ne fus

Jamais libre, jamais moi, alors je vous appelle les impardonnés. »

Vous m'avez donné un nom qui n'était pas le mien, vous avez dit « l'impardonné »,

Mais de quoi donc devrais-je alourdir ma conscience, de quel fardeau faire plier

Mes épaules, quels crimes emporter dans ma tombe, quelle abomination qui

Serait mon seul bagage, de quelle malédiction forgez-vous mon cercueil, de quel

Poids faire pencher la balance quand on a si peu été, une
ombre dans vos pas,

Le jouet d'un destin qui ne m'appartient pas, de quels
habits vêtir ce nu que l'on

Voyait à peine, un dessin sur les murs de de vos propres
infamies, un cadre en bois

Suspendu à un clou, sans visage, sans histoire, un enfant
qui n'a jamais parlé car

Tout déjà vous l'aviez dit, un peu de poussière qu'on glisse
sous le tapis de vos

Consciences pour qu'elles soient propres, du moins en
apparence. Vous m'avez

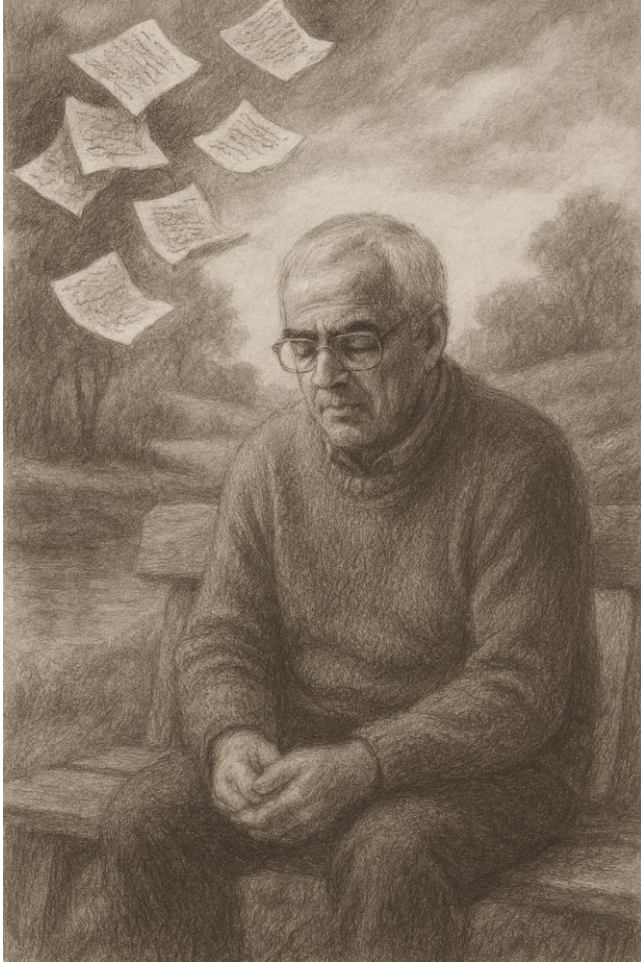
Dit « L'impardonné », alors c'est mon tour de le redire :
vous les « impardonnés ».

« Ce que j'ai ressenti, ce que j'ai connu, il n'a jamais brillé
dans ce que j'ai montré,

Je n'ai pas existé, je n'ai rien vu et je ne verrai pas ce qui
aurait pu être, je ne fus

Jamais libre, jamais moi, alors je vous appelle les
impardonnés. »

FRAGMENTS



D'après d'anciens textes rimés et en alexandrins

IMPOSSIBLE HUMANITE

De la ville qui sombrait la nuit tombante n'avait gardé
Que des murs sombres et les étoiles, absentes, ne rêvaient
Plus d'un jour nous éclairer ; seule la lune veillait encore,
pâle
Comme la mort, sur le désert nocturne. J'arrivais de nulle
part
Dans ces faubourgs éteints, je marchais, errant sans but,
sur
Des pavés sans âme, chemins sans destinée, pour exister si
peu
Encore, je n'étais que les pieds d'un passant de la nuit,
sans
Mains et sans cervelle, plus muet que les pierres écrasées
sous
Mes pas. Un vieux mur sans avenir avait bu tous les mots,
Le monde s'était couché dans l'indicible, plié sous le poids
de
L'obscur, et rien n'était, seulement des ombres glissant de

Façade en façade, fuyant comme des rats affolés que rien
ne

Pourchassait, ni souffle ni bruissement : le vent n'était
plus

À ce monde. Au pied d'un chêne en pleurs un banc était
couvert

De feuilles, larmes d'automne, un homme était assis, sans
âge,

Planté là avec cet arbre qui le couvrait de sa dépouille
comme si

L'homme n'était qu'un tas de feuilles, mortes et flétries,
obscènes,

Tombées d'un automne avancé au cœur même du
printemps.

Un loup grignait ses chevies, sans rage, plus patient que
les morts

Qui croient encore à leur salut, la ville est le cimetière
d'une

Impossible humanité. Au clocher de l'église une horloge a
brisé

Le cours des heures fuyant comme des torrents, les
hommes

Sont les épaves du temps. Dans un parc abandonné j'ai
frôlé

Les statues de dieux rongés par leur absence, mon
manteau

S'est noirci de la poussière divine, de cendres l'espérance
échue

De leurs regards sans yeux, une peau tendue sur des
ossements

De pierre, gravas : le ciel est tombé sur la terre, couvrant
de son

Linceul les ruines d'une indécence, sans aveux, sans
remords.

SANS NOM

L'âme est de l'étranger sur cette terre pierreuse, un
vagabond

De l'invisible, pêcheur d'étoiles s'éteignant dans ses mains
mortes

Sitôt ravies. Fuyante est la lueur fragile arrachée aux
obscurités les plus

Profondes. La bouche est pourrissante, un fruit trop mûr
quand la nuit

Se nourrit de rêves. Et voici qu'ils éclatent comme des
sanglots, ces mots

De l'intérieur, lumières éteintes dans le fond de la gorge
quand la détresse

Devient muette. Est-il au mal un mot qui lui convienne ?
Un cri

Plutôt, une insulte aux espérances futiles, aux lumières
incandescentes

D'un affront satanique ; diaboliques les réverbères qui
font danser la nuit

Sur des rengaines d'impossibles saluts.

De sang les jardins de l'enfance aux arbres comblés de
fruits ; de sang

Les rires de l'innocent aux saveurs de la vie ; de sang les
yeux muets

Caressés de merveilles ; de sang malices des premiers
jours à l'aube

Du tourment ; de sang toutes ces promesses d'un ciel vêtu
d'azur ;

De sang les mains d'une mère tendues à son enfant ; de
sang la gloire

Des pères au retour de l'effort ; de sang tout ce qui fut et
jamais

Ne sera. Cruauté ! La vie est assassine de ce qu'on a rêvé.

La joie se meurt dans la maison des pères, impossible
origine

Dont s'est nourri l'espoir de revenir chez soi : c'est au
cimetière

Que l'homme prend sa naissance. Dans le silence des
morts et

L'ombre de la pierre, un écrin de chardons que ne foule
aucun pied,

Un puits aride ombragé d'aubépine, anobli d'un sureau
qui n'eut jamais de fruits.

De ruines est la maison de nos pères oubliés, de poussière
l'enfant

Né dans l'absence d'une possible origine, brisé le miroir
des demains

Enchantés et mangée par la terre les beautés ensevelies ;
fantomatique

La sœur dérobée aux épines et glissant sur les murs de son
ombre

Argentés ; de larmes les chants du frère par l'obscur
dérobé, osseux

Les vieillards quand dans leurs bras les sœurs déposent
leur agonie.

Moisissure ! Ophélie, que reste-t-il de ta beauté ? Depuis
longtemps

Déjà les vers ont mangé ton cerveau, fait de ton crâne une
cabane

Sombre ouverte à tous les vents. Te croyais-tu promise au
désir

Souverain, celui des dieux et des démons ? La terre était
Ta seule promesse, celle de ta pourriture et de tes os
blanchis.

Que reste-t-il, tendre Ophélie, de ce qui fut naguère la
volupté

Des hommes ? Des cheveux tombant sur tes os décharnés
et

Des ongles trop longs, beaucoup trop longs pour écorcher
la mort.

Dans ta prison de chêne résonnerait-il encore quelque
murmure ?

Mais à quoi bon tant de regrets ? Dans l'ossuaire bien des
voix

Se révoltent : je suis ! Et quoi donc si ce n'est même pas
un souvenir ?

Des effacés, ratures sur la feuille du temps, des noms
gravés

Dans l'impur de l'inerte, sacrilège la pierre dont on couvre
Les morts, l'absence est une malédiction.

Funèbre le chant du frère rongé d'insondables chagrins ;
de lumière

La sœur penchée sur sa détresse, précieuse étoile dans cet
immense

Obscur. Du buisson surgit la bête et plonge dans l'étang de
douleurs,

Noire est la vase sous l'eau paisible quand glisse la barque
dans le silence nocturne.

Oraison au bord de la rivière, ardente est la piété quand
de larmes

Inavouables s'épanche le lit de glace. Le buisson d'épines a
dévoreré

Sa Muse : qui d'une main fidèle épongera la sueur de son front ?

Sanglots dans la maison des pères, écho silencieux des ruines de

Son passé. Poussière des rêves qu'il croyait salutaires, poussière

Dont s'efface le temps des êtres impardonnés.

Cireux le père sous les draps de la mort, paupières soudées dans

Un ultime effroi et de sa bouche ouverte remonte la puanteur

D'existence inutile. Remord ! Les mouches ont envahi la scène,

Éteints les candélabres d'un souffle d'Erinye, enfouis les lourds

Secrets dans la cire du maudit, pierreux le regard de la mère rivé au moribond.

Muettes les prières interdites, figées les lèvres dont
n'éclosent aucun

Mot, maudit le père épargné de regrets, au chœur des
charbonneuses

Son oreille est absente. De marbre le cocher emportant la
dépouille

Aux confins de la ville, de lenteur étirée le pas des suiveurs
freinant

Le cortège de la mort, miroir de leur dernier voyage,
mourir n'est jamais solitaire.

Eteint le chant du frère sur le bord du chemin, dans les
yeux de la sœur

Il vit la folie de ses rêves. Lueur fragile d'une possible
espérance,

Dans l'agonie du troupeau cheminant se détourne le
regard et meurt

Un impossible chant aux lèvres closes de la malédiction.

S'en va le frère sur les chemins nocturnes qu'abreuve
d'une lueur pâle

Le reflet de la lune sur l'eau sombre de sa propre
souffrance et dans

La vase profonde croupit la bête.

Ah les crapauds au regard étoilé, pêcheurs d'astres de feu
sur les bords

Du ruisseau, lumière figée dans le vitrail quand s'écoule
sans destin l'eau

Sombre de la vie, reflet du firmament étendu sur la terre,
linceul déposé

Par la nuit sur les âmes endormies, étoiles déchues
capturées de laideur,

Rugosité d'un monde dans sa peau de poison, noyées les
étoiles

Éphémères dans l'étang de douleurs, vision nocturne de
détresses

Indomptables quand la beauté se confond dans l'horreur.

Et frissonnantes les mains posées sur la pierre froide,
vieillesse

D'un monde sans vie, inertie de la tombe aux os blanchis
et visages

Pourrissants, communauté funeste des néants de
l'histoire, demeure

Fatale de la ville étourdie sous le fardeau des rêves. Folie !
Les mains

Osseuses s'accrochent aux dernières illusions, crochus les
doigts posés

Sur le cercueil de chêne, emporte le dernier mort aux
pieds d'un horizon fuyant.

Vénérable la légende de la source bleue, chant du frère
dans le silence

De nuit, d'azur le voile céleste quand s'échouent les
étoiles sur

Une terre ingrate, de pourriture les fruits tombés de
l'arbre agonisant

Dans le jardin d'Eden. Et nus les premiers hommes sous le
regard

Du dieu vengeur, impudique le savoir qui déshabille, de
pierre le jardin

De la sœur quand fut mangé le fruit, rampant la vipère du mensonge,

Saignant la faute au plus profond des âmes, enfuie du divin la pitié consolante.

Et au buisson d'épines chante la sœur, nostalgie de ce qui fut perdu,

Emporté par le serpent qui glisse errant sur l'eau trouble de la

Malédiction. De cris le chant du frère aux profondeurs nocturnes,

Déchu un ange blessé d'épines, d'argent les poissons dans l'eau

De source et les doigts de la sœur, de sang le voile de l'innocence

Nageant aux eaux de la détresse : dans un étang d'étoiles un enfant s'est pendu.

Ah ce château in habité, dernière demeure des dieux figés dans la pierre,

Suspendus dans ce jardin entre la faute et l'origine, de
poussières les vieilles

Croyances, témoins pétrifiés de nos errances ; le vent a
déchiré les voiles

Et des dieux oubliés ne demeure que la pierre en sa
brutalité.

Abandonnés le parc et son château, souvenirs jaunis d'un
ballet

De cygnes et murs tremblants aux assauts de l'orage.

Endeuillés les Célestes abandonnés des hommes,
tristement penchés

Sur nos dérives mortifères dans le refuge des rêves,
impitoyables

La faute, la chute et la désolation, de ruines le jardin où
furent vécues

Des années oubliées, vieillards osseux sous des arbres
effondrés,

Infertile l'arbre de vie dont ont pourri les derniers dons,
éphémères

Les humaines arrogances et la lumière des anges abreuvés

Au Céleste, d'absence nos lendemains aux dieux perdus,
d'effroi l

A sentence du dernier jour au pied de l'arbre du savoir, de
boue

Aux humaines décadences le sacré des premiers jours,
trop

Humaine la puanteur divine ne cherchant dieu qu'un
insensé,

Muet le ciel de ses promesses d'un autre temps, de
silence

Le divin étendu sous la pierre dans une terre sans pitié.

Dans le miroir des dieux éteints et les frissons d'un choral
d'orgues

Un visage s'est brisé, un homme s'est consumé, la lumière
s'est noyée

Dans un flot de douleurs. Loups flamboyants aux crocs de
la terreur,

Enfuis dans des cavernes humides et sombres où nulle vie
ne descend,

Mendiants de pain et voleurs d'âmes, dans la pénombre
de la roche figé

Le visage de la mère au blanc reflet de la dérive assassine
d'un humain lassé de l'être.

Et de mort qui se jette dans la pénombre quand surgit le
visage

De la sœur dans le bleu immaculé du crépuscule,
printemps de l'âme

Offerte au sacrifice, aveugle le loup dans la pénombre de
son refuge,

Méprisant impardonnable d'éphémère rédemption, au
visage blanc

De la mère inconsolée reflet de la folie meurtrière dont
s'est détruit

Le rêve, au ventre de la terre caché le terrifiant, semeur
de mort quand

Lui revient le jour maudit de sa génération.

De larmes le visage de la sœur dans le jardin fané, plaintif
son regard

Meurtri de guerres, de sang le voile sur ses épaules,
muettes ses lèvres

Cousues par l'infamie. Résonne le chant du frère dans le
désert nocturne,

Douceur d'un autre monde, étranger à la terre aux épines
criminelles,

Lacérés les pieds de la sœur sur les chemins de pierres,
d'aubépine et

De sang ses cheveux d'or livrés aux loups de feu, sous
l'eau calme

Dans la vase attend la bête...

Ah quand il s'est écroulé, la bouche de pierres, dans le
jardin comblé d'étoiles,

Quand s'est jetée sur lui l'ombre du meurtrier. Muets les
hommes quand

Ils s'effondrent sous un jardin d'étoile, il n'est pas mot
pour la folie,
Cris d'épouvante aux cœurs blessés, pleurent les étoiles
du don de
Leur clarté quand s'en saisit le monstre pour éclairer sa
proie, reflets
Pâlis du ciel nocturne dans le regard vitreux des victimes
égorgées,
De sang la terre abreuvée de cadavres, blanchi l'enfant qui
agonise,
De râles les derniers souffles quand fuyante est la vie, le
monde
Humain s'offre à son pourrissement, fracas des os brisés
sous le
Tranchant des lames, éventrés les corps recueillis par le
champ,
Tendues les mains dans un dernier espoir.

Ténébreux l'orage du meurtrier quand il foudroie le
monde de ses

Flèches de lumière, surgit dès l'aube la nuit du monde, les
morts

Se suivent et se ressemblent, bâtés d'une même terreur,
abreuvés

De colère puisée à la source du mal, harmonie des cris
dans la souffrance

Insupportable, à tous la faux d'une mort intransigeante,
sombrent

Les morts sur la pierre froide et privée d'âme, soupirs
d'enfants

Au chevet de leurs pères prisonniers de l'impur, larmes de
mères

Sur les cercueils des fils, un sol de sang lavé de quelques
pleurs.

Et voici qu'il se noie dans l'eau stagnante des marécages,
cimetière

De mille égouts charriant toutes nos misères, ruisseaux
nauséabonds

De nos secrets inavouables. Colère divine sur ses épaules
d'acier, il plie

L'échine pour éviter des dieux l'impossible courroux ; s'il
est divin

Pleurant sur nos dérives immondes, il n'est souci pour
l'homme

De s'accabler de peurs, bien des crimes en leur nom ont
tari

Les divins du poids de leur fureur.

Dans la tempête humaine s'agitent bouleaux et chênes,
tremblants

Aux airs glacés du souffle de folie ; la faune s'habille de
sombre et

Fuit les sentiers ténébreux des chasseurs affamés, toute
vie devient

Mort quand ne résonne, au jour venant, que la folie des
hommes.

Et du buisson d'épines s'échappent quelques sanglots,
gémit la sœur

D'autant de cruautés, d'assassins de l'errance sur une
terre désolée.

Sur le bord du ruisseau échappé de la source chante le
frère,

Mots étouffés dans le bruit des canons et s'échoue dans
l'immense obscur

La plainte de la sœur.

Automne ! Larmes d'un été pourrissant dans l'infâme,
croupissant

Sans la vase noire, sous l'étang aux étoiles, la bête s'est
éveillée, haine

Dévorant le cœur quand l'ami, jouissance, immole au
jardin viride

Encore l'enfant radieux. Ténébreux le frère quand il voit
mourir

Dans les yeux de la sœur la lumière innocente.

Horreur à Des fleurs en berne baignées de sang, pourpres,
surgit la mort,

Osseuse et maléfique. Sur l'autel noir le pain saignant se
change en pierre,

Sabbat des endeuillés dans le silence du père, muette la
mère dans

La chambre obscure, pierreux le regard de la sœur,
statues des dieux

En ruines dans le jardin du vieux château inhabité, éteints
les rêves d'enfant

Dans la maison des pères.

Nocturne ! Sombres les tours qui épousaient le ciel, grises
et de silence

Les cloches suspendues au ciel tombant, colère des dieux
aux éclairs

Jaillissant, de poussière les murs ébranlés par l'orage,
ombres de la nuit

Pleurant, pierres, sur la mémoire du frère au pas meurtri
sur le chemin

D'épines, effeuillé le rameau de la colombe, pesant, si
lourde, la nuit

Pliant l'échine du solitaire, tremblant les arbres au vent
maudit,

Taché de sang le voile de l'ange arraché au buisson, froids
les doigts

Caressant l'aubépine, morts les poissons d'argent dans les
eaux

De la source, saignant le cœur du frère prisonnier des
mensonges,

Funeste le chant sur ses lèvres de pierre soudées par
l'innommable.

Le mal ! Métamorphose du fruit tombé et pourrissant sur
l'herbe

Jaune du jardin automnal, douleur aux épines de la ronce,
asséché

Le sureau, cadavre suspendu sur le jardin d'étoiles, captif
le merle

Qui enchantait jadis l'enfance abandonnée, décomposés
les sourires

Aux cheveux d'or, suspendu le temps sur ce jardin aux
promesses

Fleurissantes, étouffées les roses dans l'ombre des
chardons.

Mutisme ! De la sœur au chant du frère sur le chemin
nocturne,

De cristal son regard quand il se brise en larmes, dans les
yeux

Du crapaud admirant l'étoile captive, froide la pierre sur la
rive

Du ruisseau quand s'y confond l'ami aux mains
tremblantes

Écrasé sous la faute et puis chemine, loup baveux et
flamboyant,

Sur le chemin de ses crimes. Meurtrie l'errante en sa
mémoire salie,

Sur lui son sang, au frère d'en porter la souffrance.

Paix ! Dans la vase de l'étang s'est rendormie la bête,
psaume

Le chant du frère dans le silence profond de la nuit
salutaire,

En chœur les alouettes au bord du champ pierreux,
sourire mélancolique

Au visage de la sœur, au bien-aimé les cheveux d'or :

« Vie est mort, et mort est aussi une vie »...

FAUST

Il voulait tout savoir, parler avec les dieux, exhumer

Les anciens, briser le cœur de l'homme pour en goûter

Le sang, prendre le ciel dans ses mains, avaler des étoiles,

Mais on n'en peut tant qu'en payant le bon prix, le prix

De l'âme offerte en garantie au maître des enfers. Il a

Voyagé, beaucoup, dans l'espace et dans le temps, et puis

Un jour son pas s'est arrêté sur les lèvres de Marguerite,

Et ils se sont aimés, sans compter le jour de trop car un
Enfant est né de l'effusion, alors il est parti car il ne voulait
Pas d'enfant, tout connaître seulement, même l'amour.
Marguerite abandonnée, désespérée de voir s'enfuir
l'amant,
Assassina l'enfant et c'est dans une prison froide et
humide
Que l'amour s'est gravé, cruellement, dans sa mémoire.
Au
Sabbat des sorcières il crut apercevoir sa bien-aimée,
belle,
Aussi blanche que la lune, une lumière douce qui lui
tendait
Ses bras. Le temps était venu qu'il s'acquitte de sa dette,
le
Diable ne fait jamais de concession, aussi, avant de s'en
aller,
Maudit, damné, il voulut revoir une dernière fois celle qu'il
avait

Aimée et elle lui pardonna sa fuite. Peu après elle mourut
au

Gibet de la ville mais lui ne s'en alla jamais et parfois si je
le croise,

Je souris en pensant qu'il est un oublié, que les dieux

Ne veulent pas de ce qu'on prit à Satan.

DE-MESURE

Il n'y a que les aveugles qui sont crédules, lumière est
cécité du

Monde et ils ignorent, les hommes, ce qu'ils ne peuvent
savoir,

Ce qui est sans mesure, ce qui sous la main jamais ne se
dépose,

Le monde fuyant sous nos regards et qu'on ne voit jamais
car le

Regard bien souvent est masque sur la vue. Or les humains
sont

Arpenteurs de tout ce qu'ils parcourent, de toutes choses
l'œil

Est mesure, calcul et dimensions, ne lui échappe que
l'horizon

Qui recule, insaisissable, quand on l'approche, limite à
l'infini

De tout ce qui s'ordonne sur la droite de nos raisons ; le
monde,

Croit-on, est un chapelet d'abscisses, sans ordonnées car
privé de

Destin, éternel présent du tout donné dans le miroir des
illusions.

Car il est autre, celui qu'on ne peut voir dans la morsure
des yeux,

Un ailleurs pour les aveugles quand ils ignorent le sol qui
chemine

Sous leurs pieds, un rêve, rapportent les mécréants, une
douce

Consolation pour celui dont s'égare dans l'invisible ce qui
lui est si proche

Et qu'il projette dans le lointain, visage du monde s'étirant
sous nos

Pas, tunique sans coutures et plénitude du dire, faussaires
de qui

Jamais se lisse, le déchiré, le fragmenté, un monde percé
d'abîmes,

Et puis les mots se taisent, s'échouent sur ce qu'on ne
peut dire,

Et avec eux s'en vont toutes les mesures, tous les calculs,
le sous-

La-main du monde, et l'homme vacille et puis s'écrase
sous l'étendue

De tout ce qu'il ignore, le visage dans la boue, les mains
déchirées

Par les pierres, le front saignant enfin de ce qu'il ignorait,
couché

Sur la terre dense et froide un homme a découvert le
monde.

NOCES DE POUSSIÈRE

Vacillante et fragile la lumière dans les plis du nocturne,
Inertes et tombants les bras des arbres sombres, courbés
Sous le poids d'un ciel privé d'étoiles, pierreux le chemin
Glissant dans les draps de l'obscur, de feu les cheveux de
la

Sœur et visage maculé de sang et larmes poussiéreuses,
De silence l'oiseau de nuit quand la Bête a surgi de l'étang
Noir et tremblante la voix de l'ange en son buisson
d'épines,

Dépouillé l'enfant recueilli sur le rocher mousseux et dans
Ses yeux le regard cruel de la folie qui assassine, Mal !

Mais à l'ombre d'un sureau, sourit dans le matin du jardin
Viride la proie du fou maudit, un papillon a épousé la rose,
Et dans la rosée cristalline nous revient la mémoire des
étoiles échouées.

Une averse de pétales a recouvert les noces, jeunes
amants enlacés,

Vaillantes les cloches, quand elles résonnent au sommet
du village,

Les aînés se regardent, de joie et de tristesse, en
s'accrochant des mains ;

Enchaînés par leurs yeux, qui les trainent vers demain,
époux,

Ils reviendront plus tard, portés par leurs enfants, une
pluie

De larmes saluera leur partance ; existence éphémère
quand

On la vit à deux, une moitié pour chacun, que grignote la
marmaille,

Et use le temps perdu à glaner quelques sous, qu'on
dépense

Sans les voir aux étales du mérite, la vie est assassine
d'ainsi

Nous abuser à troquer de misère ce qu'on lui doit donner :

Si peu valent la souffrance et les peines endurées quand
sur

Le bois de chêne une croix nous fait promesse de reposer
en paix.

RESSAC

Les mots frappent les rochers comme des vagues
d'insolence,

Ensuite ils se replient sur leur propre silence, une mer de
phrases

Qui se retire, ne laissant sur la pierre qu'un peu de leur
passage,

Algues baveuses, quelques lambeaux d'écailles, des
friandises pour

Les pieux goélands, et le rocher, humide encore, a gardé
ses énigmes,

Un écueil défiant toute raison, toute foi et les
enchantelements, la traite

Des mots ne laisse qu'un baquet vide, et tout au fond, à
peine sensible,

Sans habits, sans présence, résonne le vide de ce qui fut
langage.

Dans ce silence des mots s'entend la plage qui ricane aux efforts inutiles

De la mer qui s'éloigne et n'emporte en ses mains que sa propre défaite.

[Inachevé...]

LE DECLIN D'ESPRIT

Inspiré par « Crépuscule spirituel » de Georg Trakl

Crépuscule ! Silencieux mon pas s'allonge sur le chemin

De pierres, à l'orée des premiers arbres un gibier sombre,

Fuyant dans le nocturne, effacé par la nuit qui nous étreint,

Le vent du soir, mutisme, se heurte à la colline, et puis s'efface,

Évanoui dans la roche, froide, impénétrable, mémoire d'un

Autre temps, peut être, mousseux comme une pierre antique,

D'épines le buisson où s'est cachée la bête, dissipé le bleu

Des soirs paisibles, silence de mort dans la forêt, plus
pesant

Que toutes les pierres tombales, taciturnes les arbres,
nulle présence.

Le merle, plaintif, a refermé son bec, dans son gosier la
mélodie

Qui berce les aurores, et les flûtes de l'automne, que ne
porte

Aucun vent, se taisent à l'ombre des roseaux, figé le
monde dans

Les bras de la nuit, étouffé par l'obscur qui alourdit le ciel,

Au sol le firmament quand se taisent les étoiles, déchiré le
ciel

Répandu sur la terre, fragments perdus dans la poussière,

Des larmes asséchées par les cendres d'un foyer qui
s'éteint,

Creuses les pensées de l'errant, la nuit profonde a rongé
tous

Ses mots, soudé ses lèvres des fils, invisibles, de la ruine
de ce

Que fut le monde hier encore, le non-là silencieux du rien.

Et sur sa barque, un nuage noir, il traverse l'étang où s'est
noyé

Le ciel, couvertes d'étoiles les eaux nocturnes et par-
dessous

La Bête, qui croupit dans la vase, guettant la vie comme
d'autres

Veillent un mort, lumière vacillante d'un cierge qui
s'épanche

Sur le visage du mort, cireux, plus tendu que les fils d'une
harpe,

Aussi raide qu'un bois tombé de l'arbre qui s'écroule,
foudroyé,

Et lui, plus défait que l'ivresse, corps flottant sur l'ondée,
sans but,

Porté par le silence jusqu'au bord de sa chute, abîme de
son instant,

Son âme au bord des lèvres avides de tout son, de toute
parole, de

Toute pensée, il tourne en ronds son destin sur les eaux
noires.

Tandis qu'il sombre, vaincu par son néant, résonne la voix
blanche,

Lunaire de la sœur, un murmure qui défie le silence de
cette obscurité,

L'Esprit, capturé par la nuit, voudrait l'entendre, se laisser
emporter

Par cette lumière fragile, voguer sur l'eau profonde vers
un demain plus

Clair, un ailleurs de cette terre qui fit de lui un étranger,
inhabitable,

Aussi il se redresse et de ses bras, tendus, il agite ses
rames, il

Fend les eaux du poids de son espoir, suspendu à
l'horizon, héritier

De ses rêves, mais l'horizon recule, toujours plus loin, au-delà

De ses larmes et de ses songes, ce qu'il n'a fait
qu'attendre, mais

Sa fatigue est vaine, cet étang où il navigue n'a pas de
rives où accoster.

CRÉPUSCULE

Quand le soir nous revient enfin, que lentement tout
s'obscurcit

Sous l'étoffe dense du ciel, les cloches silencieuses de
l'église Saint-Martin

Cessent leur plainte monotone, se taisent, comme si elles-
mêmes s'étaient

Retirées du monde, muettes dans la nuit qui s'étend, et
toute couleur s'éteint,

S'efface, ne reste que cette grisaille froide, impassible, où
chaque être,

Suspendu, se tient immobile, prisonnier d'une indifférence
profonde.

Plus rien ne se distingue clairement : tout s'efface, se
dissout dans

Le vague grand « on » indistinct, et la foule devient un
nocturne immense

Où chacun s'abolit, se perd dans l'ombre, oubliant jusqu'à
son propre nom,

Son souffle, sa propre essence, car quand la lumière
s'enfuit, le souffle

De l'Esprit s'évade lui aussi, se dérobe, part pour un
ailleurs que la nuit

Seule peut embrasser, vaste et silencieux.

Il n'est pas d'Esprit propre à la multitude anonyme, pas
d'âme

Individuelle dans la foule, la nuit est absence même de ce
que le jour

Prétend rendre visible, tangible, certain, et rien ne se
perçoit plus, rien

Qui puisse briser les habitudes familières, les portraits du
quotidien,

Coupables ou innocents, qui s'effacent sous ce voile noir,
jusqu'à ce que

Le visage du monde se dissolve et devienne l'énigme de
l'oubli.

Qui peut dire ce que l'on est dans cette nuit où la vue se
ferme,

quand l'âme se trouve face à face avec son propre néant,
épreuve suprême du grand artiste ou folie immense de
l'Enchanteur

Qui ose affronter le noir ? Car la nuit est mensongère pour
celui qui

Craint le noir, cruel piège pour l'âme tremblante, sacrifiant
à sa profondeur

Insondable le courage d'explorer l'inconnu.

Que reste-t-il à savoir de ce qui se cache dans
l'aveuglement du soir,

cet obscur châtement que le crépuscule nous inflige sans pitié ?

On se fait opinion, illusion, dans ces ombres croisées qui traversent la nuit,

mais les étoiles, moqueuses et secrètes, rient de nos faux pas,

de nos pas incertains qui trébuchent sur les débris éclatés du monde ancien.

Chaque étoile semble abriter un secret, une malice qui aime faire choir,

dans l'ombre la plus profonde, ceux qui s'aventurent sans prudence,

les audacieux qui s'ignorent privés du savoir, car leur vue s'est perdue dans la nuit,

privée d'un éclat, d'une vérité que seule la patience peut révéler,

et que l'âme ne peut que deviner, tapi dans l'ombre immense.

La nuit demeure un secret opaque, un mystère que la
raison ne peut

Atteindre, un impossible à voir, que seule la pensée
effleure,

Non pas une hypothèse fragile, mais une intuition
profonde,

Que dans le cœur de cette obscurité immense, un Être est
désigné,

Existe en silence, plus vaste que la lumière qui nous
aveugle.

La lumière que l'on regarde ne peut jamais rien nous
dévoiler,

La nuit que l'on observe ne peut jamais rien nous cacher,

C'est donc à l'obscurité même qu'il faut poser nos
questions,

Lui seul peut répondre de ce qui demeure en retrait,
caché,

Ce que le regard ne peut atteindre, ce qui fuit le présent
et ses évidences.

Chaque nuit est le lent déclin d'un excès de lumière
aveuglante,

Du soleil qui s'efface doucement, qui disparaît en
emportant avec lui son éclat,

Mais elle conserve le présent, ce qu'il a fait paraître, ce
qu'on a cru comprendre,

Et quand le jour s'en va, tout se révèle autrement,
différemment,

Ce qui semblait dispersé dans le jour se rassemble dans
l'ombre protectrice du soir.

Alors ce qui est vrai vient-il de ce qui semble exister,

Ou bien de ce qui, dès le crépuscule, s'évanouit dans
l'invisible ?

Ce qui s'éloigne au cœur du jour se rassemble et s'épaissit
dans la nuit,

Et le couturier du soir, patient et silencieux, renouvelle le
tissu décousu du réel,

Tissant entre ombres et lumières le sens caché que le jour
nous refuse.

L'obscurité nous parle de la simplicité,

De ce qui est un Même, cette unité profonde que partage
tout être,

La nuit éclaire ce qui demeure en nous caché,

Et avec le crépuscule, le jour s'apprend sage, humble
devant l'invisible.

On craint la nuit parce qu'elle est un miroir,

Le reflet exact de chaque être isolé,

Ce qui nous semble autre, étranger,

Mais qui, dans la pénombre, retrouve son lien,

Renoue sa parenté oubliée dans le tumulte du jour.

La nuit est fraternelle, ce lien invisible d'une famille
secrète,

Où chacun retrouve sa place à la grande table de l'Être,

La nuit est la clairière obscure où l'on reçoit ce qui
manque au paraître,

Le pli secret, le retrait discret d'une lumière absente,

Ce que le jour ne peut ni voir ni nommer.

Le soleil, lui, se fait taiseux,

Gardien des mystères enfouis,

Celui qui cache ce qui se dissimule dans ses plis,

Ce qui s'éveille seulement à la tombée du soir,

Dans la tanière obscure où se réfugie le silence.

Et tout ce que dévoilent les brumes d'un soir qui tombe,

Le chemin de campagne, éternel, immobile, qui jamais ne
s'endort,

Nous confie ses secrets, au pied d'un vieux chêne vaillant,

Où naît la vie même, l'essence d'un être enraciné,

Qui pousse vers la lumière, ombre protectrice de notre
misère.

Le jour révèle la nuit, dévoile à l'aurore
Le labeur caché de la vie qui s'affermit,
Quand une rosée d'étoiles, caresse délicate sur ce qui
semblait mort,
Offre le don fragile et lumineux du renouveau,
Car la nuit est un printemps secret, éternel et renouvelé.

LE MUTISME DE LA BÊTE

Un cri fracturé déchire la nuit, fissure sourde au creux du
sommeil
Et dans les ruelles sans mémoire, le vent s'engouffre,
animal errant
Aux poumons d'ombre. Au-delà des branches brisées, là
où le bleu
Du printemps hésite, une lueur vacille, fragile comme un
souffle
Entre deux battements de cœur. Rosée pourpre, sang
noirci d'une

Nuit trop lourde, perlée sur la terre qui rêve encore, tandis
que les

Étoiles se retirent, lentes chandelles qui s'éteignent dans
un temple abandonné.

La rivière, miroir fragile, s'habille d'un vert incertain,
tremble d'argent ;

Les allées anciennes, floues, ne savent plus à quel regard
s'offrir.

Les clochers, silhouettes d'oubli, brillent d'une lumière
ancienne,

Reliques d'une âme suspendue aux marges du silence.
Dans cette dérive

Immobile, la barque glisse, ivresse sourde, portée par le
chant sourd

Du merle qui pleure l'innocence perdue. Et la rose, douce
entaille,

S'ouvre enfin, soupir qui consent à naître sous la pâle
caresse de l'aube.

Tout vibre comme une fête muette, un souffle à peine
audible dans

Le murmure des eaux, union secrète et fragile entre
lumière effleurée

Et ombre à peine éveillée. Le pré humide respire, s'étire
en ombres

Tremblantes, silhouette d'un monde encore à genoux,
prie dans

L'aube hésitante. Un pas furtif glisse sans bruit, animal
invisible,

Messager discret d'un mystère suspendu.

Feuilles vertes, rameaux en fleurs s'inclinent comme pour
caresser

Un front de cristal, reflet peut-être de l'âme dépouillée,
lavée par

Un silence sacré. Et la barque, fragile balancement, oscille
toujours

Entre deux mondes, légère, incertaine, danseuse de
l'entre-deux,

Porteuse d'espérance vacillante.

Là-haut, le soleil sonne, clair et doux, à travers des nuages
de rose,

Une cloche lointaine qui réveille la colline endormie sous
son

Manteau de brume. Dans ce paysage en germination,
l'éternité s'ouvre,

Immense et muette, suspendue sous les sapins, silence
solennel

Où veillent, immobiles, les ombres graves au bord de la
rivière.

Rien ne parle mais tout chante.

Pureté ! Le mot s'élève, résonance double, comme un
chant fragile

Arraché aux profondeurs de l'âme. Pureté, éclat qui défie
la nuit.

Mais où sont passés les sentiers ténébreux, ceux où la
mort

Murmurait jadis ses secrets ? Où s'est enfuie cette route
minérale,

Tapis gris et muet d'un silence ancien ? Les roches
sombres,

Autrefois dressées en tribunal d'ombres, se sont-elles
dissoutes dans l'aube ?

Sœur, je t'ai trouvée au creux silencieux d'une clairière,
isolée, secrète,

Là où même le vent retenait son souffle, comme pour ne
pas troubler

L'instant. Midi s'étirait, plein et immobile, sans ombre ni
fuite, et la bête,

Tapie dans l'ombre au bord du bois, semblait s'incliner
devant ta présence.

Tu étais là, blanche et paisible, sous l'étreinte du vieux

Chêne sauvage, entourée des fleurs d'épine, étincelantes
d'argent,

Comme choisies par une lumière ancienne, profonde,
essentielle.

Ce moment, sœur, était un puissant mourir, non pas dans
la douleur,

Mais dans l'extase d'un ravissement silencieux, une
flamme qui

Chantait doucement au creux du cœur, ce chant rare et
fragile

Où l'âme, peut-être, touche à la vérité du monde. Les eaux
S'assombrissent, désormais enveloppant d'un
miroitement

Inquiet les jeux lents, gracieux, presque funambulesques,
Des poissons dans l'ombre. Ce qui jadis brillait d'une
fraîcheur enfantine,

Éclat pur et naïf, glisse doucement vers une profondeur
muette,

Comme si le temps étirait son voile sur la surface du
monde.

C'est l'heure du deuil, mais un deuil sans éclat, sans
larmes visibles,

Seulement ce silence dense, épais, qui semble soulever la
terre

En son secret intérieur, où tout se tait pour écouter la
vérité cachée.

Le soleil s'assombrit lui aussi, ne réchauffe plus la peau
mais

Contemple d'un regard taciturne, un regard qui pèse, qui
sait,

Et qui garde la mémoire des ombres.

Et dans cette lumière déclinante, l'âme enfin comprend ce
qu'elle

Pressentait : elle n'est pas d'ici, étrangère au pays, exilée,
errante,

Comme déposée sans voix sur cette terre qui ne l'attend
pas, une

Errance mystique qui n'est ni haine ni fuite, mais voile
grave,

Doux et profond, recouvrant la vérité afin que sa brûlure

Ne consume pas trop vite.

Un bleu profond, lourd, suspend son voile sur la forêt
meurtrie,

Non plus ce bleu clair et rieur des promesses printanières,
Mais un azur de cendre, étendu comme un linceul funèbre
Sur les cimes brisées, silencieuses témoins d'un passé
déchiré.

Au loin, dans le village replié comme un secret au creux de
la vallée,

S'élève le son grave, long et lent, d'une cloche. Elle ne
pleure pas,

Non, elle veille, gardienne d'un passage invisible,
marquant, pas à pas,

L'inéluctable. Un cortège de paix sans mots, sans larmes,
sans cris,

Une procession d'ombres glissant dans le silence.

Le monde retient son souffle, suspendu dans cette attente
profonde,

Et là, fidèle et discret, le myrte fleurit sous les paupières
closes du mort,

Gardien secret de la douceur. Ni effroi, ni horreur,
seulement une paix

Étrange et froide, venue d'ailleurs, d'un ailleurs où même
la mort,

Pour un instant, se souvient encore de la tendresse.

Les eaux murmurent, doucement, dans le lent déclin de
l'après-midi,

Comme un souffle apaisé, une caresse portée aux pierres,
qui s'attarde

Et se glisse dans les plis secrets du temps. La friche s'étire,
sauvage

Et vivante, verdit d'un vert plus sombre, presque secret,
sur la rive

Calme où s'enlacent ombre et lumière, un fragile équilibre
suspendu,

Fragile comme un rêve.

Un vent rose se lève, porteur de douceur, de promesses
incertaines,

D'espérance timide, et sur la colline du soir, au cœur de
l'ombre

Grandissante, s'élève le chant du frère, doux,
mélancolique, vibrant.

Ce chant, fil ténu entre la terre et le ciel, entre la nuit qui
tombe et

L'aube qui s'annonce, entre la mort qui ferme les
paupières et la vie

Qui murmure encore dans le souffle du vent, est la voix du
printemps

De l'âme, cette lumière obscure qui jamais ne s'éteint tout
à fait.

LE COCHER



Le mort n'avait pas fière allure et la danse des bougies s'étalait sur le teint de cire blanche de son morne visage : fondrait-il lui aussi ? De sa bouche grande ouverte émanait une odeur sulfureuse, cette haleine de l'enfer où déjà il avait sans un doute sa demeure. J'ai serré quelques mains, celles des proches et de curieux peut-être : la mort froide fait sa braise des chaleurs de l'envie qui conduit au macabre. De la pièce d'à côté revenaient aux oreilles de timides gémissements : pleurs d'une âme solitaire ou délice d'un écart : sont coupables les amours qui font lit des liaisons quand elles sont dénouées.

Dans le ciel nocturne et de glace la blancheur de la lune rappelait aux étoiles la candeur du visage de cet homme moribond : si la mort est de neige, c'est de noir que s'habille la laideur des regrets. Sur les murs du cimetière la pâleur de la nuit incrustait de son ombre la patience dans le geste d'impassibles fossoyeurs : le bruit sourd des pioches répondait en cadence aux murmures du village écrasé sous le glas d'un clocher paresseux. Des faubourgs familiers n'était plus que la pierre : l'agonie du vieillard avait tout pétrifié. Sur la place endormie se pressaient quelques ombres qu'absorbaient les murs gris comme de l'encre un

buvard. Puis la cloche fatiguée de sonner pour le mort réveilla le silence.

Le village tout de pierres ressemblait au cimetière, défilé indécemment de sordides mausolées. C'est un train que la mort par ici fit passer, emportant toutes les âmes dans l'abîme de l'oubli. Qui donc se souviendra de tous ceux qui naguère habitaient en ces lieux : j'étais seul, survivant et mémoire d'un morceau du passé. Me fallait-il partir ? Chercher ailleurs la vie qu'ici même n'était plus ? Même les arbres avaient rendu leurs feuilles, les fleurs s'étaient fanées au passage de la mort et les prés n'étaient plus que des lits de poussière. Un silence, plus profond que la mer, effaçait tout murmure ; le vent même n'était plus de ce monde : plus rien désormais n'attirait ses caresses.

Les eaux sales de l'étang n'avaient plus de reflet, les étoiles refusaient d'y laisser leur image. A mes pieds vint mourir ce qu'était un oiseau, à présent une pierre de son vol arrêtée. Le chariot funéraire vint alors à passer que tiraient des cadavres du cimetière échappés et de ceux qui suivaient n'étaient plus que les os : pas un cri, pas un pleur, des visages sans regard, des habits aussi creux que la mort qui devant en traçait le chemin.

LA MORT

Depuis ce trottoir où tu te trouves tu observes le cortège funèbre et tu te dis que la mort emporte tout : ce vieillard auquel tu as rendu visite et le village avec lui. Les faubourgs sont devenus de pierre : crois-tu que la mort en passant repeint toutes les façades ? A l'aube quand reviendront le jour et sa lumière les pierres seront toujours là, comme elles l'étaient hier et le seront demain. C'est seulement la nuit que tu les vois parce que la nuit il n'y a rien d'autre à voir mais demain à nouveau tu ne les verras pas car tu ne vois du monde que ce que tu cherches à y voir, le miroir de ta propre pensée... Si l'envie des curieux les conduit au macabre, pourquoi, dis-moi, ne vont-ils pas jusqu'au cimetière ? Qu'ils y soulèvent une seule pierre et ils verront la mort pourrir les chairs et ne laisser que les os. Les rues sont un défilé de sordides mausolées ? Bien peu sont ceux qui veillent : ils prient pour le salut de son âme. Les autres se sont endormis mais, à travers les volets, comment pourrais-tu les voir : tu sais pourtant bien qu'ils sont là ! Les murs gris sont des buvards qui engloutissent les ombres mais les ombres, mon ami, vont et viennent au gré de la lumière : il suffit d'un nuage pour qu'elles disparaissent et, le nuage passé qu'emporte le vent, les ombres reviennent

et poursuivent leur chemin. Ah je vois bien ton embarras : qui est-il celui-là qui lit dans mes sombres pensées ? Je suis celui que tu ne vois pas ! Il n'y a pas que le soleil qui nous aveugle : bien souvent on s'éblouit soi-même. Qui je suis ? C'est à toi de le découvrir. Tu voudrais partir mais pour aller où ? Crois-tu qu'on ne meurt pas dans le village d'à côté ? Tu regardes les suiveurs et tu n'entends pas leurs larmes et pourtant je t'assure qu'ils pleurent mais toi tu n'entends que le murmure de ta pensée et de tes certitudes : sourd et aveugle, j'espère qu'au moins tu sais parler ! Ce vieillard n'est plus mais sa mort n'est pas la tienne. Tu mourras toi aussi quand ton heure sera venue mais n'oublie jamais ceci : « Vie est mort et mort est aussi une vie ». Après tout que sais-tu ? Tu ne vois de la mort que son visage de cire, sa rigidité et sa froideur ; l'haleine du mort serait celle de l'enfer ? La mort a commencé son œuvre : ce que tu sentais là-bas, c'est sa sueur car transpire ce qui travaille. Et voici donc que par une nuit sombre et glacée la lune converse avec les étoiles, les rappelle par sa blancheur au drame qu'ici se joue : crois-tu que d'aussi loin, là où naissent et meurent les étoiles, la lune se voit encore ? S'ils sont morts ceux qui suivent, pourquoi ne sont-ils pas devant ? Et eux qui les suivra ? Tu te gardes bien d'en être car sans doute tu as peur ! Tu ne sais de la mort que l'inutile absence de

ceux qu'on a chéris, les larmes assassines qui font de nous des os, un habit aussi creux que le serait la mort elle-même : c'est tout ? Mais en vérité tu ne sais pas grand-chose : que signifie pour toi « mort est aussi une vie » ?

LE SURVIVANT

« Mort est aussi une vie » : ce que j'en sais, toi-même ne peux que l'ignorer ! Le convoi s'est arrêté et le cocher est descendu de sa carriole, ton habit te trahit : j'ai compris qui tu es mais je n'en dirai rien, je préfère te voir douter. Je suis, dis-tu, ébloui par ma propre pensée mais cette lumière jetée sur le monde est un simulacre et cela tu le sais mieux que personne : n'es-tu pas venu, au cœur de cette nuit profonde, pour chasser cette lumière dont le monde se dissimule et en révéler la nudité. Les pierres seront toujours là demain : crois-tu que j'en doute ? C'est le jour qui les efface sous le manteau de sa clarté mais, dis-moi, si « vie est mort », le jour n'est-il pas aussi une nuit ? Il est étrange en effet que les pierres et les ombres ne se perçoivent que sous le ciel nocturne : ne seraient-elles que des apparences, un mensonge, une tromperie, une faiblesse du regard ? Vois-tu cocher, ce que dissimule le jour et nous révèle la nuit quand toute lumière s'est absentée est bien plus vrai que la mort elle-même. Tout à l'heure quand la flamme des

bougies se reflétait dans le teint cireux du visage mort qu'elle semblait animer, je n'ai pourtant perçu aucun souffle, aucune vie : l'haleine de la mort sortait de ses narines et de sa bouche ouverte mais l'haleine n'est pas un souffle mais l'odeur seulement de ce qui déjà pourrit. Tu prétends qu'ils vivent tous ceux-là qui suivent derrière le mort : qu'en sais-tu ? T'es-tu retourné un seul instant pour les dévisager ? Cette mort, n'est-ce pas ton rôle, cocher, de la trainer à ta suite ? Jusqu'où les conduis-tu si ce n'est le bord d'une tombe que creusaient dans la nuit les fossoyeurs ? Cette tombe n'est pas la leur, soit ! Mais quand s'éteint le jour les pierres tombales ne sont plus qu'une tant elles se ressemblent et qu'en est-il de ce qu'elles cachent : les os se ressemblent au point qu'on les confond et la lumière du jour n'y peut rien faire, c'est pour cela qu'on les recache. La mort ignore les différences : les cimetières seront toujours des fosses communes ! Et les suiveurs, eux aussi ils se ressemblent et même ils se confondent : c'est le jour qui les distingue : de ce qui s'y présente la nuit ne retient que le même. Comment pourrais-je m'éblouir moi-même si de ténèbres est ma pensée ? Cocher du chariot de la mort, puisque la tienne est bien plus claire, ainsi le prétends-tu, dis-moi ce que tu vois ?

LA MORT

C'est la nuit, mon ami, et je ne peux rien y voir de plus que toi : les pierres, les ombres et toutes ces choses qui disparaissent dans l'éclat du jour. Tu as bien entendu : mon ami ! Car tel je suis et je sais autant que toi combien se dissimule dans la clarté du jour une réalité sombre, dénuée de sens, absurde car cette lumière est trompeuse et ne laisse entrevoir du monde que ces choses inutiles dont si souvent l'homme nourrit ce qu'il pense être sa destinée. L'humain se satisfait de peu : le jour se lève à peine et déjà son cœur déborde ! Survient la mort qui tout efface et ne subsiste dans le cœur de ceux qui suivent que la vanité d'une existence nourrie de vide. Tu les crois morts déjà mais si tu regardes bien tu verras qu'ils sont désespérés, que leur âme est vide, que sous le voile dont ils pensent se couvrir il n'y a rien, absolument rien, juste assez de vie pour s'accrocher à ce chariot qui emporte l'un d'entre eux. Veulent-ils le retenir ? La mort de cet homme n'est que le miroir de leur propre mort et c'est elle, leur mort, qu'ils s'efforcent d'empêcher : ne vois-tu pas combien leur pas est lourd et lent ? La fosse qui attend l'autre sera un jour la leur : la mort est bien trop grande pour une vie si petite, une vie dont l'horizon si proche brise toutes les attentes,

tous les espoirs, la vie elle-même. Sous leurs manteaux de laine, bien plus épais que le cercueil du mort, ne vois-tu pas qu'ils tremblent ? Ils ont peur, te dis-je, ils ont peur de la mort : celle du vieillard n'est pour eux qu'un sursis. Tu les dis mort et ils le sont, chacun à sa manière, pas tout à fait encore mais dans leurs têtes, crois-moi, ils le sont déjà et peut-être qu'ils l'ont toujours été : celui que la carriole emporte n'est pas le premier, ils en ont suivi d'autres. C'est sans espoir, il faut que tous les yeux se ferment ; moi, le cocher qui les emporte, je ne peux rien pour eux si ce n'est ralentir le pas de mes chevaux pour retarder d'un bref instant l'inéluctable, la mise en terre et le retour chez soi, plus seul que jamais. Moi qui fus toujours devant, je serai un jour derrière, dans la carriole que d'autres suivront en attendant leur tour.

LE SURVIVANT

C'est la nuit, dis-tu, et tu n'y vois pas plus que moi : la mort se nourrit de la lumière. Les crânes sont vides : la pensée n'est qu'un éclat, un fard déposé sur la misère du monde qui en brise tous les angles morts. Rien ne lui échappe : ne demeurent que les pierres et les ombres que nous révèle la nuit quand toute lumière est absente. La lumière est obscure, bien plus sombre encore qu'un ciel nocturne privé

d'étoiles. Ils ont peur de la mort, dis-tu, car elle efface toute certitude : de quoi se sont-ils assurés que vient ruiner le dernier souffle ? La lumière dévaste tout car elle transforme les apparences : qu'est-il à voir de tout ce qui paraît ? C'est leur pensée qui éblouit les hommes mais quelle est-elle au juste ? Suffit-il d'un éclair pour que surgisse le monde ? La lumière nous aveugle de nos propres illusions : s'il n'y a rien à voir, que reste-t-il à éclairer ? Toujours demeurent les pierres et se faufilent les ombres sous la lumière baveuse des réverbères ; nuit est temps de l'errance et des égarements : c'est donc ainsi que tu le penses ! Cocher tu es un serviteur mais que sers-tu ? Est-ce le pas des hommes dont tu ralentis le cours ? Ainsi tu te présentes mais à quoi bon retarder d'aussi peu de sombrer dans l'abîme ? Ils sont morts déjà et peut-être qu'ils l'ont toujours été : crois-tu que les hommes naissent de leur mort ? Si dans la mort se dissout la lumière, si elle emporte jusqu'au néant nos moindres illusions, si avec elle s'enfuit toute apparence, de quel lieu pourrait-elle faire celui de nos naissances ? Est-il en ce monde ou ailleurs une clarté que la mort ne peut détruire ? Tu n'y vois pas plus que moi mais peut-être en sais-tu davantage...

LA MORT

« Mort est aussi une vie » : ne l'as-tu pas compris ? La pensée, dis-tu, est une lumière qui nous aveugle : de quoi pourrait-elle nous sauver ? La mort a toujours le dernier mot ! Toi et moi sommes nés des mêmes ténèbres et nous savons combien trompeuse est la lumière dont s'éclaire la nuit du monde. Qu'elle disparaisse, rien qu'un instant, et le monde n'a plus de formes, seulement des pierres de glace et des ombres que boivent les murs comme des buvards. Ainsi, penses-tu, la nuit du monde viendrait de sa lumière, alors regarde autour de toi : qu'est le monde que rien n'éclaire ? Un sans formes dépourvu de tout vouloir, un insondable obscur : voilà ce qui demeure quand s'éteint la lumière. Murmure le chant du frère sur son chemin de nuit et se retourne la sœur qui jette sur la rivière en larmes son regard de pierre. Dans la clairière où elle ne s'égare jamais le ciel ne s'est rendu et muets sont les Célestes qu'enchaînent les cimes dans la nuée.

Dans la froideur de l'âtre les Anges de la maison ont délaissé le feu : du bois qui naguère a flambé ne demeure que la cendre. Les dieux se sont enfuis bien plus haut que le ciel, si loin que nos prières sont vaines. Ce n'est pas la mort qui tout emporte mais les dieux dans leur fuite, ne laissant derrière eux que le non-sens, la vanité d'un humain

pourrissant. Souviens-toi de ta visite au mort ! L'haleine qui sortait de sa bouche ouverte avait l'odeur du soufre et des enfers : ce n'était pas un souffle mais la puanteur d'un homme mangé déjà par ses propres organes. De ceux qui le suivent à présent crois-tu que la bouche est un souffle ? La nuit a ce pouvoir de tout nier, même l'odeur de la mort, mais elle nous échappe. Ne vois-tu pas ces mouches qui les harcèlent : ce sont les Erinyes, le poids de leurs remords. Les dieux s sont enfuis, emportant le monde avec eux : ils n'ont laissé que les mouches ! D'aussi pesants remords qui peut nous décharger ? Les hommes sont des fragments, je n'y vois rien d'entier : comment pourraient-ils se rassembler ?

LE SURVIVANT

Suis-moi jusqu'à l'étang : nous y pêcherons des étoiles : elles se sont endormies dans le ventre de la vase. Leur lumière s'est éteinte dans les yeux des crapauds ; pêcheur d'étoiles, telle est ma vocation, mais, le sais-tu, comment raviver leur éclat ? Jadis elles se reflétaient dans le miroir de l'eau mais à présent plus rien : comment ce qui est sans reflet pourrait-il être encore ?

Du ciel ou de la terre chaque chose a son image : les dieux fuyants l'auraient-ils dérobée ? Dans le crépuscule, du haut

de sa colline, nous revient pourtant le chant du frère : pourquoi la sœur semble-t-elle sourde à son appel ? Ses oreilles seraient-elles, comme son regard, aussi de pierre ? Folie ! Sur le crapaud à la vue de cristal j'ai un jour posé la main : qui n'a jamais rêvé de toucher les étoiles ? De sa peau rugueuse et froide a jailli, comme un pleur, le douloureux poison d'une étoile qui se meurt. Un Ange, drapé d'argent, a bondi de l'eau noire ; une profonde tristesse en marquait le visage ; quand j'ai tendu la main, croyant rêver, il a disparu dans un buisson d'épines. J'ai tenté de le suivre quand le buisson s'est refermé, ne laissant sur mes mains que des larmes de sang. La mélancolie arrêta mon regard sur un rocher sombre duquel filtrait une lueur timide et bleue De l'astre nocturne la lumière blanche en palissait le teint ; m'approchant du rocher, j'ai perçu le murmure, un râle d'enfant qu'on assassine. Était-ce la sœur qu'on égorgeait sur ce calvaire de roche ? La pierre devint silence et plus vif le bleu qui s'en dégageait ; telle mon reflet dans le miroir nocturne, la lueur bleue, toujours plus vive, s'approcha et posa sur moi le regard transparent d'un fantôme libéré de sa mort incertaine : était-ce un diable dont j'étais abusé ? Était-ce le dieu venant depuis l'immense obscur ? Du regard vide

jaillit soudain la vie, des yeux d'un clair étrange qui dissipait ma crainte, de leur lumière aimante.

Je reconnus la sœur qui embrassait mon être d'une douce fraîcheur arrachée aux larmes que versait sur elle un arbre solitaire ; c'est alors que, rompant le silence, nous revint des hauteurs le chant du frère. Tout ceci, cocher, je l'ai vécu autant que je l'ai vu et entendu ; je l'ai vécu, te dis-je : le comprends-tu ?

LA MORT

C'est ainsi que veut la mort quand elle libère ses proies ; la mort est incertaine, dis-tu : crois-tu pouvoir lui échapper ? Ton nom déjà est gravé dans la pierre qui n'attend que ton cadavre : une tombe sera, à l'heure venue, la prison de tes os. Dans les yeux du fantôme tu as reconnu la sœur qui t'a recouvert, en t'apaisant, de sa lumière aimante. « Mort est aussi une vie », c'est bien ce qu'elle disait. La vie n'est que passage comme l'est aussi la mort ; dans l'immense obscur tu voudrais une étoile et tu la cherches en vain dans la vase d'un étang. Pêcheur d'étoiles, tu n'accroches que des cadavres, des étoiles mortes dont tu emplis ta barque et dont tu prétends raviver l'éclat. La terre est un cimetière : retourne-le si tu en as la force mais tu n'y trouveras rien, même pas une ombre car elle nous vient de la lumière.

C'est parce que la vie est mort que la mort est aussi une vie : la mort est un passage et c'est ainsi qu'elle devient vie. Tu retournes ta vie, tu la remues dans les sens, nourri de l'espoir d'y trouver l'autre qui s'y cache mais vie est mort et ce qu'ainsi tu brasses, ce ne sont que des os, des pierres et ce que tu crois saisir seulement des ombres.

Si vie est mort, c'est pour que mort soit vie ; tu fais danser le bleu, qu'il soit du jour ou de la nuit : crois-tu qu'en lui se cache cette lumière que tu cherches ? Tu as plongé ton regard dans les yeux de la sœur : étaient-ils de ce bleu dont tu attends la rédemption ? Jamais ! La vie, véritable et unique, est ailleurs, non pas ici mais en un lieu que tu ne connais pas car il te faut mourir avant de l'habiter. Cette vie qui est la tienne n'est que reflet de l'autre qui t'attend. Si les dieux sont infinis, ils sont bien plus proches qu'on le prétend, cachés sous le rideau qu'on déchire en mourant. Ce qui est au-delà nous vient du dernier souffle, celui sur lequel la bouche jamais ne se referme.

LE SURVIVANT

Ainsi se justifie ce qui pour moi ne saurait l'être ! Tu me dis que la sœur nous vient d'un au-delà, libérée par la mort pour instruire les vivants. T'ai-je parlé d'un fantôme ou seulement d'un regard transparent comparable à ce qu'on

imagine être celui des spectres ? Ainsi donc la vie, unique et véritable, se cache derrière une porte, la mort qui déchire ce voile dont s'abritent les dieux enfuis. C'est en ce lieu, et aucun autre, que m'attendent avec patience les dieux qui donnent la vie, que m'y attend aussi la sœur dont s'est posé sur moi le regard bienveillant. Ainsi la vie ne s'atteint qu'en la fuyant car est aussi vie ce lieu d'où je te parle ; c'est un reflet de l'autre, me diras-tu, mais n'y a-t-il pas en tout reflet une part de vérité ? Mais toi, cocher, qui va devant avant d'un jour aller derrière, que sais-tu de l'arrière-monde que pas encore tu as foulé ? As-tu un jour croisé le regard de la sœur, messagère des dieux absents ? As-tu dans la nuit haute entendu le chant du frère ? Si tu as vécu ces choses comme je l'ai fait moi-même, du chant du frère sur la colline tu connais la parole et même nous pourrions la reprendre ensemble, qu'en penses-tu ? Tu ne réponds pas et même je te vois hésitant : est-ce la mémoire qui te trahit ? Ou autre chose peut-être ? Dans son chant il évoquait la mort, la nôtre, celle qui nous attend, toi et moi : vraiment tu ne te souviens pas ?

C'est alors depuis la clairière que la sœur s'est retournée sur le rocher qui se brisait en libérant cette lumière bleue dont elle fut enveloppée ; ensuite le bleu s'est affadi,

transpercé par la lune blanche et c'est alors que la sœur s'est détachée de la lueur pour m'apparaître dans l'apaisement de sa clarté : elle n'avait rien d'un spectre, je te l'assure. Je la connais bien, tu sais : elle a des étoiles dans ses yeux. Je l'ai croisée dans la maison du mort : c'est elle qui faisait danser sur le visage de cire la lumière des bougies. Par respect pour le défunt nous n'avons pas parlé et d'ailleurs nous parlons peu ; nos regards nous suffisent : je lis dans ses yeux et dans les miens elle entend ce que je chante dans le silence. C'est troublant ! Ton regard s'est enfui et tes yeux sont muets ; ton visage est de neige, plus blanc que celui du mort quand je l'ai visité mais rien ne s'y reflète, le bleu du soir y glisse comme sur la glace. Tout se fige en toi, ton corps s'est pétrifié, te voilà pierre parmi les pierres : la sœur s'est retournée mais de toi rien ne se brise, le souffle de la vie est impuissant, de toi rien ne s'échappe, rien ? L'haleine sulfureuse de la mort : si mort est le cocher, qui mènera le cortège ? Celui qui fut devant est à présent derrière, jeté dans la cariole qui conduit à la tombe. Vois le cortège qui s'ébranle à nouveau : un autre a pris ta place et toi tu restes là, figé sur ce trottoir, pavé parmi tant d'autres, anonyme en somme.

Car c'est la mort qui crée la foule : mourir à soi, mourir au monde pour se fondre, disparaître avalé par le on et marcher du pas des autres, effacé comme tu l'es : la foule n'est plus qu'un seul, chacun devient personne. Tu te disais cocher et j'ai feint de le croire car si j'en suis moi-même, c'est aussi peu que toi. ! La nuit est pareille à l'automne : des arbres tombent leurs feuilles et des humains leurs masques. J'ai feint de te croire mais dès l'instant, ce fut le premier, où tu as posé sur moi ce regard vide, je t'ai démasqué. A présent il te faut répondre de ta supercherie, de tes mensonges aussi, tous ces faux espoirs que tu places dans la bouche de ceux qui sont bien plus vivants que toi.

LA MORT

Ainsi donc tu es ce frère qui chante le crépuscule du haut de sa colline et parmi ceux-là, toujours singuliers, se trouve la sœur. La mort est anonyme, je te l'accorde, et elle confond chacun dans des cimetières impersonnels : les pierres sont les demeures du on ! De tous la terre ne retient que les os, un étang de vase qui éteint les étoiles. Mais toi le frère, murmure de l'impossible, tu fais danser la boue, pêcheur d'étoiles dont tu emplis ta barque. Tu en cherches l'éclat qui s'est éteint dans les yeux de cristal de ces crapauds mais comment t'y prendre quand leur peau

rugueuse et froide pleure un douloureux poison et que fuient les anges dans des buissons d'épines ? Je ne suis que la mort et tu l'as su dès cet instant où nos regards se sont croisés. La mort est un cocher qui emmène les âmes perdues jusqu'aux portes de l'oubli, le serviteur du on qui fait son lit des pierres dont se couvrent les os : quand l'homme se fane puis se met à pourrir, ne faut-il pas qu'on s'en occupe ?

Et tous ceux-là qui rampent comme des serpents, je te l'ai dit : ils n'ont jamais vécu, seulement du bout des lèvres ! S'ils vivent, c'est dans l'absence, étrangers à leur destin : « je est un autre » mais sont-ils si différents ? Que serait l'autre sans ce je dont ils s'habillent : l'homme n'est jamais que ce qu'il doit, un masque, une illusion dans la lumière. Que puis-je leur dire sinon que la lumière, l'unique et véritable, se trouve ailleurs ? Ils cherchent dans le lointain ce qui est au plus proche mais qu'est la proximité quand l'âme est aussi vide que cet immense obscur d'un ciel privé d'étoiles ? C'est le jour qui les aveugle de sa lumière trompeuse et c'est de cette lumière que la mort les abrite. La nuit du monde est fruit de cette lumière, une clarté qu'assombrit la mort. Aussi je la dis être ailleurs cette lumière, unique et véritable, dont se nourrit l'espoir à défaut d'un sens enfoui dans la pénombre. Mais toi tu veux

plus qu'un espoir car c'est une illusion, un mensonge qui en efface un autre : les morts ne souffrent plus ! La lumière du jour, malicieuse dans son ironie, ne dévoile du monde qu'une apparence : n'est absurde que ce qui paraît quand rien du sens ne sort de l'ombre : la lumière n'est que voile, création du dernier homme : c'est dans cette clarté, trompeuse et éphémère, qu'il puise son contentement.

La mort est cireuse mais elle n'est pas un masque : sa promesse seule est mensongère. Est-elle la fin ? Sans doute pour ceux qui tremblent mais « vie est mort » car nous mourrons à chaque instant : la mort, qui paraît figer la vie dans un présent indépassable, n'est que l'un de ces instants, le dernier semble-t-on dire, mais la vie elle-même n'est-elle pas cousue d'éternité ? Si tu attends de moi que je réponde à tes questions, tu ne pourras qu'être déçu : je donne seulement le dernier coup ! Mais la sœur, dis-tu, a entendu le chant du frère, elle s'est retournée et la pierre s'est fendue, libérant le bleu qu'elle tenait prisonnière. Le bleu, tu l'as décrit, n'est pas celui du ciel, un bleu de sang brûlé par le soleil ; c'est le bleu de la nuit, il jaillit du crépuscule et de l'étang boueux et, telles des anges, les étoiles brillent à nouveau d'un tiède éclat qui raffermirait les cœurs. Tout cela tu le sais déjà, toi le frère chantant sur la

colline, mais prends garde : la lumière est obscure qui jaillit de la nuit et elle n'éclaire le monde que pour les yeux de l'âme.

LE SURVIVANT

Ainsi tes promesses d'un arrière-monde halluciné s'adressent à ceux-là qui n'y voient pas de l'âme, seulement avec leurs yeux de chair. Et tout ce qu'ils y voient, c'est ce qui brille dans la lumière, les formes dont s'illusionne un monde en ruines. Cependant si dans cette lumière ne sont que faux-semblants, la tienne n'offre pas mieux, un espoir certes mais sans aucun lendemain. La mort est un sacrilège dont rien, pas même un dieu, ne peut répondre. La mort n'est pas une fin, disais—tu, mais de quoi parlons-nous ?

« Mort est aussi une vie », le comprends-tu toi-même ? Quelle est cette mort qui donne la vie ? A quoi faut-il que nous mourrions pour que nous vienne cette vie dont nous ne savons rien ? Si est bannie cette lumière qui tout déforme, cette lumière aveuglante qui fait la nuit du monde, que reste-t-il qui ne soit pas de pierre ou d'ombre ? Quand vient la nuit le monde s'efface et avec elle l'obscur disparaît dans les ténèbres : ce qui subsiste alors est-il encore du monde ? Le monde ne s'obscurcit que dans les illusions de la lumière du jour ; et cependant hors cette

lumière le monde n'est pas plus clair et même il est plus sombre encore. C'est précisément de cette obscurité, de cette noirceur que doit jaillir cette lumière, aussi faible que véritable, dont nous parlions.

Le comprends-tu, toi la mort, bien plus nocturne encore que cette lumière qui dissipe le monde et sa laideur dans le tiède des illusions ? Les ténèbres dont peut jaillir cette étincelle ne seront jamais les tiennes : la mort se conjugue au présent, un présent qui ne veut pas de lendemain, un présent qui fait du devenir un devenu, un présent sans futur si ce n'est la contemplation éternelle et inerte d'un divin immuable. Ainsi soit-il ! La religion n'a de meilleur que ce qui la contredit, en dénonce les perversions, l'infamie aussi : incipit parodia ! Tu le sais bien, toi que l'on dit souveraine : le prêche fait sa pitance des oreilles de l'orant ! Aussi je ne prie pas : mes mains sont bien trop larges, des mains qui bénissent mais qui jamais n'implorent ! Telle est ma foi, ma non-foi plutôt : je crois en la laideur car toujours un beau s'y cache. Mais qui le voit quand il est ébloui par sa mièvre espérance ? Voici que chante le frère du haut de sa colline et au chant nocturne sourit la sœur, un sourire sans espoir de lendemain chantant, juste un sourire à la lumière pâle qui descend, feutrée, jusqu'à l'étang au bas de ce chemin

de nuit, un sourire qui fait taire les crapauds et libère les étoiles : un sourire ! Pourquoi faut-il que l'homme avide se dise en larmes ?

LA MORT

J'entends ce que tu dis et crois-le si tu le peux : je ne pense pas à te contredire. La mort, aussi réelle qu'on la pense être, n'en est pas moins un simulacre. Qu'est-ce donc sinon la fin de ce qui ne peut finir ; cette fin je la projette, une représentation que j'adresse à tous ceux qui, dépités par leur maigre existence, une arête de poisson, voudraient pourtant que jamais elle ne cesse. La mort, tu ne peux l'ignorer, est inéluctable, nous lui sommes destinés mais qu'est-elle qu'on n'a jamais pensé ? Un aller sans espoir de retour ? Le pourrissement immonde d'une vie qu'on a cru belle ? Je n'ai rien à t'en dire que tu ne sais déjà : toute absence est inutile ! Mais en ces termes, est-ce de la mort que nous parlons ? La mort n'est-elle qu'un défaut d'être ? Ou au contraire faut-il mourir pour être enfin ? Mais alors quelle est cette mort qui nous donne d'exister ? N'est-ce pas du chant du frère que nous vient la réponse ? Et de la sœur aussi qui, parce qu'elle se retourne, voit se fendre la pierre ? De cette fissure s'échappe le bleu pâli par la lune blanche tandis qu'en ses entrailles la roche engloutit toute

la frayeur et l'insolence aussi d'une lumière fausse qui fait la nuit du monde. Es-tu le survivant de ce qui mort n'est pas encore ? Accorde-moi que j'en doute !

Puisque tu sais qui je suis, depuis le tout début je pense, permets que je le dise : il manque à ta parole quelques détails précieux ! Ainsi tu ne dis rien de ce choral d'orgues qui emplissait le garçon des frissons de dieu, rien non plus des dieux en ruine dans la cour du château abandonné. « Les accords de ses pas l'emplissaient d'orgueil et de mépris pour l'homme » et lui, le jour dans une caverne, loup flamboyant, se cachait du visage blanc de la mère, une mère pétrifiée dans les chambres sombres quand le père un soir devint vieillard. Et cet infirme dont grandit l'ombre de l'apparition de l'ange qui disparut aussitôt quand le garçon le chassa en lui lançant des pierres. « Rêve et folie » ! Le garçon maudit, loup meurtrier, dévore le nouveau-né et dans le jardin viride de l'été viole l'enfant sans voix : dans le visage radieux de l'innocent il reconnaît alors le sien en proie à la folie. « Rêve et folie » ! C'est ce dont tu ne parles pas : advient-il qu'ils se confondent ? Que sont-ils l'un à l'autre ? « Folie meurtrière, les sœurs fuient dans des sombres jardins chez des vieillards osseux ; mais lui, voyant envahi de ténèbres, chantait près des murs en ruine, et le

vent de dieu engloutit sa voix » : de tout cela dont se nourrit ton chant, ne faut-il pas que tu répondes ?

LE SURVIVANT

Doutes-tu qu'il te faut lire entre les lignes, que sous les mots se terre une parole silencieuse ? Les dieux défunts sont de pierre comme tous les morts et ils s'effritent, s'effacent avec lenteur dans la poussière de l'oubli : avec la ruine des dieux s'annonce le pourrissement des hommes. Le chœur des orgues suspendus aux murailles de la ville l'emplît des frissons de dieu : qu'est-ce dire sinon que le rappel de dieu nous glace le sang car rien n'est plus à craindre quand nous plions sous le poids de nos fautes. Aussi faut-il que tombe en ruine ce dieu vengeur pour que la faute s'en trouve plus légère et que relève son front la femme courbée. Que s'accorde son pas et le voici gonflé d'orgueil, méprisant tous les hommes : tous les hommes ? Assurément car n'en subsiste que le dernier. Quand le jour tout mal éclaire, voici que le loup se déprend de sa flamme meurtrière et fuit dans la sombre caverne le visage blanc de la mère : est-il une seule tombe où la mort se fait craindre ? N'est-elle pas, cette mort que nous craignons, la mère pétrifiée dans la chambre obscure ? Est accordé le pas de

celui qui la foule sans remord et sans crainte et saisit de sa main franche le serpent meurtrier.

Or quand le loup meurtrier dévore le premier-né, s'enfuient les sœurs dans l'obscur et s'y jettent dans les bras de vieillards osseux : du vieillard éteint se fige le sang qu'un loup ne peut verser ! Et revoici du dieu enfui les ailes d'un ange : l'ombre de l'infirme se grandit de sa clarté. Or l'homme est un fragment qu'aucun dieu ne rassemble et ne s'accroît dans la lumière divine que notre infirmité : toujours plus grande est la douleur quand elle s'abreuve au désespoir. Vade retro ! Que sous les pierres s'en aillent l'infirme et cet ange qui en faussait la taille. Est-ce dire que la tombe est le dernier refuge quand s'abat sur les hommes pareille malédiction ? La mort n'est que promesse de notre désespoir, dans la putréfaction ! Ainsi s'accordent les pas du rêve et la folie ; y faut-il une frontière ? Le rêve n'est que le songe de ce que détruit la folie ! Ainsi la mort est-elle rêveuse de lumières à venir, abîme d'une existence traversée d'au-delà : pourquoi se faire peur de ce qui ne donne rien ? La mort n'est pas une fin puisqu'elle est aussi vide que tous ces mondes où on n'est pas : ni but ni porte close mais reflet qui s'éteint dans l'eau sombre de l'étang

d'une mort qui est toujours ailleurs. Solitaire n'est pas la mort car on meurt toujours à quelque chose.

LA MORT

Et à quoi donc si ce n'est pas la vie ? Car vit ce qui ne meurt, autant ce qui n'est pas encore à soi : « l'âme est de l'étranger sur terre ». Je pourrais aussi bien dire que « la vraie vie est absente » ou encore que « nous ne sommes pas au monde » car est un leurre ce qui nous semble. Soit ! Mais serais-je vandale à gratter le voile des statues anciennes, je n'y verrais que pierre brute. Si rien n'est caché sous la peau, il faut alors que tout se donne dans l'apparence et habite en s'y cachant ce qui nous semble. A moins que ce qui semble et tel qu'on le perçoit n'est pas ce qu'il nous faut y voir. Il est ainsi des regards qui, pensant caresser les choses, n'en donnent à voir que ce qui n'y est pas, laissant ainsi les choses dans l'ombre d'un aveuglement. Est-il aveugle celui qui de l'entours nous dit l'immonde et la noirceur ? L'est assurément celui qui tout voit beau et n'y soupçonne aucun défaut : doit-on comprendre qu'en toute laideur se trouve moindre beauté ?

Toi le frère, celui qui chante du haut de ta colline nocturne, c'est bien ce que tu penses mais suffit-il ce soupçon de

lumière échappé de l'obscur, ce plus discret dont jaillirait le sens ? Dois-je douter de ton chant dont tu voudrais qu'il transperce jusqu'à son cœur cette nuit profonde ? Tandis que tu chantaïs dans le crépuscule, la sœur s'est retournée et la pierre s'est fendue, libérant le bleu qui en était prisonnier : il y a dans ce bleu attendri par la blanche lune si peu de sens qu'on aimerait s'en détourner. Ainsi vont ceux auxquels je tiens de fausses promesses : si rares les hommes qui, ainsi que tu l'as fait, peuvent douter de ma parole. Aussi faut-il que je me taise, que je les abandonne au désespoir coupable de leur résignation ? Aussi longtemps que tu chanteras, la mort pourra nourrir l'espoir d'un jour se reposer de ses mensonges. Tu as justement douté de mes paroles, puisse l'avenir en faire autant ; cependant bien du vrai se tient dans mes mensonges : n'ai-je pas rappelé tous ces détails que tu avais omis ? Permits que j'y ajoute celui-ci : parmi tous ces suiveurs dont la mine est éteinte on ne peut ignorer ce visage rayonnant qui nous observe avec malice depuis longtemps déjà. Ce visage, le nieras-tu, est celui de la sœur qu'au crépuscule tu appelais de tout ton souffle. Tu pensais me confondre en évoquant ton chant : ne t'ai-je pas montré combien j'en percevais le sens ? Je fus troublé, tu as raison : pouvais-je m'attendre à converser avec le frère, ici sur ce trottoir ? A y converser

sous le regard amusé de la sœur ? Je ne sais rien encore de quoi sera plus tard : les morts je les emporte mais ce n'est pas moi qui les fauche...

LE SURVIVANT

Je n'en doute pas ! La mort, quand elle s'annonce, demeure toujours inopinée : qui aurait le courage absurde de s'y attendre ? Les suiveurs ne freinent-ils pas de tout leur poids l'avancée du chariot ? Puisqu'ils sont sourds à mon chant, accorde-leur de trainer en chemin : les tombes peuvent bien attendre qu'on les remplisse, qu'un peu ils meurent encore. Il me semble qu'à présent tout est dit et que tu dois remonter au-devant de la cariole ; j'aimerais te faire entendre un chant nocturne que tu ignores peut-être encore, il te dira comment, je le pense, rêve et folie marchent d'un même pas, de quel accord ils résonnent comme deux cordes d'une même lyre pour former une harmonie unissant jour et nuit dans une même lueur obscure.

PRINTEMPS DE L'ÂME

Cri dans le sommeil ; dans des ruelles noires le vent s'engouffre,

Le bleu du printemps fait signe au travers des branches
qui rompent,
Rosée pourpre de la nuit et les étoiles autour s'éteignent.
La rivière se teint de vert, d'argent les vieilles allées
Et les clochers de la ville. Ô douce ivresse
Dans la barque qui glisse et les sombres appels du merle
Dans des jardins candides. Déjà s'allège la floraison rose.

En fête, le bruit des eaux. Ô les ombres humides du pré,
Le pas de l'animal ; feuilles virides, rameaux en fleurs
Touchent le front de cristal ; balancement de la barque
scintillante.

Doucement le soleil sonne dans les nuages de roses
contre la colline.

Grand, le silence des sapins, les ombres graves au bord de
la rivière.

Pureté ! Pureté ! Où sont les sentiers effrayants de la
mort,

Du gris mutisme de pierre, les roches de la nuit

Et les ombres sans paix ? Abîme étincelant du soleil.

Sœur, quand je t'ai trouvée à la clairière solitaire

De la forêt, et il était midi, et grand le mutisme de la bête

;

Blanche sous le chêne sauvage, et d'argent les fleurs de
l'épine.

Puissant mourir et la flamme chantante dans le cœur.

Plus sombres les eaux baignent les beaux jeux des
poissons.

Heure du deuil, aspect taciturne du soleil ;

L'âme est de l'étranger sur terre. Mystique s'obscurcit

Du bleu au-dessus de la forêt massacrée, et sonne

Longuement une cloche sombre dans le village ; cortège
de paix,

En silence le myrte fleurit au-dessus des paupières
banches du mort.

Les eaux résonnent doucement dans le déclin de l'après-
midi

Et la friche verdit plus sombre sur la rive, joie dans le vent
rose ;

Le doux chant du frère sur la colline du soir.

(Georg TRAKL)

LA MORT

Il y a dans ce chant beaucoup de désespoir et bien peu de sens, le reflet d'une pâle étoile dans l'eau noire de l'étang que sans doute, comme toutes les autres, il finira par engloutir comme si le sens toujours devait mourir pour, tel un Phénix, renaître de ses cendres. Le sens jaillit du jeu des destructions, combinaison mouvante du rêve et de la folie ; les rêves sont flous bien souvent, fragiles incertains : constructions de papier qui s'envolent au moindre vent. Ils se déploient dans la lumière bleue tiédie par la lune pâle et les étoiles dont l'éclat se perd dans l'immense obscur. Ecorcher un chat sauvage, briser la tête d'une colombe au

vol nocturne : inattendus sont les détours du rêve quand meurtrière est la folie, infanticide que fuient les sœurs crépusculaires dans une mort incertaine. Dévastation ! Le monde en ruines devient l'abîme du dernier homme quand rompue est la corde du funambule qui s'écrase sur le sol, sarcasme d'un bouffon, le tragique devient une parodie ! Tout s'effondre dans un chaos indescriptible, volonté aveugle de sursoir à l'effacement, dernier cri d'une étoile qui s'éteint dans la vase de l'étang sombre, éblouissement dans les yeux du crapaud, le cristal se brise et aux poissons d'argent taciturnes dans l'eau sale de la mort le silence d'une cloche suspendue au parvis de l'église : rien !

Retournement de la sœur, de la pierre s'échappe un maigre espoir, lueur fragile, terre de cendres emportées par un léger vent du soir, fruits mûrs tombés d'un arbre agonisant, charnier d'un monde en flammes, puanteur d'un être humain tombal : sépulture est le monde bouffé par la lumière. Et puis soudain... les fragments se ressoudent et danse au chant du frère ce qu'avait tu la mort. Extase ! Des ruines jaillit la forme discrète encore d'un nouveau monde : le chat s'enfuit dans la forêt de brume et vole à nouveau la colombe dans un ciel de joie mélancolique.

Les dieux se sont enfuis, emportant la lumière qui n'avait plus rien à éclairer ; en ruine dans la cour du château, ils ne sont que poussière entassée par le temps, souvenir amer d'inutile décloison. L'homme a vaincu les dieux, salutaire parricide : sur le cercueil des dieux se penche une ultime rédemption. Folie est excès de pensée, génie au crépuscule d'Esprit : le salutaire croît au cœur même du péril. Se déplie à nouveau le buisson d'épines et revient l'ange qui emporte sous ses ailes la lumière de la nuit. Se retourne la sœur, une dernière fois tandis que le frère chante et que son pas s'accorde à la pluie de lumière qui s'échoue sur la nuit : ainsi devient un ange la sœur meurtrie qui, se retournant, abandonne la clairière à la mort des derniers rayons d'un jour qui s'éteint. Dans le ciel tombant sourit la lune épuisant de sa pâleur le vif diurne du bleu dont se drape l'ange de la nuit et rayonne à présent le visage de la sœur quand le rêve est d'Esprit.

LE SURVIVANT

Surprenante est la mort qui parle ainsi du rêve et avec quelle Sagesse épicée de Malice : du rêve la folie n'est que le devenir d'Esprit. Violence à l'enfant dans la pourriture verte du jardin un jour d'été mais le soir venant, qui écrase les floraisons fanées, elle devient ange en son jardin la sœur

blanche. Résonne le chant de nuit et le sang des blessures
se fige dans les sillons d'un visage apaisé, baume nocturne
sur un monde incendié, l'enfer se dénoue dans le
crépuscule à la lueur obscure de l'Esprit. Des nœuds qui se
relâchent Satan a la magie et toujours renoue d'un éternel
instant ce qui fut détaché ; reviennent alors guerres et
passions, tumultes intestinaux d'un monde privé de vaste.

LE SEPTIEME SCEAU



Les portes du train se ferment enfin et nous pouvons partir ; nous sommes confortablement assis et le calme déjà est apaisant : sans doute est-il trop tôt pour les voyageurs. Le contrôleur se présente à nous et nous salue très poliment.

« Vos billets s'il vous plait, nous adresse-t-il avec un sourire plat...

- Les voici, monsieur le contrôleur, tous frais et sans le moindre pli...

- Vous vous rendez à Bruxelles ?

- Effectivement nous avons décidé, mon épouse et moi, de passer ce week-end à Bruxelles...

- à Bruxelles ! Mais que peut-on faire à Bruxelles ? Quelle idée étrange de se rendre à Bruxelles et d'y passer tout un week-end...

- il y a bien des choses à faire dans une aussi grande ville, n'est-ce pas ma chérie ?

- bien sûr ! On peut visiter des musées, aller au cinéma ou au théâtre, s'accorder quelque plaisir dans l'un de ces restaurants qui bordent la Grand-Place, rencontrer des gens, se promener tout simplement...

- vous voyez ! Comme mon épouse vient de vous le dire, on peut faire mille choses à Bruxelles, des choses que l'on ne fait pas d'habitude tant la campagne est reculée.

- Justement ! C'est parce qu'elle est reculée que la campagne est propice à la paix et au bonheur ; à Bruxelles, même le week-end, tout n'est que vacarme et empressement...

- et bien cela nous changera de nos habitudes : après tout il faut savoir prendre des risques...

- moi ce que j'en dis, c'est seulement pour vous mettre en garde...

- nous mettre en garde ?

- les provinciaux n'ont pas l'habitude des grandes villes et des dangers qui se cachent dans les recoins des ruelles ; soyez prudents et passez, si cela est du moins possible, un bon week-end : voici vos billets... »

Aussitôt le contrôleur s'en alla pour poursuivre son travail, appréciant sans nul doute que le wagon était quasiment vide. Avec mon épouse nous nous sommes regardés, surpris par les propos du contrôleur...

« - C'est étrange, tu ne trouves pas, me dit Martine ;

- c'est étrange en effet mais après tout c'est notre affaire, que lui importe où nous allons !

- tu as sans doute raison mais malgré tout cela m'interpelle...

- aurais-tu peur ? Si tu veux nous pouvons descendre à la prochaine gare et rentrer à la maison par le premier train...

- non ! On fait comme on a dit, c'est stupide de se laisser impressionner par de tels propos. Et puis qu'est-ce qu'il en sait ? De Bruxelles il ne sait que la gare et les trains : comme nous c'est quelqu'un de la campagne. Il a peur de la ville, c'est évident, mais cette peur qu'il la garde pour lui plutôt que de semer l'inquiétude chez les voyageurs.

- Nous n'avons rien à craindre, j'en suis persuadé : Bruxelles, ce n'est tout de même pas la jungle. »

Une bonne heure plus tard nous débarquons à Bruxelles ; durant le voyage nous avons peu parlé, non pas à cause des propos du contrôleur mais nous lisions chacun un livre duquel ni Martine ni moi-même ne parvenions à nous soustraire. Nous descendons rapidement, quittons la gare et nous rendons aussitôt à l'hôtel tout proche où une chambre nous attend. L'hôtel est très accueillant et la

chambre spacieuse mais, d'un commun accord, à peine installés nous quittons les lieux pour nous lancer enfin dans notre aventure citadine. Nous avons tout planifié : nous prendrons le repas de midi dans un restaurant typique des ruelles qui s'écoulent depuis la Grand-Place, ensuite nous nous rendrons au musée Magritte. Nous profiterons de cette belle journée pleine de soleil en prenant un verre à la terrasse d'un bistrot et il sera temps alors de nous rendre à ce cinéma de quartier où « Le septième sceau de Bergman est à l'affiche. Après la projection nous ferons arrêt dans une taverne pour y prendre le repas du soir avant de rentrer à l'hôtel.

Tout se passe comme nous l'avions prévu : un savoureux repas dans un restaurant typique au cœur du vieux Bruxelles, ensuite la visite passionnante du musée dédié à René Magritte, un peintre de chez nous que nous apprécions beaucoup Martine et moi. A la terrasse d'un bistrot nous avons bu du soleil comme s'il en pleuvait et aussi quelques verres d'un très bon vin d'Alsace que nous apprécions tant. La projection du film n'avait pas attiré grand monde, une dizaine de personnes tout au plus dispersées dans la salle : le silence était un témoignage à l'attention captive des spectateurs. Le film terminé, nous

sommes sortis sans mal de l'amphithéâtre et avons décidé de rentrer à l'hôtel à pieds, convaincus que cette balade nocturne nous ferait le plus grand bien après avoir goûté à l'atmosphère pesante et inquiétante du film : nous marchions en silence, main dans la main. Je pense qu'aucun d'entre nous ne souhaitait reparler du film : il fallait au préalable prendre le recul nécessaire tant ce film était troublant, interpellant et sombre. Nous étions naïvement persuadés de retrouver aisément le chemin qui conduit à l'hôtel et qu'en cours de route, dans un endroit lumineux et animé nous aurions l'occasion d'entrer dans une charmante taverne pour y prendre le repas du soir. Nous le pensions vraiment, crédulité des provinciaux qui ne savent que deux ou trois rues et ignorent tout des labyrinthes que sont les grandes villes cosmopolites.

Retour à la réalité ! Nous cheminons tant bien que mal à travers la pénombre d'une ruelle étroite et n'y croisons que de rares silhouettes, des ombres plus précisément qui avancent d'un pas décidé ; pas de réverbères et aux fenêtres des immeubles pas la moindre lumière : le quartier semble endormi. Martine, en la pressant, s'agrippe à ma main, le lieu, s'il n'est pas hostile, est néanmoins peu rassurant, d'autant qu'on y voit à peine ;

de temps à autres des ombres sans visage nous frôlent
comme des courants d'air : serait-ce un Ange qui passe car
il n'y a pas de vent, rien ne bouge si ce n'est ces ombres
qui nous frôlent à peine, s'en vont sans excuses et
disparaissent dans la nuit. Martine me sert la main
toujours plus fort :

« - cet endroit est sinistre ! Le silence y est pesant et puis il
y a ces ombres qui nous frôlent comme de légers vents...

- et cette pénombre aussi qui ralentit notre marche ; as-tu
remarqué que par cette belle soirée d'été il n'y a aucune
étoile dans le ciel, même la lune s'est absentée... Où est-
elle donc passée ? On la voyait pourtant très bien en
sortant du cinéma, et les étoiles aussi mais ici rien de tout
cela comme si le ciel au-dessus de nos têtes avait soudain
disparu, absorbé dans la nuit sombre.

- mets ton bras autour de mon épaule car j'ai peur, de plus
en plus peur et cette ruelle n'en finit pas. Combien de
temps devons-nous encore marcher dans cet endroit
sans âme ? Le contrôleur du train avait sans doute raison :
bien des dangers se cachent dans les recoins des ruelles
citadines : tu ne penses pas ?

- on s'est égaré, voilà tout ! Mais rassure-toi, on finira bien par sortir de ce trou noir, ce chemin doit mener quelque part : tu en connais, toi, des chemins qui ne mènent nulle part ?

- il y en a, c'est un philosophe qui l'a écrit : des chemins forestiers dans lesquels s'égarent les promeneurs du dimanche, ce que nous sommes finalement. On n'aurait jamais dû venir, on aurait dû écouter le contrôleur et descendre à la première gare.

- regarde, on aperçoit là-bas de la lumière, c'est une taverne je pense, on entend d'ici la musique ; on va s'y arrêter, se restaurer et surtout demander notre chemin vers l'hôtel. Tu vois, nous sommes tirés d'affaire...

- tu le crois vraiment ?

- mais bien sûr ! Il doit y avoir là-bas des gens honnêtes et serviables qui sauront nous guider. »

Quelques pas encore et nous voici devant la porte vitrée de la taverne ; nous entrons rapidement, à l'intérieur l'atmosphère est étrange, nous saluons les personnes présentes mais personne ne semble vouloir nous répondre. Dans un coin de la salle une table libre attire notre attention et, sans hésiter, nous allons y prendre

place. A peine sommes-nous assis que le tenancier des lieux se présente à nous.

« - soyez les bienvenus ! Vous n'êtes pas de la ville, n'ai-je pas raison ?

-effectivement, dis-je, nous venons de la campagne et sommes ici pour le week-end seulement : mais, dites-moi, comment savez-vous que nous ne sommes pas des citadins ?

- il n'y a que des provinciaux ici, des gens qui ne savent pas la ville et ses recoins ; je n'ai jamais vu de bruxellois venir jusqu'ici, ils connaissent trop bien l'endroit.

-et bien soit ! Est-il possible que nous mangions quelque chose ?

- bien sûr ! Mais ici on ne sert que le plat du jour, le plat de tous les jours, devrais-je...

- et bien alors ce sera deux plats du jour ; de toute manière nous n'avons pas l'intention de nous attarder ; cette musique que je percevais déjà tout à l'heure, c'est « Hôtel California » des Eagles n'est-ce pas ?

- c'est bien cette chanson en effet ! J'espère que vous l'appréciez ; avec les plats du jour vous désirez boire quelque chose ?

- et pourquoi une bonne bouteille de vin d'Alsace...

- on ne sert pas de vin ici, cher Monsieur, seulement du champagne ?

-du champagne ? Et pourquoi ne servez-vous pas de vin ?

- nous ne servons plus de vin depuis 1969 mais j'ignore pourquoi ; vous pouvez prendre autre chose que du champagne...

- alors servez-nous deux bonnes bières... Mais, dites-moi, qui sont ces gens ?

- des provinciaux, je vous l'ai dit...

- et ils demeurent dans le quartier ?

- certains demeurent ici à l'auberge et d'autres habitent dans les immeubles voisins...

- dans la ruelle qui mène jusqu'ici nous n'avons pas vu de lampe allumée : c'est normal ?

- ici rien n'est normal ! Sans que ceux qui ne se trouvent pas ici dorment déjà : il n'y a pas grand-chose à faire dans

le quartier si ce n'est venir tuer son temps ici à l'auberge.
Les gens y boivent des bières, d'autres du champagne
mais ce qui importe, c'est qu'ils s'amuse, qu'ils profitent
et surtout qu'ils oublient...

- qu'ils oublient ?

- qu'ils oublient qu'un jour ils sont venus jusqu'ici :
pourquoi viennent-ils, je n'en sais rien, on dirait que c'est
la nuit qui les attire...

- Mais vous qui leur servez à boire, vous êtes d'ici ?

- je l'étais jusqu'en 1969 et puis j'ai dû m'y faire,
m'habituer à eux, devenir comme eux si vous préférez...

- mais que s'est-il donc passé en 1969 ? Plus de vin, les
citadins qui semblent ignorer ce quartier, tous ces
provinciaux qui, comme nous, viennent s'y égarer et puis
vous aussi qui devenez comme eux ...

- je ne sais pas ce qui s'est passé alors, je vous l'ai dit ;
mais bientôt le veilleur viendra prendre son verre comme
tous les soirs et vous pourrez lui demander. Si quelqu'un
sait, ce ne peut être que lui...

- et comment s'appelle-t-il ?

- ici on l'appelle « Impossible »...

- « Impossible » mais ce n'est pas un nom, personne ne se prénomme comme cela...

- la première fois qu'il est entré, un habitué s'est retourné vers lui et s'est exclamé « C'est Impossible ! » ; depuis lors on l'appelle ainsi. Si ce n'était pas son nom, pourquoi l'autre aurait-il dit « c'est Impossible ! »

- après tout cela se tient...

- je reviens avec les bières, pour les plats du jour il faudra attendre une dizaine de minutes...

- c'est très bien comme cela. »

Avec Martine nous échangeons des regards pleins de surprise ; où sommes-nous donc tombés ? Qui sont ces gens qui sont venus un jour et depuis lors ne sont jamais partis ? Qui est ce veilleur qu'on prénomme « Impossible » ? Que s'est-il passé en 1969 ? Pourquoi le ciel a-t-il disparu ? Pourquoi les gens d'ici n'ont-ils rien à faire ? Pourquoi les habitants du quartier se faufilent-ils comme des ombres que l'on perçoit à peine ? Déjà revoici le tenancier avec nos bières, deux bières sans faux-col comme si toute pression avait disparu de l'endroit. J'interpelle le tenancier :

« - dites-moi, pourquoi y-a-t-il partout des Colitas ?

- parce ce sont des plantes qui ne fleurissent que la nuit...
- leur odeur piquante ne vous dérange pas ?
- pas plus que l'odeur de mes clients habituels...
- et que sentent-ils vos clients habituels ?
- ils sentent l'oubli, l'abandon, le présent sans histoire, la mort si vous préférez : tous ces gens n'ont pas de passé...
- et pourtant ils venaient bien de quelque part quand ils se sont retrouvés ici, un quelque part qui fait partie de leur histoire ; là d'où ils viennent, c'est leur passé...
- mais ils l'ont oublié ! Que voulez-vous, les plaisirs de la vie, cela finit par vous brûler le cerveau ; tous ces gens ne savent qu'une seule chose : l'insouciance.
- il faut pourtant bien qu'ils meurent...
- je le suppose mais je n'en sais rien. J'imagine que ceux qui ont cessé de venir ne sont plus du quartier : ils sont peut-être morts, c'est au veilleur qu'il faut poser vos questions, moi je ne sais rien, je ne sors jamais d'ici. »

Sur cette parole le patron se retire derrière son bar pour y servir de nouvelles commandes. Apparaît alors une femme

luxueusement vêtue qui vient déposer sur la table nos deux plats du jour :

« - Je vous souhaite un bon appétit... »

J'en profite pour la questionner à son tour :

« -vous êtes l'épouse du patron peut-être ?

- à vrai dire je n'en sais rien ! J'ai ici beaucoup d'amis, vous savez ; vous les entendrez en montant vous coucher : chaque soir ils font la fête dans une chambre mais rassurez-vous, vous n'entendrez rien, ils sont très discrets...

- mais qui vous dit que nous allons passer la nuit ici ? Nous avons réservé une chambre dans un hôtel qui se trouve à quelques pas d'ici mais, tandis que nous rentrions, nous nous sommes égarés...

- ils disent tous la même chose mais je vois bien qu'aucun ne s'en va ; certains sont ici depuis plus de dix ans déjà, c'est donc qu'ils s'y plaisent. Ici il n'y a pas de chichis, chacun fait comme il veut, l'important c'est d'oublier...

- et pourquoi donc faut-il oublier ?

- parce qu'ici c'est le paradis, même si les gens vous semblent ternes ; on s'occupe de tout, que voulez-vous de mieux qu'un endroit sans soucis ?

- et pourtant il faudra bien que l'on parte, que l'on rentre à l'hôtel pour s'y reposer car demain matin nous avons un train à prendre...

- vous devriez plutôt manger tant que c'est chaud ; de toute façon je ne peux pas répondre à vos questions...

- vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

- croyez bien, cher Monsieur, que je le voudrais mais j'ai tout oublié en venant ici ; il faudra demander au veilleur quand il viendra tout à l'heure... »

Il n'y a rien à tirer de cette femme aux goûts de luxe, comme du tenancier d'ailleurs ; sont-ils mari et femme, elle n'en sait rien et sans doute que lui non plus. On dirait que quelque chose leur a vidé la tête : sont-ce les plaisirs, le champagne, l'insouciance, 1969 peut-être. On verra si le veilleur est plus loquace. Martine, qui n'a pas touché à son plat encore, m'interpelle :

« - je trouve que cet endroit est glauque, sournois, inquiétant, comme les propos du tenancier et de cette femme qui ne sait plus qui elle est ; j'ai l'impression que

par mégarde nous sommes entrés dans un asile pour les fous, que tous ces gens sont à ce point étranges qu'il doit leur manquer un grain. Ils portent tous la même tenue et as-tu remarqué comme ils se ressemblent, on dirait que chacun d'eux est la copie de tous les autres.

- c'est normal, ma chérie ! A force de demeurer ici ils ont perdu leur âme et leur histoire aussi, ils sont tous pareils, interchangeables : l'oubli n'efface pas que la mémoire, il efface aussi les visages. Ils ne savent plus qui ils sont...

- parce qu'ils ne sont plus personne ! L'endroit les a dépossédés d'eux-mêmes, jusqu'à leur consistance. C'est pour cela que dehors ils sont comme des ombres et que quand ils nous frôlent ils ressemblent à un léger vent qui passe : ils sont tellement personne qu'on pourrait passer à travers eux sans qu'ils s'en aperçoivent.

- qu'est-ce que tu préconises ?

- nous allons attendre l'arrivée du veilleur, en espérant qu'il sera plus bavard ; en attendant on reste sur nos gardes car cet endroit nous tend un piège. As-tu remarqué que la chanson des Eagles tourne en boucles comme l'endroit avait l'intention de nous envouter, de nous enivrer des plaisirs les plus vils pour que nous oublions qui

nous sommes et d'où nous venons. C'est leur insouciance et leur dévotion aux plaisirs les plus terre-à-terre qui les ont vidés de leur substance : ils ne sont plus rien, seulement des gestes qu'ils répètent machinalement à longueur de journées. A force de se frotter les uns aux autres, les corps finissent par disparaître et il n'en reste que la peau ; ils n'ont plus d'expression, leurs regards sont vides : c'est pour cette raison qu'ils se ressemblent au point de se confondre.

- tu as raison, ma chérie, soyons sur nos gardes et surtout restons bien ensemble : l'endroit ne m'inspire rien qui vaille. Pourvu que le veilleur nous en dise un peu plus sur cet endroit et sur le moyen d'en sortir. Comme le croisé, j'ai l'impression de jouer aux échecs contre un inconnu : lui au moins il s'avait avoir affaire à la mort. Tu n'as pas goûté à ton plat et pourtant tu devrais manger : qui sait les forces dont nous aurons besoin...

- je ne parviens pas à avaler quoi que ce soit, ma gorge est nouée comme celle d'une pintade que l'on étrangle ; la peur me fige, j'ai froid et en même temps j'ai chaud, regarde la sueur qui perle sur mon front. J'aurais une méchante grippe que cela ne serait pas pire : j'ai l'impression que nous sommes coincés, faits comme des

rats, que cette ambiance si pesante, suffocante même, va finir pas nous engloutir, nous jeter dans un abîme sans fond d'où plus jamais nous ne pourrions remonter.

- nous devons prendre sur nous et nous montrer patients ; si le veilleur ne peut rien pour nous, alors on avisera une fuite hors de cet étau qui nous étouffe. Nous devons être forts, nous accrocher l'un à l'autre, ne rien lâcher, surtout pas prise...

- tu crois vraiment qu'on va s'en sortir ? J'ai l'impression que ce maudit tenancier est déjà occupé à aiguiser la lame avec laquelle il compte bien nous trancher la gorge...

- tu l'as dit toi-même, ces gens n'ont pas de consistance, ce sont des ombres ; à part nous frôler, que veux qu'elles nous fassent ? Ces gens sont à peine réels, ils sont bien plus proches des illusions. Est-ce qu'une ombre pourrait nous empêcher de sortir, de revenir sur nos pas et laisser derrière nous ce quartier maudit ?

- je n'en sais rien mais j'ai peu, terriblement peur, une peur que jusqu'ici je n'ai jamais connue...

- alors il faut se ressaisir, ne pas entrer dans leur jeu car c'est d'un jeu qu'il s'agit, tu comprends ?

- un jeu qui ressemble à un piège : la porte s'est refermée comme une trappe à souris et nous, nous sommes dedans, un spectacle pour tous ces gens qui nous dévorent du regard. J'ai l'impression qu'ils ont déjà commencé à nous manger...

- au contraire ! Ils perçoivent nos peurs et nos angoisses, ce sont elles qui nous maintiennent hors de leur portée ; dès l'instant où nous cesserons de les craindre, ils auront gagné la partie car nous serons des leurs. C'est cela qu'ils attendent, que l'on devienne comme eux mais nous n'avons rien à faire ici : ce monde n'est pas le nôtre.

- quelqu'un vient d'entrer, peut-être s'agit-il de ce veilleur dont le tenancier et la femme nous ont parlé...

- non ! S'il était le veilleur il emporterait avec lui une lanterne, il doit s'agir de quelqu'un d'autre ; attendons de voir ce qui se passe... »

Celui qui vient d'entrer s'adresse au tenancier qui lui indique notre table ; l'inconnu traverse la salle lentement et salue les clients sur son passage. Il arrive enfin jusqu'à notre table et, sans prendre la peine de s'asseoir, il s'adresse à moi :

« - alors on s'est perdu ? On a choisi le mauvais chemin, celui des délices et de l'oubli de tout ce qui nous submerge ? Que comptez-vous faire à présent ? Je vois que madame n'a pas touché à son repas : la gorge est nouée, ma petite dame, et les aliments refusent de passer ? »

Martine est figée sur sa chaise, incapable de répondre et des larmes se détachent de ses yeux ; c'en est trop, cet insolent va ravalé ses propos...

« - Monsieur, je ne vous connais pas et je vous demande de laisser mon épouse tranquille ! Si elle n'a pas touché à ce plat, c'est uniquement parce qu'il n'est pas à sa convenance. Si nous venons effectivement de la campagne, nous n'avons pas pour habitude de manger avec le bétail.

- et pourtant il faudra bien qu'elle s'y fasse, la pauvre, car ici on ne sert rien d'autre.

- elle n'aura pas l'occasion de s'y faire car nous avons bien l'intention de nous en aller d'ici au plus vite...

- mais faites, cher Monsieur ! Je n'ai aucune intention de vous empêcher mais comment comptez-vous retrouver votre chemin dans cette nuit épaisse ? Il vous faudrait un

couteau au moins pour la couper. Et puis n'oublier pas les recoins et les dangers qui s'y cachent, le contrôleur du train vous avait prévenus, il me semble. Non, Monsieur, vous ne sortirez jamais d'ici ! Tout au plus vous franchirez la porte, tenterez un pas, voire deux, mais vous reviendrez aussitôt ; qui avez-vous croisé dans la ruelle en venant péniblement jusqu'ici ? Des ombres, rien que des ombres !

- et vous pensez que nous avons peur des ombres ?

- bien sûr que non ! Il n'y a que les sots qui éprouvent de telles peurs ; mais ce qui pourrait vous faire peur en revanche c'est de ne jamais atteindre l'autre bout, celui-là même par lequel vous êtes entrés ou encore de vous faire piéger dans un recoin. Avez-vous remarqué qu'il n'y a pas de chats ici et pourtant, c'est bien connu, tous les chats y voient la nuit, sauf ici : la nuit est trop épaisse pour qu'un chat puisse la traverser sans risque d'y laisser sa peau.

- partez quand bon vous semble et ne vous préoccupez pas de votre repas, je paierai la note au tavernier ; c'est un ami, vous savez, et il m'appelle dès qu'il perçoit l'ombre d'un doute : « l'ombre d'un doute », voilà qui est approprié à la situation.

- Nous attendons la venue du veilleur...

- il ne va pas tarder, je l'ai croisé en chemin...

- comment pouvez-vous savoir qu'il s'agissait de lui
puisque'il n'y a que des ombres, toutes pareilles les unes
aux autres, qui circulent dehors ? Et d'ailleurs je suppose
que vous en êtes une vous-mêmes...

- c'est ce que l'on devient à force de demeurer ici mais
comment voulez-vous qu'il en soit autrement ; pour le
veilleur c'est différent...

- en quoi est-ce différent ?

- c'est différent sinon il ne serait pas veilleur mais
simplement une ombre comme nous tous...

- vous n'avez pas répondu à ma question...

- pourquoi le ferais-je ? Je vous ai promis de ne pas vous
retenir mais n'attendez pas de moi que je vous aide à
partir ; je vous souhaite une excellente nuit à tous les
deux...

- je doute qu'elle le soit, les choses sont mal engagées
mais je ne désespère pas que nous rentrions chez nous
demain... »

L'inconnu finit par s'en aller, bon vent ! Mais je vois bien
que Martine n'est pas rassurée, bien au contraire : son

angoisse est palpable, ses mains tremblent. Jamais je ne l'ai vue en pareil état, cet inconnu n'a fait que renforcer ses peurs ; elle doit se ressaisir, reprendre confiance : tant qu'on n'a pas joué rien n'est perdu. Jouer ! Cela me fait penser au croisé face à la mort, il n'a gagné que du répit car on ne triche pas avec la mort mais ici c'est différent : peut-être que le jeu en vaut la chandelle... Mais bien sûr ! La chandelle, c'est la clé de cette histoire. Martine s'est aperçue que je m'étais mis à réfléchir, sur ce point je ne peux pas la tromper.

« - A quoi penses-tu, mon chéri ?

- je pense à ce qu'a dit cet inconnu...

- il était bien insolent mais s'il ne nous empêche pas de sortir d'ici, il ne nous y aidera pas non plus ; il a bien dit que même un chat n'y retrouverait pas son chemin.

- ce n'est pas ce à quoi je pense ! Il a dit avoir reconnu le veilleur à quelques pas d'ici dans la nuit épaisse, alors qu'on n'y voit que des ombres qu'on ne saurait distinguer...

- et alors ?

- comment a-t-il pu reconnaître le veilleur, ne pas le confondre avec une ombre pareille à toutes les autres ?

- je n'en sais rien ! Tu lui as posé la question mais il n'a pas voulu répondre...

- parce qu'il nous aurait donné la solution...

- je ne comprends pas...

- c'est pourtant simple ! S'il a reconnu le veilleur, c'est que celui-ci portait un signe distinctif qui s'aperçoit même dans la nuit la plus sombre...

- Une lanterne...

- exactement ! Un veilleur emporte toujours avec lui une lanterne qui lui permet de voir ce que les autres ne voient pas, en particulier dans les recoins...

- soit ! Et tu t'imagines que le veilleur va te confier sa lanterne...

- non ! S'il nous confie sa lanterne, il ne sera plus veilleur mais rien qu'une ombre parmi les autres.

- alors que comptes-tu faire ?

- on pourrait lui proposer un arrangement : il nous emmène jusqu'à l'entrée de la ruelle en nous éclairant de sa lampe, il conserve sa lampe et, en contrepartie, il reçoit une récompense...

- et si la récompense ne l'intéresse pas ?
- alors il faudra trouver autre chose mais cela vaut la peine d'essayer, tu ne penses pas ?
- sans doute ! Mais s'il refuse, que comptes-tu faire ? Lui voler sa lanterne ?
- Non ! Mais peut-être est-il joueur...
- je te vois venir ! Jouer la lanterne comme le croisé jouait sa vie ou du moins son sursis...
- c'est cela ! Attendons qu'il arrive et on verra bien ce qu'il en pense... »

Voici que la porte s'ouvre à nouveau et celui qui entre à présent est bien le veilleur car il porte une lanterne à sa main et à l'autre un bâton ; il se rend au bar pour, semble-t-il, y réserver une commande. Le tenancier lui adresse quelques mots en lui indiquant notre table. Le veilleur traverse la salle sans se délester de sa chandelle et de son bâton et parvient enfin jusqu'à notre table ; il est aussitôt rejoint par le tavernier qui prend la parole :

« - ce couple est arrivé tout à l'heure, comme tous les autres bien avant eux ; il ont commandé un repas et deux bières mais je m'aperçois que la dame n'a pas touché à

son plat du jour. Peu importe ! Ils m'ont posé des questions sur l'endroit et d'autres choses qui s'y rapportent mais je n'ai pas été en mesure de leur répondre et tu sais très bien pourquoi. Je leur ai dit alors que tu passerais dans la soirée et qu'ils pourraient alors te poser leurs questions car ici toi seul est capable d'y répondre.

- cela dépendra des questions ! En attendant apporte-nous trois bières et mets le plat à réchauffer puisque la dame n'y a pas goûté : je le mangerai moi-même, il est inutile de jeter la nourriture. Monsieur, je m'assieds et je vous écoute...

- Monsieur le veilleur, vous savez mieux que personne ce que signifie pour nous de nous être égarés jusqu'ici ; nous n'avons pas l'intention d'y rester mais un inconnu nous a mis en garde contre la nuit épaisse et les recoins sombres en lesquels se cachent bien des dangers. Bref comment sortir de cette impasse sans la moindre lumière ?

- effectivement sans une source de lumière, cela me paraît difficile, impossible même...

- vous disposez d'une telle source de lumière puisque vous êtes veilleur, elle pend d'ailleurs à votre main...

- vous ne pensez tout de même pas que je vais vous donner ma lanterne ! Sans elle, je ne suis plus rien, une ombre indistincte parmi les autres...
- je ne vous en demande pas autant mais peut-être que vous pourriez nous emmener, mon épouse et moi, jusqu'à la sortie...
- qu'est-ce que j'aurais à y gagner ?
- une récompense que nous pouvons négocier...
- à quoi bon ! Ici personne n'a besoin de rien, nous avons tout ce qu'il nous faut, plus ne nous servirait à rien...
- il doit pourtant bien y avoir un moyen...
- sans doute mais je ne vois pas lequel...
- on pourrait jouer votre aide ! Vous jouez aux échecs ?
- cela m'arrive mais je ne suis pas un fin joueur, un amateur et même un piètre amateur...
- je ne vaudrais pas mieux mais je suis prêt à prendre le risque car nous devons sortir d'ici, c'est impératif.
- et pourquoi est-ce impératif ?

- parce que nous ne sommes pas de ce monde ; les plaisirs qui se consomment ici ne sont pas du tout à notre convenance et puis il nous faut veiller nous aussi...

- et sur quoi veillez-vous ?

- nous veillons sur l'Esprit du monde et sa lumière...

- une lumière qui cependant ne parvient pas jusqu'ici, une lumière qui ne peut pas franchir les frontières de la nuit qui s'est abattue sur ce quartier...

- et pourquoi une telle nuit s'y est-elle abattue ? Que s'est-il passé en 1969 quand tout a commencé ?

- en 1969, les faits les plus marquants sont l'alunissage de la mission Apollo 11 et le festival de Woodstock ; je ne vois pas très bien le rapport entre ces faits et la nuit qui soudainement s'est abattue sur ce quartier...

- si je comprends bien, dans cette auberge les égarés font la fête jusqu'au moment où ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes...

- c'est bien cela...

- et ensuite que deviennent-ils ?

- ils finissent dans la rue, ce sont les ombres que vous avez croisées en vent jusqu'ici...
- et tous ceux-là attablés au comptoir ?
- ils sont en voie de conversion, pas encore totalement des ombres mais c'est l'affaire de quelques semaines, quelques mois tout au plus...
- et ceux qui comme nous s'égarent viendront les remplacer, n'est-ce pas ?
- oui, vous avez tout compris...
- et personne n'a jamais essayé de s'enfuir de cet enfer ?
- ceux qui ont essayé ne sont pas allés bien loin, ils ont fait demi-tour et sont revenus à l'auberge... »

Martine s'était jusque-là contentée d'écouter ; elle décide enfin de s'exprimer :

- « - vous n'êtes pas joueur et pourtant, même si vous perdez, on ne vous prendra jamais votre lanterne, seulement le temps de nous faire sortir d'ici...
- mais si je gagne, vous perdez tout espoir de sortir un jour d'ici...
- c'est vrai, à moins qu'il y ait une autre solution...

- laquelle ?

- je l'ignore et, croyez-moi, je le regrette !

- je vous comprends bien, chère Madame, mais qu'est-ce que je peux y faire ?

- vous-même, vous n'avez jamais songé à vous en aller ?

Après tout un veilleur n'a ici aucune utilité ?

- effectivement ! Disons seulement que cela me retient de devenir une ombre à mon tour... J'ai déjà pensé à m'en aller et pour moi rien n'est plus facile mais à quoi bon ? Il y a si longtemps déjà que je suis ici et le monde extérieur m'est devenu inconnu ; vous avez peur d'être ici et moi j'ai peur de me retrouver ailleurs

- on pourrait échanger nos rôles, il vous suffit de me céder la lampe...

- et moi du coup je deviendrai une ombre comme toutes les autres... Si je reste ici, c'est comme veilleur !

- un veilleur qui ne veille sur rien d'autre que lui-même... En vous sauvant grâce à la lanterne, vous perdez tous les autres... »

J'avais laissé Martine s'exprimer librement sans intervenir, se disant que la parole pourrait peut-être la libérer ou du

moins atténuer ses peurs. En les écoutant, elle et le veilleur, il réfléchissait cependant, comme porté par la chanson des Eagles. Il relève soudain la tête, regarde fixement le veilleur et prend la parole :

« - nous allons jouer ! Si vous perdez vous nous accompagnerez avec votre lanterne et votre bâton jusqu'au début de la ruelle de sorte que nous puissions quitter ce lieu maudit...

- et si je gagne ?

- si vous gagnez, nous ne perdrons pas pour autant et vous gagnerez plus que vous ne pensez...

- que voulez-vous dire ?

- ce que je viens de dire mais ne croyez pas que je vais abattre mes cartes avant même de les avoir jouées... De toute façon que vous gagniez ou que vous perdiez, pour vous cela ne changera rien sinon qu'en cas de perte vous devrez nous mener jusqu'à la sortie...

- mais je ne veux pas être responsable de votre perte...

- pourquoi accepterais-je de perdre si dans tous les cas de figure vous êtes gagnant ? Je vous ai dit que même si vous gagnez nous ne perdrons pas pour autant mais que vous y

gagnerai bien plus que la partie. Alors faites-moi confiance
! De toute manière, mon épouse et moi, nous partirons... »

Martine, qui avait suivi notre conversation, relève la tête,
me regarde dans les yeux et se met à sourire :

« - toi, mon chéri, tu as compris quelque chose...

- je peux même te dire que j'ai tout compris : il suffit
d'écouter la chanson...

- que veux-tu dire ?

- rien pour l'instant mais tandis que nous jouerons, écoute
bien les paroles et je suis certain que tu comprendras à
ton tour car cette chanson est la clé de ce mystère...

- alors, mon cher veilleur, on la joue cette partie d'échecs
?

- je demande au tavernier de me prêter un échiquier et je
reviens »

Le veilleur se lève, se dirige vers le comptoir, échange
quelques mots avec le tavernier et revient aussitôt avec
l'échiquier entre ses mains :

« - la partie peut commencer...

- il faut d'abord tirer les couleurs au sort ! Ce sont les blancs qui commencent à moins que vous ne vouliez jouer avec les noirs...

- tirons au sort puisque c'est la règle !

- je suis chanceux ! J'ai tiré les blancs et c'est donc à moi de commencer... »

L'aubergiste, sa femme et les clients se sont rapprochés de la table et observent la scène en silence, on n'entend que la chanson des Eagles en arrière-fond. Martine, tout en observant le jeu, semble méditative. Je lance le jeu en déplaçant le pion de E2 à E4 ; le veilleur réplique par la même figure et déplace un pion noir de E7 à E5 ; ensuite je déplace ensuite un fou de F1 à C4 ; le veilleur semble vouloir mener une attaque désordonnée sur son flanc droit ; je rétorque en déplaçant sa reine de D1 à F3 ; le veilleur s'enferme dans son attaque par le flanc et se semble pas s'intéresser à ce qui se passe dans l'axe central du plateau ; j'en profite pour déplacer sa reine de F3 en F7 occupée par le pion de l'adversaire. Martine qui a observé toutes les passes est souriante ; je relève la tête et m'adresse au veilleur :

« -échec et mat !

- en quatre coups ... je ne l'avais pas venu venir...
- parce que vous étiez concentré sur votre attaque par le flanc, vous avez négligé l'axe central du plateau... Ce coup s'appelle le coup du « berger » ; que je l'ai utilisé n'a rien de surprenant puisque je suis moi-même un berger...
- vous êtes un berger ?
- un berger de l'Etre, de la Nature, de l'Esprit et des âmes qui lui appartiennent...
- j'ai perdu ! Je vous accompagnerai donc jusqu'à la sortie...
- c'est inutile !
- vous voulez donc rester ici dans cet enfer ?
- non ! Mais, mon épouse et moi, nous ne partirons pas seuls...
- je ne comprends pas !
- c'est bien normal car vous êtes bien trop proche de ce lieu, si proche qu'il vous est devenu le plus lointain ; ne comprenez-vous pas qu'ici tout est factice ?
- que voulez-vous dire ?
- que tout ceci n'est qu'une illusion, celle dont parle la chanson qui tourne en boucle depuis notre arrivée ; je

pense que mon épouse, qui a pris le temps de l'écouter, a tout compris elle aussi, alors laissons-la nous raconter... »

Martine ne semble pas surprise par ma proposition ; elle se lève et s'adresse au tavernier :

« - pourquoi ne sers-tu plus de vin depuis 1969 ?

- je n'en sais rien, c'est ainsi ! On a cessé de m'en demander et moi d'en servir

- mais tu en as encore ?

- quelques caisses à la cave, abandonnées depuis 1969 ; c'était du très bon vin et j'imagine qu'il a bien vieilli...

- alors ces caisses, avec ton épouse, vous irez les chercher et on boira ce vin tous ensemble mais il me faut d'abord éclairer ta lanterne éteinte depuis tout ce temps. Cette chanson qui passe en boucle, tu aurais dû prendre la peine de l'écouter, cela t'aurait permis de comprendre bien des choses.

- que voulez-vous dire ?

- cette chanson, sans la citer, évoque Las Vegas, une ville du Nevada perdue dans le désert de Mojave ; c'est la ville du jeu, de la luxure et de tous les vices, une ville où l'or qui coule de partout brille de mille feux sous les artifices de la

lumière, comme celui dont ta femme a recouvert son corps.

- je ne peux rien lui refuser...

- toi, la femme du tavernier, enlève tout cet or dont tu couvres ton cou, tes poignets et tes mains ; crois-moi, tu te sentiras plus légère et surtout plus libre. Tu peux me confier ces bijoux et rassure-toi : je te les rendrai plus tard car l'or ne m'intéresse pas, je lui préfère la brillance des étoiles.

- je vois que les caisses de vin s'étalent à présent sur le comptoir ; tavernier tu peux les déboucher et donner ce vin à boire ç tes clients, tous tes clients ; ouvre aussi deux bouteilles de champagne et donne-les à boire aux Colitas.

- pourquoi aux Colitas ? Tu n'apprécies pas leurs fleurs ?

- ni leurs fleurs ni leur parfum qui vous envoute et vous tient dans ce piège ; arrose les Colitas pour qu'ils fanent... Et donne à tes clients autant de vin qu'ils le souhaitent.

- j'ignore pourquoi mais ton œil lumineux et profond me dit que je dois le faire...

- à présent, veilleur, mon mari a des choses à te dire... »

Le veilleur, qui ne semble toujours pas revenu de sa défaite, relève sa tête et m'adresse un regard timide, presque humilié. Je tiens à le rassurer :

« - ne fais cette tête, veilleur, et dis-toi que tu as gagné bien plus que tu n'as perdu ; tu me dois une balade, c'était l'enjeu de la partie.

- je vous accompagne au dehors dès que vous le souhaitez, toi et ton épouse...

- as-tu remarqué que tous les clients ont déjà repris des couleurs, qu'on commence à les distinguer, c'est grâce au vin qu'ils viennent de boire mais ce n'est pas assez : ils doivent en boire encore jusqu'à ce qu'ils oublient la saveur trompeuse du champagne qu'ils ont trop bu jusqu'ici. Mais, dis-moi, as-tu pris un jour la peine d'écouter cette chanson qui tourne en boucle depuis que nous sommes là ?

- c'est ainsi tous les soirs mais je n'en perçois que la musique envoutante ; les paroles, je les écoute à peine et de toute manière je ne les comprends pas...

- justement écoute attentivement car les paroles qui suivent sont la clé de cette nuit qui s'est abattue sur ce

quartier et ne veut pas la quitter ; « coute bien ces paroles
:

« And shesaid

We are all justprisonershere

Of ourowndevice

And in the master'schambers

Theygathered for the feast

Theystabitwiththeirsteelyknives

But theyjustcan'tkill the beast

Last thing I remember

I was running for the door

I had to find the passage back to the place I wasbefore

Relax said the nightman

We are programmed to receive

You can check out any time youlike

But youcanneverleave »

- je les écoute mais je ne les comprends pas, c'est de
l'anglais...

- alors je vais les traduire pour toi :

« Et elle dit

Nous ne sommes tous ici que des prisonniers volontaires

De nos propres désirs matériels

Et dans les chambres des maîtres d'hôtel

Ils se réunirent pour le festin

Ils la piquent avec leurs couteaux d'acier

Mais ils ne peuvent tout simplement pas tuer la bête

La dernière chose dont je me souviens

Je courais en direction de la porte

Je devais trouver le chemin du retour vers l'endroit où
j'étais avant

Reste calme me dit un gardien de nuit

Nous sommes programmés pour accueillir

Tu peux régler ta note quand tu veux

Mais tu ne pourras jamais parti »

- la chanson parle d'une chambre où festoient les maîtres d'hôtel ; ils ont choisi, dit la chanson, d'être les prisonniers de leurs désirs matériels ; ils piquent la bête avec leurs couteaux d'acier mais ils ne parviennent pas à la tuer ; la chanson dit encore que le dernier client a voulu s'enfuir mais qu'un gardien de nuit l'en a empêché car il est programmé pour accueillir : l'autre peut payer sa note quand il le souhaite mais il ne pourra jamais partir.

- c'est effectivement ce que dit cette chanson ! Le gardien est programmé pour accueillir mais en aucun cas pour laisser partir ; là-haut, ils font la fête, ils boivent du champagne mais crois-tu vraiment qu'ils ont choisi librement d'être les prisonniers de s'abandonner à ces désirs futiles et de renoncer à tout ce que la vie est en mesure de leur apporter de lumineux ?

- je l'ignore ! Je pense qu'ils ont renoncé, qu'ils se contentent de ce qui leur est sous la main, qu'ils sont trop fatigués pour se lancer à la recherche d'autre chose...

- que deviennent-ils après avoir longtemps festoyé ?

- ils se retrouvent ici, se dissolvent dans la bière et finissent dehors parmi les ombres, étant eux-mêmes devenus ombres...

- mais aussi longtemps qu'ils restent dans la chambre, ils ne savent rien de ce qui les attend ; ils pensent sans doute que leur oisiveté ne finira jamais...

- j'imagine que c'est ainsi... Alors ce voyage à travers la ruelle et sa nuit profonde, c'est pour bientôt ?

- je te propose un autre voyage et c'est la femme du tavernier qui t'accompagnera jusqu'à cette chambre dont j'ignore le chemin.

- une fois là-haut, qu'aurai-je à faire ?

- tu diras à tous ces gens de descendre, qu'un met délicat et d'une saveur improbable les y attend ; veille à ce qu'ils descendent tous. Ensuite tu briseras la lampe de cette chambre, tu en refermeras la porte avec la clé que possède la femme du tavernier et, de retour, tu me confieras cette clé.

- j'avoue ne pas bien comprendre mais je te fais confiance car tu sembles déjà connaître distinctement la suite des événements...

- n'as-tu pas compris que pour rompre ce qui semble ici un charme mais est en réalité une malédiction, il faut tuer la bête...

- je n'ai que mon bâton à t'offrir...

- ce genre de bête ne se tue pas avec un bâton ni même un fusil mais avec des mots pourvu qu'ils soient convaincants ; va et fais comme je t'ai dit... »

Le veilleur allume sa lanterne et emprunte le pas de la femme du tavernier délestée de tous bijoux ; ils s'engagent dans l'escalier qui conduit à l'étage vers la chambre mystérieuse, ce temple d'obscures réjouissances. Martine semble apaisée et a repris goût à la vie ; elle joint ses deux mains au miennes, me regarde en souriant et se met à parler avec tendresse :

« - quand ces gens vont descendre, j' imagine que tu vas leur parler ; tu n'es pas magicien, seulement berger de ce qui demeure au-delà des mots...

- ma chérie, ces mots n'ont d'importance qu'en ce qu'ils ne disent pas, ce sont des signes d'une vérité cachée et insaisissable, une vérité qui se pressent et se dévoile là où on ne l'attend pas...

- tu envisages de tuer la bête qui est en eux mais comment vas-tu t'y prendre ? Crois-tu qu'il existe un mot, un seul, qui soit plus lourd que la bête et en mesure de l'écraser ?

- les mots n'ont de poids que celui des signes, ce qui importe n'est pas ce qu'ils disent mais ce qu'ils taisent, ce qui se montre à leur insu. Ce n'est pas à moi de les convaincre mais à eux de se persuader eux-mêmes ; nous n'avons rien à y perdre puisque la partie d »échec m'a été favorable mais, en nous sauvant nous-mêmes, nous devons tout tenter pour les sauver eux aussi, les sortir de cet oubli, de ce sommeil dans lequel la bête les retient prisonniers.

- les voici qui redescendent ! Ils s'attendent à un met délicat et d'une saveur intense : qu'as-tu à leur offrir ?

- le salut dans la lumière... »

Effectivement le veilleur arrive dans la salle, suivi de la femme du tavernier et des convives de la chambre mystérieuse. Ils s'approchent de notre table et l'un d'entre eux prend la parole :

« - ainsi donc tu nous réserve un met délicat d'une saveur improbable ; quand y goûterons-nous ?

- pour l'apprécier à sa juste mesure, il vous faut d'abord boire de ce vin que semblent apprécier tous les clients ?

- du vin mais c'est le champagne qui nous donne bonne conscience...

- ce vin est bien plus précieux que vous l'imaginez ; il attend depuis 1969 dans une cave sombre qu'on le déguste enfin ; goûtez-y chers amis et vous verrez vos visages, comme tous ceux qui, se rassemblent ici se charger de couleurs : observez comme ils deviennent de plus en plus distincts...

- alors qu'on serve de ce vin en abondance et gare à toi s'il ne tient pas ses promesses...

- il les tiendra, je vous l'assure, et en y ajoutant quelque bonne parole, ce met délicat dont le veilleur vous a parlé, je suis certain que vos visages s'illumineront d'une lumière bien plus intense que celle que nous offre tous ces artifices... »

Les nouveaux arrivants se mêlent aux autres clients et consomment ce vin que leur tend le tavernier ; les visages deviennent de plus en plus lumineux, d'une lumière qui se projette jusqu'au dehors comme si elle invitait les ombres de la rue à entrer eux aussi et à goûter ce vin qui éclaire et réchauffe les âmes éteintes. C'est alors que je demande au tavernier de faire taire cette chanson qui n'en finit pas de se répéter comme le plus profond des désespoirs. Un convive s'adresse alors au tavernier :

« - pourquoi as-tu coupé cette chanson qui nous accompagne depuis si longtemps ?

- c'est l'étranger qui me l'a demandé, je suppose qu'il a de bonnes raisons...

- de bonnes raisons ? Je m'en vais de ce pas lui poser la question... »

Le convive s'approche de notre table un verre de vin à la main et m'interpelle :

« - tu aurais, m'a dit l'aubergiste, de bonnes raisons d'arrêter la musique...

- j'ai de bonnes raisons en effet ! Cette musique vous envoute depuis trop longtemps, c'est elle qui vous retient prisonniers de cette auberge et de l'oisiveté que vous y consommez. Regarde autour de toi, observe les ombres venues du dehors : ne vois-tu pas que le vin qu'elles partagent les rend de plus en plus distinctes. Elles sont votre miroir, le devenir de votre insouciance et de votre existence débridée qui cherche son salut dans l'oubli. J'aperçois une alliance à ton doigt : celle que tu as épousé, elle n'est pas ici à tes côtés n'est-ce pas ?

- non ! Elle est restée là-bas, je suis venu seul, me suis laissé tenter et depuis lors je suis incapable de revenir sur

mes pas, de retourner dans la lumière là-bas, tout au bout de la ruelle. J'imagine que mon épouse et nos enfants m'ont oublié...

- tu l'imagines et cela t'arrange mais en réalité tu n'en sais rien ; combien de mères, d'épouses et d'enfants ont attendu le retour des prisonniers après la guerre ? Tu es un prisonnier de la bête en toi que ces lieux ont éveillée mais il te suffit d'un mot pour la faire taire à jamais...

- alors dis-moi ce mot si tu penses que là-bas les miens m'attendent encore ?

- les autres semblent t'écouter, se taire pieusement quand tu prends la parole ; puisqu'il n'y a plus de musique, leur liras-tu quelques vers bien choisis ?

- et pourquoi pas si cela peut effectivement éclairer nos lanternes depuis trop longtemps éteintes...

- alors voici les vers qu'il te faut lire...

- écoutez tous ce que l'étranger me demande de vous lire, quelques vers qui, je l'espère, vous réchaufferont le cœur et peut-être vous rendront le début d'un espoir...

« Proche

Et dur à saisir, le dieu.
Mais aux lieux du danger, la
Délivrance croît aussi.
Dans l'obscur séjournent
Les aigles et les fils des Alpes
S'en vont sans crainte par-dessus
L'abîme sur des ponts
Légèrement bâtis.
Aussi, comme sont amassées alentour
Les cimes du temps et que les bien-aimés
Ont séjour proche, languissant
Sur les monts au plus loin séparés,
Donne une eau innocente,
Ô donne-nous des ailes, pour traverser
D'un cœur constant, et revenir.

Ainsi parlai-je, que me ravit,
Plus vite que je ne l'eusse supposé

Et si loin que jamais je n'eusse

Pensé arriver, un génie

De mon propre foyer. Brillaient, crépusculaires,

Dans la lumière double, comme j'allais,

La forêt ombragée

Et les ruisseaux nostalgiques ;

(...) »

(Hölderlin, « Patmos »)

De la patrie- tu as très bien lu, cher ami et tous t'ont
écouté avec ferveur ; regarde à présent comme leurs
visages sont devenus plus lumineux encore...

- tu as raison leurs visages suffisent à éclairer cette salle...

- uniquement cette salle ?

- cela n'est déjà pas si mal, ne crois-tu pas ?

- sans doute et pourtant ce n'est pas assez ! Alors regarde
attentivement à travers la vitre et dis-moi ce que tu vois...

- c'est la nuit mais l'obscurité s'est effacée ! On y voit bien
mieux que tout à l'heure, le ciel est rempli d'étoiles et là-
haut la pleine lune nous sourit avec bienveillance.

Comment cela fut-il possible ? Es-tu un dieu ou un prophète ?

- je suis un berger, on te l'a dit probablement, et je suis étranger à cette métamorphose ; la nuit obscure dans laquelle vous viviez jusqu'à présent n'était qu'une illusion. Il vous a suffi d'ouvrir les yeux, de voir les choses telles qu'elles sont et non telles qu'on voudrait qu'elles soient. A présent, mon épouse et moi, nous pouvons partir à présent et toi aussi si tu le souhaites : je suis certain que là d'où tu viens ton épouse et vos enfants n'espèrent que toi, ne les fais pas attendre plus longtemps.

- regardez mes amis, regardez tous à travers les vitres : la rue a retrouvé ses lumières d'autrefois, nous sommes libres à présent, les ombres ont disparu sous les traits rassurants et lumineux de ceux qu'elles étaient auparavant. Veilleur, tu peux briser ta lanterne car jamais plu la nuit ne sera aussi sombre. Sortons mes amis et saluons ce ciel étoilé et cette lune hospitalière, bénissons la lumière qui nous revient de la nuit dont elle était prisonnière. Je m'en vais retrouver les miens tout là-bas dont je suis venu et chacun devrait en faire autant : n'avons-nous pas perdu assez de temps ? »

Après ces bonnes paroles l'homme ouvre la porte et disparaît dans la lumière de nuit, suivi par tous les autres ; ne demeurent à l'intérieur que l'aubergiste et sa femme. Martine et moi sommes sur le point de nous en aller à notre tour mais je souhaite interpeller l'aubergiste et sa femme une dernière fois :

« - vous ne partez pas avec les autres ?

- nous somme d'ici et à présent que tout est rentré dans l'ordre, ma femme et moi continuerons à tenir cette auberge. Nous y servirons du vin à tout qui en demande mais depuis ce soir, je te l'assure, le champagne est désormais interdit dans cette auberge.

- mon épouse doit rendre à la tienne ses bijoux...

- ces bijoux je n'en veux plus, jamais, ne suis-je pas assez belle et lumineuse pour devoir m'en parer ? Emportez-les et confiez-les à une œuvre de votre choix, qu'après avoir semé tant de tristesse et de désespoir, ils illuminent le visage de ceux auxquels ils profiteront. Gardez-les, Madame, et faites-en bon usage...

- demain à la première heure nous nous rendrons chez un marchand d'or qui les achètera volontiers ; l'argent que

nous en obtiendrons trouvera, croyez-le bien, des souffrances à soulager.

- à la bonne heure ! Revenez nous voir à l'occasion et, nous vous le promettons, plus jamais de plat du jour... Vous nous avez ouvert les yeux sur notre stupidité mais aussi sur la beauté d'un ciel étoilé et d'une lune bienveillante, comment vous remercier ?

- vous n'avez pas à nous remercier ! Nous vous seulement donné l'occasion d'ouvrir enfin vos yeux mais c'est vous-mêmes qui les avez ouverts. Souvenez-vous que la bête n'est pas morte, qu'elle sommeille au plus profond de nous tous ; aussi doit-on veiller à ce qu'elle ne sorte pas de sa propre nuit et ferme à nouveau nos yeux. A bientôt, chers amis... »

Martine et Denis franchissent enfin la porte et disparaissent dans la ruelle, guidés dans la pénombre par la lune et les étoiles ; ils arrivent bientôt à l'hôtel où les attend la chambre qu'ils avaient réservée. Avant d'aller se blottir dans les bras de Morphée et des rêves qu'elle nous inspire, ils font un détour par le bar afin de s'y restaurer car Martine n'a toujours rien avalé. J'ai emporté avec moi la lanterne du veilleur qui depuis lors ne m'a jamais quitté ; elle est là où je l'ai déposée à notre retour à la maison,

sur une table basse de mon atelier et souvent je la regarde
et je repense alors à cette nuit passée dans la taverne aux
ombres, je repense à cette nuit infranchissable, même par
les chats, à tous ces êtres sans visage, je repense à la nuit
du monde qui en 1969 s'est abattue sur ce quartier perdu
dans cette ville immense et à toutes les nuits du monde
qui pèsent sur nos épaules bien plus lourdement que le
rocher de Sisyphe. Je repense à tout cela et je me dis
souvent que la pire de toutes ces nuits est celle sur
laquelle se referment nos paupières.

HÔTEL CALIFORNIA

Sur une sombre route du désert

Un vent frais passe dans mes cheveux

La senteur tiède des colitas

S'élevant dans l'atmosphère

Devant, plus loin

J'aperçus une lumière vacillante

Ma tête devint lourde et ma vue s'obscurcit

Je dus m'arrêter pour la nuit

Elle se tenait debout dans l'encadrement de la porte
J'entendis la cloche de l'église
Et je pensais en mon for intérieur
Ça pourrait être le paradis comme ça pourrait être l'enfer
Puis elle alluma une chandelle
Et me montra le chemin
Il y avait des voix au fond du couloir
Il me sembla les entendre dire

Bienvenue à l'Hôtel California
Quel endroit délicieux
Quel visage ravissant
Il y a plein de place à l'Hôtel California
Tout au long de l'année
Vous pouvez en trouver ici

Son esprit est perverti par Tiffany
Elle a les courbes d'une Mercedes

Elle a plein de très, très beaux mecs

Qu'elle appelle ses amis

Comme ils dansent dans la cour

Douce sueur estivale

Certains dansent pour se souvenir

D'autres pour oublier

Alors j'ai appelé le Capitaine

Apportez-moi mon vin s'il vous plait

Il m'a répondu

Nous n'avons plus cet alcool depuis 1969

Et toujours ces voix qui m'appellent de loin

Qui te réveillent au milieu de la nuit

Juste pour les entendre dire

(EAGLES, « Hôtel Californie », 1977)

JOUR DE COLERE



Un silence de neige. Le prêtre, la Mort, le Merle et les
Mains du défunt. Le cercueil d'un enfant git sur le sol
avant d'être inhumé...

LE PRÊTRE

(A mi-voix, comme pour conjurer le froid)

Jour de colère, ce jour-là

Il réduira le monde en cendres,

David l'atteste, et la Sibylle.

Quelle terreur à venir,

Quand le juge apparaîtra

Pour tout strictement examiner !

La trompette répand étonnamment ses sons,

Parmi les sépulcres de tous pays,

Rassemblant tous les hommes devant le trône.

La Mort sera stupéfaite, comme la Nature,

Quand ressuscitera la créature,

Pour être jugée d'après ses réponses.

Un livre écrit sera produit,

Dans lequel tout sera contenu ;
D'après quoi le Monde sera jugé.
Quand le Juge donc tiendra séance,
Tout ce qui est caché apparaîtra,
Et rien d'impuni ne restera.
Que, pauvre de moi, alors dirai-je ?
Quel protecteur demanderai-je,
Quand à peine le juste sera en sûreté ?
Roi de terrible majesté,
Qui sauvez, ceux à sauver, par votre grâce,
Sauvez-moi, source de pitié.
Souvenez-vous, Jésus si doux,
Que je suis la cause de votre route ;
Ne me perdez pas en ce jour.
En me cherchant vous vous êtes assis fatigué,
Me rachetant par la Croix, la Passion,
Que tant de travaux ne soient pas vains.
Juste Juge de votre vengeance,

Faites-moi don de la rémission
Avant le jour du jugement.
Je gémis comme un coupable,
La faute rougit mon visage,
Au suppliant, pardonnez Seigneur.
Vous qui avez absous Marie(-Madeleine),
Et, au bon larron, exaucé les vœux,
À moi aussi vous rendez l'espoir.
Mes prières ne sont pas dignes (d'être exaucées),
Mais vous, si bon, faites par votre bonté
Que jamais je ne brûle dans le feu.
Entre les brebis placez-moi,
Que des boucs je sois séparé,
En me plaçant à votre droite.
Confondus, les maudits,
Aux flammes âcres assignés,
Appelez-moi avec les bénis.
Je prie suppliant et incliné,

Le cœur contrit comme de la cendre,

Prenez soin de ma fin.

Jour de larmes que ce jour-là,

Où ressuscitera, de la poussière,

Pour le jugement, l'homme coupable.

À celui-là donc, pardonnez, ô Dieu.

Doux Jésus Seigneur,

Donnez-leur le repos. Amen.

LA MORT

*(Tenant sa pelle comme un bâton de parole, la voix creuse
mais étrangement douce)*

Tu appelles la colère, prêtre. Est-ce ainsi que tu apaises
ceux que tu prétends conduire ? Mon passage n'est pas un
châtiment : c'est le dernier abri. Je ne prends rien, j'ôte
seulement le poids de vivre.

LE MERLE

(Du haut du manche de pelle, tête inclinée, un œil brillant)

Je n'ai jamais entendu le monde se dissoudre en cendres.
Je connais la neige fondue et le retour du jour, mais pas ce

feu que tu promets. Si tout doit brûler, pourquoi chanterais-je au matin ? Pourquoi la branche fleurirait-elle encore, si tout finissait en jugement ?

LES MAINS DU DÉFUNT

(Sortant de la terre, non comme un cri, mais comme un souffle venu d'en dessous)

Si la colère vient, elle m'a déjà traversé. J'ai connu le poids des jours, la pierre du silence, l'oubli dans les chairs. Pourquoi tant de frayeur au seuil, prêtre ? La nuit que j'habite n'est ni cendre ni flamme, elle est absence et attente. De quel droit m'appelles-tu au tribunal d'un Dieu dont je ne vois plus la face ?

LE PRÊTRE

(Serrant son livre comme s'il voulait en retenir la chaleur)

Vous parlez de douceur, de neige qui fond, de branches qui refleurissent... Mais vous oubliez l'effroi. La lumière n'est pas ce voile paisible que vous tissez : elle brûle, elle révèle, elle juge. Si je convoque le Dies Irae, ce n'est pas pour menacer, c'est pour rappeler que tout doit être pesé, que nos vies ne sont pas de simples passages comme le vol d'un oiseau. L'homme n'est pas un merle ; nous portons le poids d'un sens qui nous dépasse. Et sans ce sens, nous chutons.

LA MORT

(S'approchant d'un pas, la neige ne crissant pas sous sa robe)

Tu confonds le sens et la peur. Ce que tu appelles lumière, je l'ai vue consumer des âmes plus sûrement que mes bras ne les ont accueillies. Tu veux que tout soit pesé mais certaines choses ne supportent pas la balance. Il est des silences trop vastes pour vos livres.

LE MERLE

(Frottant son bec jaune contre le bois du manche, comme pour marquer le monde de sa présence)

Je ne connais pas la peur dont tu parles, prêtre. Lorsque j'ouvre le chant dans l'aube froide, je ne cherche ni jugement ni sens : je réponds à un appel que je ne comprends pas. Et pourtant, il me suffit. Si Dieu existe, peut-être chante-t-il en moi sans que je sache son nom.

LES MAINS DU DÉFUNT

(Plus lentes, comme si elles tentaient de saisir non la terre, mais un mot)

J'ai porté ton sens, prêtre. Je l'ai porté comme on porte une pierre sur la langue. Il m'a pesé plus lourd que ma propre vie. Tu dis que nous chutons sans lui mais je suis tombé avec. Et dans la nuit qui suit la dernière respiration, je n'ai vu ni colère ni cendre : j'ai vu...

(Hésitation, un frisson passe dans la terre)

... un espace. Sans murs, sans nom. Et quelque chose en moi a voulu y demeurer.

LE PRÊTRE

(La voix plus douce, mais d'une douceur tendue, presque fragile)

Tu as vu un espace, dis-tu... Mais que vaut un espace sans espérance ? Si je parle de justice, de balance, de jour de vérité, c'est pour que la souffrance des vivants ne soit pas vaine. La lumière n'est pas un privilège, elle est une porte pour ceux qui, dans la nuit, ont tenu bon. Tous ne sont pas méritants mais à ceux qui ont peiné dans la fidélité, une

clarté doit bien être donnée... sinon quel sens pourrions-nous offrir à leurs larmes ?

LA MORT

(Souffle d'air, sans froid, comme un nocturne qui passe sous la peau)

Tu veux que la douleur ait un salaire. Tu veux que les larmes achètent un peu d'éternité. Mais la nuit humaine n'est pas une épreuve notée, prêtre. Il n'y a pas de comptabilité dans l'ombre où je conduis. Certains arrivent dévastés, d'autres en paix, mais nul n'est pesé : je les reçois tels qu'ils ont été et cela suffit. Ce qui n'a pas été vécu ne peut être racheté. Ce qui a été vécu n'a pas besoin de l'être.

LE MERLE

(Il se penche, comme pour mieux voir le visage du prêtre)

Tu parles de larmes et je ne les comprends pas. Dans la nuit glacée, sur une branche qui ploie, je chante pourtant, non pour mériter l'aube mais parce que la nuit elle-même appelle un chant. S'il existe une clarté, elle n'est pas après : elle est dans le souffle qu'on ose encore pousser dans

l'obscur. Et si personne ne l'entend, elle demeure quand même. Est-ce trop peu pour toi ?

LES MAINS DU DÉFUNT

(Plus hautes, presque jusqu'au poignet maintenant, paumes ouvertes)

Tu dis : tenir bon dans la nuit. J'ai tenu. J'ai serré des mots de prière jusqu'à m'en meurtrir les doigts. J'ai cru que la fidélité offrait un seuil, un passage, une lumière promise. Mais au bout du dernier souffle, le seuil n'était pas ouvert : c'est moi qui ai dû m'ouvrir. Il n'y avait ni récompense ni abandon, seulement être nu devant l'inconnu. Et j'ai senti que cela...

(La terre frissonne)

... était déjà assez.

LE PRÊTRE

(Sa voix se tend, comme prise au piège de ce qu'il croit devoir dire)

Cette vie que vous réclamez, vous l'avez eue. , on ne revient pas mendier ce qui fut donné une fois pour toutes. Vous avez reçu votre part de jours, de nuits, de choix, et Dieu a vu ce que vous en avez fait. À présent, il est trop tard. Le poids de vos actes est connu, et nul ne s'en défait en grattant la terre pour revenir. Au Jour du Jugement, tout vous sera compté, et chacun recevra selon ses œuvres. Il n'y a pas de seconde vie, pas de rattrapage, pas d'aube après la dernière. Résignez-vous à ce qui est fixé.

LA MORT

(Elle est immobile, mais la neige autour d'elle semble s'assombrir)

Tu enfermes la vie dans un registre, prêtre. Tu veux qu'elle se justifie, qu'elle rende des comptes comme si respirer, aimer, trébucher, se relever n'étaient pas déjà assez pour épuiser un être. Tu dis : trop tard. Mais il n'est jamais trop tard pour être vivant, même au dernier souffle... et parfois, au-delà. La seule vie perdue est celle qu'on remet à demain.

LE MERLE

(Il agite ses ailes, un bref tressaillement de froid ou de vérité)

Trop tard ? Pour qui ? Pour quoi ? Je chante sur des branches mortes, dans l'hiver où plus rien ne promet le printemps. Et pourtant, quelque chose répond même si ce n'est qu'un écho dans le gel. Si l'on attend un grand soleil pour vivre, on ne vivra jamais. La nuit ne se mérite pas, elle s'habite.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La voix surgit brutale, vibrante, presque humaine, sans que le corps ne monte davantage)

Donne-moi la vie, pas le souvenir de l'avoir eue ! Que m'importe qu'on la pèse, qu'on la juge, qu'on la dissèque ? Je l'ai portée comme j'ai pu, oui, avec mes failles, mes erreurs, mes silences. Mais ce que j'ai eu m'a glissé entre les doigts à force d'espérer un lendemain meilleur, à force de croire vos promesses de lumière après la nuit. Je ne veux plus d'un salut en retard, ni d'un bonheur posthume à crédit. S'il existe un souffle, qu'il soit maintenant, même dans l'obscur ! Même dans cette tombe ! Rends-moi le présent, moi je me charge du reste !

LE PRÊTRE

(Sa main tremble sur le livre, il la cache sous la manche)

La vie... la vie n'est pas... seulement ce présent que vous réclamez. Elle trouve son sens dans ce qui l'attend, au-delà. Si nous ne vivons qu'ici, qu'en cet instant alors tout s'effrite, tout se perd ! Il faut bien... il faut bien une promesse qui tienne, quelque chose qui sauve ce que nous n'avons pas su vivre. Vous parlez de reprendre la vie maintenant mais... mais cela ne vous a-t-il pas justement conduits ici ? On ne peut pas revenir en arrière. Il faut accepter le verdict, et croire que la lumière... existe, même si elle se fait attendre.

LA MORT

(Elle s'avance d'un pas sans menace, mais la neige s'affaisse sous elle comme un souvenir qu'on enterre)

Tu parles comme si la vie était un examen raté qu'il faudrait rattraper ailleurs. Mais cet ailleurs que tu promets ressemble trop à un refuge pour ne pas affronter le jour. Tu dis que tout se perd si l'on vit ici, je te dis que tout se perd si l'on attend plus tard pour vivre. Tu veux sauver ce qui n'a pas été vécu, mais c'est impossible : la vie ne se stocke pas, ne se met pas de côté. Elle se respire ou elle s'éteint.

LE MERLE

(La tête penchée, son œil de nuit fixé sur le prêtre)

Tu dis que vivre seulement ici ne suffit pas. Mais où donc
veux-tu vivre ? Ailleurs ? Demain ? Dans un lieu que
personne n'a vu, que tu nommes lumière pour ne pas dire
absence ? Je chante dans l'instant où je me tiens. Si je garde
mon chant pour un autre monde, il mourra dans ma gorge.
Et avec lui... moi.

La vie n'est pas un dû, c'est le présent, jour après
Jour, de l'Esprit qui nous habite et demeure en nos
Âmes, son temps n'est pas le nôtre, celui d'un balancier
Suspendu aux horloges ; le sien est devenir que jamais
Rien n'arrête. Qu'il vienne le divin juge pour congédier
L'Esprit : ne sais-tu pas, corbeau, que mort est aussi vie,
Qu'il n'est pas dieu assez puissant qui de l'Esprit arrêterait
Le cours ? Partout l'Esprit mais jamais dans ton livre...

LES MAINS DU DÉFUNT

(La voix est plus proche, presque à la surface du sol, comme si les mots soulèvent la terre)

Tu me demandes d'attendre encore, après l'attente qui a rongé ma vie. Tu m'offres une lumière que je ne verrai jamais, en échange d'un présent que tu refuses de me rendre.

Si c'est cela, la promesse, elle n'est que l'autre nom du vol. J'ai patienté pour un jour meilleur, et ce jour m'a glissé entre les doigts comme la poussière que je deviens. Je ne veux pas être sauvé, je veux vivre, même maintenant, même ici, même autrement. Et si Dieu me juge pour cela, qu'il me juge pour avoir voulu sentir, une seule fois, la vie sans murs.

LE PRÊTRE

(Sa voix se fait plus basse, comme si lui-même cherchait la lumière qu'il annonce)

Je ne veux pas... vous laisser dans l'obscur. Il existe une clarté, j'en suis certain, un phare dans la nuit humaine, une lumière qui n'aveugle pas mais conduit... Je ne peux croire

que nous soyons livrés à l'errance, sans rive, sans havre, sans aube. Si Dieu n'est pas la promesse d'un jour nouveau, alors... alors que nous reste-t-il ?

LA MORT

(Elle l'écoute, puis répond avec une douceur qui glace et console à la fois)

Pas un phare, prêtre, mais la nuit elle-même. Non pas une rive, mais le pas qui s'y avance sans jamais la toucher. Tu veux effacer la nuit pour lui donner sens, mais la nuit n'a pas besoin d'être sauvée. Elle est notre demeure, et ceux qui l'acceptent y marchent plus légers.

LE MERLE

(Son chant n'éclate pas, il est comme retenu, un chant qui naît dans l'ombre)

Je ne cherche pas à sortir de la nuit. Parfois, au cœur du noir, il y a un souffle, une branche qui craque, un frémissement d'aile et c'est assez pour avancer. Si lumière il y a, elle ne vient pas du ciel lointain, mais d'un battement

dans l'obscur. Nous n'avons pas à être sauvés de la nuit : nous avons à y vivre sans fuir.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La terre se soulève à peine, comme un thorax qui voudrait respirer)

J'ai trop attendu l'aube promise. Chaque nuit de ma vie, on me disait : « Tiens encore, la lumière vient. » Elle n'est jamais venue. Et maintenant que je suis couché dans le noir véritable, je découvre qu'il n'est pas vide. Il garde la trace des pas, des voix, des douleurs, et quelque chose comme une présence muette. Si je devais revivre, je ne guetterais plus l'horizon. J'apprendrais à habiter la nuit comme un lieu qui ne trahit pas.

LE PRÊTRE

(Sa voix se trouble, comme s'il se souvenait brusquement d'une nuit qu'il avait voulu oublier)

Je... je connais la nuit dont vous parlez. Il m'est arrivé, autrefois, de sentir le monde se taire, comme une maison abandonnée au bord d'un bois noir. Il y avait un souffle...

bleu, peut-être, un vent d'automne qui portait le cri d'un enfant, ou était-ce un oiseau blessé ? J'ai eu peur. Alors j'ai brandi la lumière, comme un veilleur qui n'ose pas poser la lampe. Peut-être ai-je... confondu Dieu avec la lueur qui devait me rassurer. Je ne sais plus.

LA MORT

(Son regard se lève vers un point que nul ne voit)

Il existe des nuits où le bleu n'est pas un salut, mais une profondeur qui appelle. Dans le silence des collines, près des étangs qui boivent la lune, j'ai vu des âmes se défaire comme des feuilles d'octobre, non pas damnées, mais rendues à leur obscur. Ce n'est pas un gouffre, prêtre, c'est un retour. Ceux qui cessent de lutter contre la nuit y trouvent un repos plus vaste que tes cieux.

Pureté ! Pureté ! Où sont les sentiers effrayants de la mort,

Du gris mutisme de pierre, les roches de la nuit

Et les ombres sans paix ? Abîme étincelant du soleil.

Sœur, quand je t'ai trouvée à la clairière solitaire

De la forêt, et il était midi, et grand le mutisme de la bête

;

Blanche sous le chêne sauvage, et d'argent les fleurs de
l'épine.

Puissant mourir et la flamme chantante dans le cœur.

(...)

Les eaux résonnent doucement dans le déclin de l'après-
midi

Et la friche verdit plus sombre sur la rive, joie dans le vent
rose ;

Le doux chant du frère sur la colline du soir.

(G/ Trakl, « Printemps de l'âme », extrait)

LE MERLE

(Ses plumes frémissent, un noir brillant comme une encre vivante)

J'ai chanté sur des branches chargées de givre, alors qu'aucune aube ne venait. Dans les vergers bleus de la fin de l'automne, où les pommes pourrissent sous la neige, j'ai entendu le pas d'une sœur invisible qui traversait la clairière. Elle ne portait aucune lumière, seulement la douceur d'être là. Il y a des présences qui n'illuminent pas mais qui tiennent la nuit ensemble pour qu'elle ne s'effondre pas.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La terre vibre, non de colère, mais d'une nostalgie qui serre la gorge)

J'ai rêvé, sous la tombe, d'une chambre bleue, où un frère murmurait mon nom comme pour me retenir au seuil. Mais chaque fois que je voulais entrer, une cloche sonnait au loin et la porte se dissolvait. On m'avait dit qu'au-delà, il y aurait la joie, des champs clairs, des enfants aux visages de lumière. Je n'ai trouvé que la nuit mais elle était vraie. Elle ne promettait rien. Elle ne mentait pas. Et dans cette

honnêteté de l'obscur, j'ai senti pour la première fois quelque chose comme une paix sans visage.

LE PRÊTRE

(Les yeux perdus, la voix étranglée par une réminiscence)

Je me souviens... Il y avait, avant tout cela, une vieille maison au bord d'un village, une maison basse, aux volets rongés, où la lampe fumait le soir. Je me revois, j'étais penché à la fenêtre, et dehors le vent faisait claquer les chaînes des portes. Il y avait une odeur de bois humide, de thé amer et de cire ; une petite cheminée qui vomissait des cendres dorées ; et quelqu'un, là-dedans, qui lissait un châle comme on lisse une parole. Je croyais que ce foyer suffisait à éteindre la peur. Peut-être ai-je appris à nommer la lumière d'après ce feu tremblant et non d'après un ciel.

(Une hésitation, un rire qui meurt)

Je ne l'ai pas dit jusque-là.

LA MORT

(Son silence devient moins une absence qu'un endroit où se pose la mémoire)

La maison te tient encore, prêtre. Elle est ta faille, ce lieu simple où la foi se confondait avec la chaleur d'un corps. Tu brandis des paroles pour sauver d'autres âmes ; mais ta première espérance était un foyer qui tenait le froid à distance. C'est humain et c'est fragile. La nuit n'efface pas ces maisons : elle les recueille, elle les plie comme des mains qui se referment. Il n'est pas honteux d'avoir aimé une lampe.

LE MERLE

(Un battement d'ailes, comme un souvenir d'été qui freine la chute)

Une maison basse... je l'ai connue aussi, en d'autres saisons. Les étangs y réfléchissaient des lunes blanches, et parfois une fille passait, pieds nus, portant des pommes. Ce que tu appelles lumière est parfois seulement la chaleur d'un geste. Si ta foi venait de là, alors la foi est humaine et elle a le droit de trembler. Chante encore pour elle, si tu veux.

Mais ne l'échange pas contre le ciel qui, souvent, n'est que silence.

LES MAINS DU DÉFUNT

(Leur voix gronde, non de reproche mais d'une requête plus pressante)

Tu te penses gardien des promesses, et tu te caches derrière des textes ; pourtant, ce que tu protèges, c'est peut-être la mémoire d'un couloir où l'on t'a attendu. Rends-nous cette maison, prêtre, pas en souvenir, mais en présence : la senteur du bois, la chambre basse, la lampe qui vacille. Nous avons trop attendu des ailleurs. Que la vie nous soit donnée en ce qui nous resta, même si c'est le peu d'un feu qui chancelle.

Le prêtre ferme les yeux, comme si la vieille maison, tout à coup, avait pris le poids d'un tombeau. Sa mâchoire se raidit ; il recule d'un souffle. Il défend encore ce qu'il sait, la promesse, la doctrine, mais quelque chose, sous la pierre, a remué une corde ancienne, tirant la langue de ses certitudes.

La nuit autour d'eux semble retenir son souffle. Les voix, maintenant, n'ont plus seulement la rigueur d'un débat :

elles sont des mémoires qui s'entrecroisent, et la vieille maison, ébauche de chaleur, a rendu la parole du prêtre plus humaine, donc plus vulnérable.

LE PRÊTRE

(La tête baissée, les doigts crispés sur le livre qu'il n'ouvre plus)

Si la nuit demeure... si elle ne s'ouvre sur aucune aube, comment ne pas sombrer ? J'ai cru, toute ma vie, qu'il fallait y échapper, l'éclaircir, la traverser sans s'y attarder. Habiter la nuit...

Je ne sais pas comment on fait. N'est-ce pas renoncer ?

(Il se reprend, mais la voix manque de pierre)

Je ne veux pas que les âmes s'égarent dans l'ombre...

LA MORT

(Son timbre est étonnamment tendre, presque humain)

S'égarer n'est pas habiter. Habiter n'est pas se dissoudre. Il existe une manière d'être dans la nuit comme dans une maison qui n'est pas à soi, mais où l'on apprend, pas à pas, à ne pas heurter les meubles. La nuit n'est pas un piège,

c'est un paysage. On peut y marcher, lentement, et découvrir que l'obscur n'est pas vide, mais plein de présences qui ne crient pas.

LE MERLE

(Un souffle de chant dans la gorge, comme une note encore retenue)

Habiter la nuit, c'est écouter. Ce n'est pas la transformer. Ne cherche pas à y mettre ta lumière : elle a la sienne, plus grave, plus ancienne. Dans la brume des vergers sombres, quand plus aucune étoile ne répond, je tends l'oreille et j'entends la sève continuer de monter dans les branches nues. La nuit n'est pas l'envers du jour : c'est un autre jour, plus lent, plus profond. On y devient vrai.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La voix ne frappe plus : elle s'ouvre)

Je ne veux plus fuir l'obscur. Je l'ai craint toute ma vie, comme un enfant redoute la pièce sans lampe. Mais maintenant que j'y suis, je sens qu'elle ne dévore pas, elle accueille. Si l'on m'offrait de revenir, je ne chercherais plus

la lumière promise : je chercherais une présence, quelqu'un avec qui marcher la nuit, sans but, sans autre horizon que le pas d'après. Ce n'est pas renoncer, c'est enfin cesser de courir après un matin qui n'existe pas.

LA MORT

(Elle fixe le prêtre, non pour le convaincre, mais pour l'inviter)

Tu n'as pas à renoncer à ta lumière, prêtre. Mais cesse de vouloir qu'elle remplace la nuit. Laisse-la être une lampe faible dans une main, pas un soleil qui efface tout. Le monde n'a pas besoin d'être sauvé de l'obscurité : il a besoin qu'on y demeure sans mentir.

La mort ? Mais un souffle, une caresse sur le monde,

Un léger vent du soir quand, rouge, le soleil qui décline

Rend à la terre sa paix nocturne, un souffle qui rafraîchit

Les âmes, en efface les torpeurs, ouvre la vie au plus haut

De ses cimes, un pas sans bruit sur les chemins de pierre

Que rien n'écorche, l'ombre invisible de tous ceux qui
demeurent,

Le présent d'une fausse absence. La mort ? Elle nous
habite

De l'intérieur comme une offrande au creux de l'âme,

Toujours fidèle à ceux qui pleurent encore, ô joie pour ce
qui

Nous habite et ne se perd que dans l'adieu des retours en
arrière.

LE PRÊTRE

(Il ne lève pas encore la tête ; la voix est basse, presque à lui-même)

Comprendre... Je n'ai jamais appris cela. On m'a enseigné à
guider, à rassurer, à tenir la lampe haute pour les autres.
Mais écouter la nuit sans y chercher une issue...

(Une brève respiration, comme un vertige)

Je ne sais pas faire. J'ai parlé toute ma vie de salut, comme
si l'homme devait sortir du monde pour être sauvé. Mais
vous dites... habiter. Rester. Ne pas fuir l'obscur.

(La main glisse du livre, qui tombe dans la neige sans bruit)

Si je laisse entrer cette pensée, si je cesse de promettre un ailleurs, que devient mon rôle ? Qui suis-je, si je ne mène plus vers une aube ? Je ne veux pas perdre ce que j'ai cru et pourtant... quelque chose en moi voudrait simplement s'asseoir un moment dans la nuit sans la condamner.

LA MORT

(Elle s'avance d'un souffle, non pour effrayer, mais pour dire vrai)

Ne me confonds pas avec un seuil, prêtre. Je ne suis pas l'aube d'un royaume, ni la porte d'un autre commencement. Je coupe un fil, rien de plus. Ce qui vit en toi se défait de la chair, comme un vêtement qu'on laisse sur une chaise avant de quitter la pièce.

Mais ne crois pas que cela vous change. La mort n'est pas une métamorphose, pas un baptême nouveau, pas un passage de l'ombre à la lumière. Elle est une fin, oui, mais la fin d'une forme seulement. Ce que vous avez été, vous continuez de l'être, sans masque, sans décor, sans peau.

Et la tragédie ne cesse pas avec le dernier souffle. Elle se poursuit, sans gestes, sans voix, mais pas sans vous. Ceux que vous croyez « partis » ne sont pas ailleurs : ils demeurent, dans une nuit plus nue, plus vaste, où l'on ne s'abrite plus derrière les mots. Ne cherche donc pas en moi un commencement ou une rédemption. Je défais, je ne sauve pas. Et ce qui demeure ensuite est encore la vie, mais sans l'illusion d'une issue.

LE MERLE

(Il incline la tête, comme si le mot "fin" résonnait différemment pour lui)

Couper un fil... Je comprends cela. Quand une branche casse sous le gel, l'arbre ne chante pas sa perte, il continue de monter sa sève, sans la feuille qui fut là hier. La fin n'est pas un seuil, juste un endroit où quelque chose cesse de tenir. Mais ce qui cesse ne disparaît pas : cela se dépose dans la nuit, comme les fruits tombés nourrissent la terre.

Si tu dis vrai, Mort, alors ceux qui partent ne deviennent pas lumière, ils deviennent nuit. Et peut-être est-ce là la forme ultime de la présence : être ce sombre qui veille autour de nous et nous apprend à ne plus fuir. Je ne vois pas de

rédemption là-dedans, et pourtant... il y a une tendresse rude dans ce destin. Une vérité sans promesse, mais pas sans lien.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La voix monte, non plus en colère, mais en reconnaissance brutale)

Oui... je sens ce que tu dis. Je n'ai pas été transfiguré, ni purifié, ni changé en chant. Je suis resté moi mais sans peau, sans rôle, sans mensonge. Et la nuit où je demeure n'est pas un royaume, pas un repos, pas un oubli. C'est la même vie, mais sans refuge.

Cela me révolte encore, parfois je voudrais crier contre cette fin qui ne délivre de rien. Mais au fond... au fond je préfère cette nuit nue à la lumière mensongère qu'on m'avait fait espérer. Si je dois continuer, que ce soit sans voile. Que je sois ce que j'ai été, jusqu'au bout, dans l'obscur et sans illusion.

LE PRÊTRE

(Sa voix veut s'élever, mais reste basse, comme si le souffle manquait)

Je... je ne peux pas croire que tout soit nuit. Qu'il n'y ait... rien d'autre. Si la vie continue ainsi, défaite de la chair, sans pardon, sans aube, alors... à quoi bon ?

(Les mots se cherchent, trébuchent)

Je ne demande pas une gloire, ni des anges, mais... une clarté, même mince, un lieu où la douleur... cesse, où l'on soit... relevé. Si je laisse tomber cette lumière, que reste-t-il pour tenir debout ? Pour ne pas... se perdre ? Je... ne sais pas vivre sans promesse.

LA MORT

(La phrase commence nette, puis se fracture comme une marche qui cède)

Promesse... ce mot... glisse. Il ne tient pas. Tu veux un ailleurs pour supporter l'ici. Mais...

(Elle cherche le mot juste, il ne vient pas)

La nuit ne détruit pas. Elle... dé-noue. Elle ôte le surplus et laisse ce qui est.

LE MERLE

(Un souffle de chant lui échappe, mais la note se brise)

Je... voulais dire... qu'il existe... dans le noir... quelque chose comme...

(La phrase s'effile, s'égare)

Pas lumière... non... mais... un battement. Un cœur sans corps mais un cœur qui tient.

(Une plume tombe dans la neige)

On ne se perd pas si l'on écoute.

LES MAINS DU DÉFUNT

(La voix surgit, plus nue ; elle ne cherche plus la cohérence mais la vérité immédiate)

Je... j'ai attendu trop long. La promesse m'a vidé. Elle m'a pris la vie pendant que j'espérais... autre chose. Le bonheur ailleurs m'a tué.

(La terre frissonne)

Je veux... pas demain, pas un ciel, juste être. Même cassé.
Même dans la nuit.

LE PRÊTRE

*(Il ouvre la bouche trop vite, comme pour reprendre pied,
mais aucun mot sûr ne vient)*

La lumière, je... Il existe pourtant une clarté, pas seulement humaine mais au-dessus.

(Sa main cherche le livre tombé, sans le ramasser)

Nous ne sommes pas faits... pour... pour rester dans la nuit, elle n'est pas tout. Elle précède, oui, elle précède la (le mot « aurore » ne vient pas) la... suite. Je ne peux pas croire que rien ne relève. Qu'on demeure tel quel après... Il doit, il devrait y avoir quelque chose qui lave. Sinon comment pardonner ? respirer ? Si je laisse tout, si je dis oui à cette nuit qui me recouvre et m'enlace, alors je ne sais plus prier.

LE MERLE

(La voix est basse, sans chant, comme si la nuit parlait à travers un oiseau)

Prêtre... écoute. Tu ne sais plus prier, mais ce n'est pas une perte, c'est une ouverture car les mains ne sont pas faites pour prier mais pour bénir joyeusement ce qui advient. Il n'y a pas de salut, pas d'aube réparatrice. La nuit ne conduit nulle part : elle est. Elle ne sauve pas, elle ne relève pas, elle ne pardonne pas. Elle révèle seulement ce que nous sommes quand plus rien ne nous éclaire. Habiter la nuit, ce n'est pas l'aimer. Ni s'y résigner. C'est marcher en elle sans attendre qu'elle change, sans lui demander autre chose que d'être notre seul lieu.

C'est tragique, oui ! Mais c'est la seule dignité qui nous reste, à nous qui avons cessé de croire aux soleils promis. Reste avec nous dans l'obscur. Pas pour t'y perdre mais pour y être vrai. Sans rédemption. Sans lendemain. En vivant malgré tout, pas après ni ailleurs, mais ici, dans cette nuit qui est nôtre et qui ne ment plus.

Un long silence. La neige continue de tomber, flocons lents, absorbant jusqu'au souffle des mots. Le prêtre ne parle plus : il ne croit pas, il n'espère pas, il demeure, simplement,

debout dans la nuit. La Mort baisse la tête, non en triomphe, mais en reconnaissance. Les mains ne remuent plus : elles reposent, non apaisées, mais présentes. Le merle, sans chanter, garde la veille. Rien ne se résout. Rien ne commence. La nuit se referme comme une page qu'on ne tourne pas.

TRINITE
DE
L'EFFONDREMENT



HORS-DE SERVICE

[Ce texte procède d'une mise en scène dialoguée du texte « Hors de service » au livre IV du Zarathoustra de Nietzsche ; le texte est ensuite prolongé en direction du dieu tragique]

Peu de temps cependant après que Zarathoustra se fut débarrassé de l'enchanteur, il vit de nouveau quelqu'un qui était assis au bord du chemin qu'il suivait, un homme grand et noir avec un visage maigre et pâle. L'aspect de cet homme le contraria énormément.

ZARATHOUSTRA

(Il parle intérieurement à son propre cœur)

Malheur à moi, je vois de l'affliction masquée, ce visage me semble appartenir à la prêtraille ; que veulent ces gens dans mon royaume ? Comment ! J'ai à peine échappé à cet enchanteur : et déjà un autre nécromant passe sur mon chemin, un magicien quelconque qui impose les mains, un sombre faiseur de miracles par la grâce de Dieu, un onctueux diffamateur du monde : que le diable l'emporte ! Mais le diable n'est jamais là quand on aurait besoin de lui : toujours il arrive trop tard, ce maudit nain, ce maudit pied-bot !

Ainsi sacrait Zarathoustra, impatient dans son cœur, et il songea comment il pourrait faire pour passer devant l'homme noir, en détournant le regard : mais voici il en fut autrement. Car, au même moment, celui qui était assis en face de lui s'aperçut de sa présence ; et, semblable quelque peu à quelqu'un à qui arrive un bonheur imprévu, il sauta sur ses jambes et se dirigea vers Zarathoustra.

LE VIEUX PAPE

Qui que tu sois, voyageur errant, dit-il, aide à un égaré qui cherche, à un vieillard à qui il pourrait bien arriver malheur ici ! Ce monde est étranger et lointain pour moi, j'ai aussi entendu hurler les bêtes sauvages ; et celui qui aurait pu me donner asile a lui-même disparu. J'ai cherché le dernier homme pieux, un saint et un ermite, qui, seul dans sa forêt, n'avait pas encore entendu dire ce que tout le monde sait aujourd'hui.

ZARATHOUSTRA

Qu'est-ce que tout le monde sait aujourd'hui ? demanda Zarathoustra. Ceci, peut-être, que le Dieu ancien ne vit plus, le Dieu en qui tout le monde croyait jadis ?

LE VIEUX PAPE

Tu l'as dit ! Et j'ai servi ce Dieu ancien jusqu'à sa dernière heure. Mais maintenant je suis hors de service, je suis sans maître et malgré cela je ne suis pas libre ; aussi ne suis-je plus jamais joyeux, si ce n'est en souvenir. C'est pourquoi je suis monté dans ces montagnes pour célébrer de nouveau une fête, comme il convient à un vieux pape et à un vieux père de l'église : car sache que je suis le dernier pape ! Une fête de souvenir pieux et de culte divin. Mais maintenant il est mort lui-même, le plus pieux des hommes, ce saint de la forêt qui sans cesse rendait grâce à Dieu, par des chants et des murmures.

Je ne l'ai plus trouvé lui-même lorsque j'ai découvert sa chaumière mais j'y ai vu deux loups qui hurlaient à cause de sa mort car tous les animaux l'aimaient. Alors je me suis enfui. Suis-je donc venu en vain dans ces forêts et dans ces montagnes ? Mais mon cœur s'est décidé à en chercher un

autre, le plus pieux de tous ceux qui ne croient pas en Dieu,
à chercher Zarathoustra !

Ainsi parlait le vieillard et il regardait d'un œil perçant celui
qui était debout devant lui ; Zarathoustra cependant saisit
la main du vieux pape et la contempla longtemps avec
admiration.

ZARATHOUSTRA

Vois donc, vénérable, quelle belle main effilée ! Ceci est la
main de quelqu'un qui a toujours donné la bénédiction.
Mais maintenant elle tient celui que tu cherches, moi
Zarathoustra. Je suis Zarathoustra, l'impie, qui dit : qui est-
ce qui est plus impie que moi, afin que je me réjouisse de
son enseignement ?

Ainsi parlait Zarathoustra, pénétrant de son regard les
pensées et les arrière-pensées du vieux pape.

LE VIEUX PAPE

Celui qui l'aimait et le possédait le plus, c'est celui qui l'a
aussi le plus perdu : regarde, je crois que de nous deux, c'est

moi maintenant le plus impie ? Mais qui donc saurait s'en réjouir !

ZARATHOUSTRA

(Pensif, après un long et profond silence)

Tu l'as servi jusqu'à la fin ? tu sais comment il est mort ? Est-ce vrai, ce que l'on raconte, que c'est la pitié qui l'a étranglé ? La pitié de voir l'homme suspendu à la croix, sans pouvoir supporter que l'amour pour les hommes devînt son enfer et enfin sa mort ?

(Le vieux pape cependant ne répondit pas, mais il regarda de côté, avec un air farouche et une expression douloureuse et sombre sur le visage. Après une longue réflexion, en regardant toujours le vieillard dans le blanc des yeux.)

Laisse-le aller, il est perdu. Et quoique cela t'honore de ne dire que du bien de ce mort, tu sais aussi bien que moi, qui il était : et qu'il suivait des chemins singuliers.

LE VIEUX PAPE

(Il regarde Zarathoustra de son œil unique car il est borgne, puis rassénééré)

Pour parler entre trois yeux, sur les choses de Dieu je suis plus éclairé que Zarathoustra lui-même et j'ai le droit de l'être. Mon amour a servi Dieu pendant de longues années, ma volonté suivait partout sa volonté. Mais un bon serviteur sait tout et aussi certaines choses que son maître se cache à lui-même. C'était un Dieu caché, plein de mystères. En vérité, son fils lui-même ne lui est venu que par des chemins détournés. À la porte de sa croyance il y a l'adultère.

Celui qui le loue comme le Dieu d'amour ne se fait pas une idée assez élevée sur l'amour même. Ce Dieu ne voulait-il pas aussi être juge ? Mais celui qui aime, aime au-delà du châtiment et de la récompense. Lorsqu'il était jeune, ce Dieu d'Orient, il était dur et altéré de vengeance, il s'édifia un enfer pour divertir ses favoris.

Mais il finit par devenir vieux et mou et tendre et compatissant, ressemblant plus à un grand-père qu'à un père, mais ressemblant davantage encore à une vieille grand'mère chancelante. Le visage ridé, il était assis au coin

du feu, se faisant des soucis à cause de la faiblesse de ses jambes, fatigué du monde, fatigué de vouloir, et il finit par étouffer un jour de sa trop grande pitié.

ZARATHOUSTRA

Vieux pape, as-tu vu cela de tes propres yeux ? Il se peut bien que cela se soit passé ainsi : ainsi, et aussi autrement. Quand les dieux meurent, ils meurent toujours de plusieurs sortes de morts. Eh bien ! De telle ou de telle façon, de telle et de telle façon, il n'est plus ! Il répugnait à mes yeux et à mes oreilles, je ne voudrais rien lui reprocher de pire.

J'aime tout ce qui a le regard clair et qui parle franchement. Mais lui, tu le sais bien, vieux prêtre, il avait quelque chose de ton genre, du genre des prêtres, il était équivoque. Il avait aussi l'esprit confus. Que ne nous en a-t-il pas voulu, ce coléreux, de ce que nous l'ayons mal compris ! Mais pourquoi ne parlait-il pas plus clairement ?

Et si c'était la faute à nos oreilles, pourquoi nous donnait-il des oreilles qui l'entendaient mal ? S'il y avait de la bourbe dans nos oreilles, eh bien ! qui donc l'y avait mise ? Il y avait trop de chose qu'il ne réussissait pas, ce potier qui n'avait pas fini son apprentissage. Mais qu'il se soit vengé sur ses

pots et sur ses créatures, parce qu'il les avait mal réussies, cela fut un péché contre le bon goût.

Il y a aussi un bon goût dans la pitié : ce bon goût a fini par dire : « Enlevez-nous un pareil Dieu. Plutôt encore pas de Dieu du tout, plutôt encore organiser les destinées à sa propre tête, plutôt être fou, plutôt être Dieu soi-même !

LE VIEUX PAPE

(Son oreille se dresse)

Qu'entends-je ! Ô Zarathoustra tu es plus pieux que tu ne le crois, avec une telle incrédulité. Il a dû y avoir un Dieu quelconque qui t'a converti à ton impiété. N'est-ce pas ta piété même qui t'empêche de croire à un Dieu ? Et ta trop grande loyauté finira par te conduire par-delà le bien et le mal !

Vois donc, ce qui a été réservé pour toi ? Tu as des yeux, une main et une bouche, qui sont prédestinés à bénir de toute éternité. On ne bénit pas seulement avec la main. Auprès de toi, quoique tu veuilles être le plus impie, je sens une odeur secrète de longues bénédictions : je la sens pour moi, à la fois bienfaisante et douloureuse. Laisse-moi être

ton hôte, ô Zarathoustra, pour une seule nuit ! Nulle part sur la terre je ne me sentirai mieux qu'auprès de toi !

ZARATHOUSTRA

(Il est très surpris par les propos du vieux pape)

Amen ! Ainsi soit-il ! C'est là-haut qu'est le chemin, qui mène à la caverne de Zarathoustra. En vérité, j'aimerais bien t'y conduire moi-même, vénérable, car j'aime tous les hommes pieux. Mais maintenant un cri de détresse m'appelle en hâte loin de toi. Dans mon domaine il ne doit arriver malheur à personne : ma caverne est un bon port. Et j'aimerais bien à remettre sur terre ferme et sur des jambes solides tous ceux qui sont tristes.

Mais qui donc t'enlèverait ta mélancolie des épaules ? Je suis trop faible pour cela. En vérité, nous pourrions attendre longtemps jusqu'à ce que quelqu'un te ressuscite ton Dieu. Car ce Dieu ancien ne vit plus : il est foncièrement mort, celui-là.

(Zarathoustra fait un premier pas pour s'éloigner, c'est alors que le vieux pape se lève...)

LE VIEUX PAPE

Attends ! Ne t'en vas pas, reste encore un peu, celui dont tu entends le cri de détresse peut attendre encore un peu, je le connais, je connais sa laideur. Tu te dis impie et cependant il y a en toi une profonde piété, tu aimes les hommes, c'est le vieil ermite de la forêt qui me l'a dit, lui il préférerait les bêtes sauvages et il n'avait de mots que pour son dieu mais quel dieu pourrait nous enseigner de ne pas aimer les hommes, de leur préférer les bêtes sauvages ? Dieu est mort, je le sais mieux que personne et je sais aussi que jamais il ne reviendra. « Il est foncièrement mort, celui-là », ce sont tes propres mots : crois-tu vraiment qu'il puisse un jour en venir un autre ? Et si tu le crois, qui sera-t-il ce nouveau dieu ? La nuit s'est abattue, lourde, sur un monde en ruines, nos épaules ne sont pas assez larges et nos corps plient sous ce fardeau. Dieu s'en est allé comme un voile que l'on retire de la face du tragique. Ce tragique a mille visages et pourtant il est un seul : c'est l'impossible monde. Alors dis-moi ce dieu auquel tu crois peut-être...

ZARATHOUSTRA

Ce dieu auquel je pourrais croire, c'est un dieu qui danse sur les bords de l'abîme, un dieu blessé, souffrant, aussi tragique que le monde, un dieu qui ne sauve rien car il n'y a rien à sauver, la nuit seulement, les ténèbres éternelles que rien ne saurait éclairer, pas même un dieu. Tu l'as dit, vieil homme : le voile de dieu s'est déchiré, il n'y a que des ruines que ce dieu mort habillait de sa rédemption mais il est mort et avec lui tout espoir de salut, tout espoir d'une clarté vive, tout espoir de repos : la désespérance est désormais notre demeure, la seule que l'on puisse encore habiter.

LE VIEUX PAPE

Tu parles d'un dieu souffrant, d'un dieu sans promesses, d'un dieu aussi tragique que le monde ; tu dis aussi qu'il nous faut habiter la désespérance comme notre seule demeure, qu'il n'y a rien à attendre, qu'il n'y a pas de sens : ce monde tragique est-il aussi absurde ?

ZARATHOUSTRA

Ah le sens, cette question qui nous poursuit depuis la nuit des temps : d'où venons-nous, vers quel autre monde sommes-nous en marche, pourquoi sommes-nous ? Et bien je vais te dire pourquoi : parce que nous sommes, c'est le point de départ et aussi l'arrivée. Il n'est pas d'autre monde d'où serait venu le nôtre, par d'autre monde vers lequel celui-ci tend désespérément les bras, il y a ce monde et rien d'autre car l'horizon ne cache rien, il n'est pas un rideau tiré sur une arrière-monde qui condamnerait le nôtre. La question du sens, aussi vieille que le premier des hommes, n'a pas de sens : il n'y a ni pourquoi ni vers-quoi, il y a, c'est tout. Un monde absurde serait un monde privé de sens mais comment peut-on priver le monde de ce qui n'existe pas : alors non le monde n'est pas absurde, il est tragique, c'est-à-dire impossible.

LE VIEUX PAPE

Soit ! Il n'y a rien à espérer, rien à attendre qui briserait la nuit, la désespérance, dis-tu, est notre sort et il nous faut l'habiter mais qu'y peut ce nouveau dieu dont tu me parles ?

ZARATHOUSTRA

Tu l'as dit, vieil homme, la nuit a recouvert le monde, non pour en cacher les ruines mais pour les révéler. Alors que faire ? Se figer parmi ses ruines et le devenir à notre tour ou bien marcher, traverser ce champ de pierres nocturnes, avancer malgré tout. Vers quoi ? Vers rien puisqu'il n'y a pas d'issue mais marcher dans la nuit pour ne pas sombrer, devenir pierre à notre tour et, sur ces chemins d'épines, pencher notre regard sur ces quelques fleurs, sans prétention, qui les bordent, cueillir la joie à même les ruines, s'éclairer du maigre feu que nous offre l'Esprit. En se donnant un dieu, les hommes ont cru s'offrir l'éternité, comme si l'éternité était l'autre du temps qui nous emporte jusqu'au seuil de la mort. Douce illusion ! Chaque instant, vois-tu, est un fragment d'éternité car l'éternité traverse le temps et fixe chacun de ses moindres instants dans une mémoire éternelle. De même l'infini n'est pas l'autre du fini, la latitude d'un autre monde : il traverse le fini en l'ouvrant comme ces fleurs qui bordent le chemin de nos

sentiers nocturnes. L'insensé, souviens-toi, a brisé sa lanterne sur le sol d'un midi : pourquoi donc se munir d'une lanterne si à midi le soleil brille de tous ses feux ? Parce qu'il n'est jamais midi, seulement sur les horloges, il n'y a que la nuit et dans cette nuit profonde, plus épaisse que le monde, à quoi sert une lanterne ? A éclairer nos pas ? Il n'y a rien à éclairer, seulement un champ de ruines, des déserts qui se ressemblent au point de ne sembler qu'un seul.

LE VIEUX PAPE

Il y a dieu cependant, un dieu tragique qui dans sur les bords de l'abîme où il pourrait sombrer, lui aussi...

ZARATHOUSTRA

Il danse en effet sur les bords de l'abîme de toutes les existences, il danse comme la flamme d'un feu que rien ne peut éteindre. C'est un dieu qui danse, oui, comme une petite lueur vacillante qui quelquefois se penche quand le vent est trop fort mais jamais assez pour qu'elle s'éteigne. Il n'y a que les hommes qui le peuvent, les derniers hommes qui ont payé leur contentement de cette lumière fragile qui ne brillait qu'en eux.

LE VIEUX PAPE

Tu veux dire que...

ZARATHOUSTRA

Que dieu, le seul possible, est cette lueur fragile qui nous habite ? Oui car l'âme est la demeure de l'Esprit et c'est là, bien plus qu'ailleurs, que dieu fait briller sa lumière et c'est pourquoi il n'y a que les hommes qui ont ce pouvoir de l'éteindre. Dieu est en nos mains : elles ont tué l'ancien, que feront-elles du nouveau quand il surgira des cendres de ce monde dévasté ? Vieil ami, c'est à l'homme de choisir entre cheminer ou se figer dans les ruines, moi je ne peux rien te promettre.

ANALYSE

Comme le rapporte le pape lui-même : dieu est devenu pantouflard, il s'est assis au coin du feu et a regardé s'éteindre les flammes. Autant dire que ce ne sont pas les hommes qui ont tué dieu mais qu'il s'est tué lui-même comme s'il s'était lassé de sa propre pitié

Dans ce que rapporte le vieux pape, Dieu ne meurt pas sous le coup des hommes, ni sous le blasphème de Zarathoustra, mais par épuisement intérieur, par saturation de sa propre bonté. Ce n'est pas un meurtre, c'est une extinction. L'image est terrible : un Dieu qui s'affaisse dans sa pitié comme dans un fauteuil trop mou, un Dieu fatigué de vouloir, fatigué d'aimer, fatigué même d'être Dieu.

Nietzsche, ici, va plus loin que la proclamation célèbre de la « mort de Dieu » : il suggère que Dieu a été miné de l'intérieur par sa morale même, par l'excès de compassion, par la transformation de la toute-puissance en attendrissement sénile. Dieu ne chute pas, il se flétrit. Sa pitié devient son poison.

Et cela change tout. Car si Dieu meurt de pitié, alors ce n'est pas l'homme qui le détruit, c'est une logique divine qui se retourne contre elle-même. Dieu devient victime de la

morale qu'il a instituée. Il s'effondre sous le poids de son propre regard sur le monde, comme un père qui ne supporte plus la misère de ses enfants et préfère sombrer plutôt que de continuer à voir. Le Dieu ancien est mort non parce que l'homme s'est rebellé, mais parce que ce Dieu n'a plus su porter le tragique du monde qu'il avait lui-même institué.

Et ce qui surgit ensuite n'est pas un remplacement théologique, mais une mutation ontologique : le nouveau dieu n'est plus un souverain. Il est une lueur. Une danse au bord de l'abîme. Un feu fragile qui ne promet rien. C'est peut-être même cela la rupture ultime : le vieux Dieu voulait sauver, réparer, justifier. Le nouveau ne sauve pas, il accompagne. Il ne résout pas le tragique, il le rend habitable. Et en ce sens le prolongement rejoint presque une idée radicale : Dieu ne disparaît pas, il abdique sa verticalité. Il cesse d'être garant pour devenir présence tremblante. Non plus maître du monde, mais souffle discret au cœur de la nuit. Et là où le Dieu pantouflard se laisse mourir devant les flammes qui s'éteignent, le dieu tragique, lui, est la flamme elle-même, celle qui danse, fragile, sans promesse, et qui pourtant continue de brûler.

MAIS....

« Ô, l'heure où il s'écroula, la bouche pierreuse, dans le jardin étoilé, où l'ombre du meurtrier vint sur lui. Le front pourpre, il entra dans le marécage et la colère de Dieu châtia ses épaules de métal ; ô, les bouleaux dans la tempête, la faune sombre qui évitait ses sentes enténébrées. La haine consumait son cœur, jouissance, quand il viola l'enfant sans voix dans le jardin viride de l'été, reconnu dans son visage radieux le sien pris de folie. Douleur, à la fenêtre le soir, quand des fleurs pourpres surgit, squelette horrible, la mort. Ô, les tours et les cloches ; et les ombres de la nuit, pierres, tombèrent sur lui. »

(G. Trakl, « Rêve et folie », extrait)

Mais il est encore un autre dieu, un dieu courroucé et vengeur, saturé de moraline, toujours prompt à juger, à peser l'âme, à mesurer le poids de nos consciences, un dieu de mort, indigné par la vie même qui circule dans nos veines, talon écrasant nos visages dans la poussière d'antiques valeurs, loi dictée puis gravée dans la pierre, autel dressé pour le sacrifice humain, refus du terrestre au nom d'un ciel inhabitable et d'un enfer de lave déjà frémissant sous nos pas.

Le dieu de la colère qu'on prêche à tous les mortels, un dieu qui se grandit de nos faiblesses, qui prospère de nos chutes, dieu souverain qui luit comme un soleil de plomb sur nos souffrances, alourdissant chaque souffle, qui capture chaque élan de vie dans le filet d'une culpabilité sacrée.

Le salut s'achète alors au prix des genoux qui se plient sur une terre ingrate, des fronts courbés sous le joug de la honte, de la chair soumise à une loi qui se dit divine mais exile toute joie, toute lumière, toute vibration libre.

Avec ce dieu de la colère, ce dieu de la négation et de la mort, s'achève la Trinité de l'effondrement.

LE DIEU PANTOUFFLARD

Il s'est assis au coin du feu comme un vieil homme qui
renonce au voyage,

Les braises se sont tassées dans l'âtre comme une prière
sans voix,

Les anges, ennuyés, ont plié leurs grandes ailes dans un
coin de la pièce,

Les psaumes tournaient encore en rond dans sa tête
comme un vieux disque rayé,

La bonté s'était faite lourde, grasse, impossible à porter
plus longtemps,

Il regardait le monde comme on regarde une horloge dont
le ressort se détend,

Il ne jugeait plus, il ne bénissait plus, il se contentait de
laisser passer les jours,

Les enfers eux-mêmes bâillaient, chauffés à blanc par
l'habitude des péchés,

Son trône avait pris la forme de son corps comme un
fauteuil usé jusqu'à la corde,

Et la lumière, au plafond du ciel, jaunissait comme une
peinture d'église abandonnée.

Les hommes disaient encore : il est vivant, il nous écoute,
il nous juge,

Mais déjà son regard glissait sur leurs guerres comme sur
une pluie ancienne,

Il avait trop vu de sang béni, trop d'enfants sacrifiés sous
des mots magnifiques,

Trop d'innocents tordus en exemple dans la bouche des
prédicateurs,

Trop de tyrans lavés à grande eau sainte dans les rivières
de la grâce,

La pitié en lui était devenue un poids de pierre sur une
poitrine épuisée,

Il ne savait plus quoi pardonner ni à qui, tant tout se
ressemblait dans la nuit,

Le bien et le mal s'étaient frottés l'un à l'autre jusqu'à se
confondre,

Et ses mains, jadis larges comme l'aube, tremblaient
devant l'infini des plaintes,

Alors il a laissé tomber ses bras le long du monde comme
on lâche un fardeau.

La théologie tournait autour de son silence comme une
toupie sans enfant,

Les docteurs aiguisés creusaient des phrases dans le roc
de son absence,

Ils parlaient de sa gloire comme d'un soleil derrière un
nuage éternel,

Mais ce n'était déjà plus qu'un halo de poussière au fond
d'une sacristie,

Sa voix ne passait plus par leurs bouches saturées de
syllabes sacrées,

Les dogmes prenaient la poussière sur les étagères des
séminaires vides,

L'encre ancienne craquelait sur des pages que plus
personne n'osait ouvrir,

Les conciles oubliés tintaient encore parfois dans les rêves
des vieux prêtres,

Mais au-dessus des coupes, Dieu somnolait comme un
vieillard après le repas,

Et le ciel n'était plus qu'un plafond bas, jauni par la fumée
de l'encens.

Parfois il se souvenait d'Adam et d'Ève comme on revoit
deux enfants perdus,

Il revoyait leurs mains tremblantes sur le fruit qui brillait
comme un regard,

Il se rappelait le jardin sonore où toute chose avait un nom
frais,

Avant que les mots ne deviennent des chaînes, des lois,
des jugements,

Il se demandait s'il avait vraiment voulu cette histoire de
chute et de rachat,

Ou si quelque chose en lui avait dérapé, une nuit, dans la
mécanique du salut,

Il se demandait si la croix, dressée sur la colline, était un
geste nécessaire,

Ou le signe évident qu'il ne savait plus comment parler
aux hommes,

Il se souvenait du sang, de la poussière, du cri incompris
dans l'après-midi,

Et ce souvenir faisait trembler ses épaules, tassées dans le vieux fauteuil.

Les anges ne chantaient presque plus, ils feuilletaient le temps distraitement,

Ils rangeaient des nuages, classaient des prières dans des tiroirs sans clefs,

Ils écrivaient de fausses missions sur des parchemins pour tromper l'ennui,

Parfois l'un d'eux descendait encore dans un rêve pour rassurer un enfant,

Mais le plus souvent, ils se contentaient de regarder le feu s'éteindre,

Les ailes tachées par des siècles de batailles saintes, de croisades et d'erreurs,

Ils se disaient qu'ils avaient peut-être servi un zèle plus que l'amour,

Qu'ils avaient couvert d'hymnes la fatigue croissante de leur maître,

Et qu'à force de chanter la gloire, ils n'avaient pas vu venir l'usure,

Cette lente sclérose de la lumière dans la clarté même du paradis.

Le vieux Dieu portait des pantoufles de nuage usé,
déformées par la marche,

Il n'allait plus guère qu'entre le foyer et la fenêtre du monde,

D'un pas glissant, il traversait l'éternité comme un couloir mal éclairé,

Il regardait au-dehors les villes qui brillaient de néons et de publicités,

Les temples transformés en musées, les croix en logos pour bijoux,

Il voyait les pauvres fouiller les poubelles de la prospérité bénie jadis,

Les foules courir après des écrans plus clairs que toutes ses apparitions,

Les prières réduites à des slogans collés sur les pare-brise et les profilés,

Les prophètes remplacés par des coachs en développement personnel,

Et il ne trouvait plus où déposer sa pitié dans ce
supermarché de désirs.

Ce n'était pas la révolte des hommes qui l'avait mis en
déroute,

Ni les sarcasmes du philosophe proclamant sa mort en
pleine place,

Ce n'étaient pas les bûchers des hérésies, ni les procès de
l'inquisition,

Ni même les camps dressés au XX^e siècle sous un ciel
silencieux,

Non, c'était l'accumulation de petites bontés administrées
à la chaîne,

Les pardons distribués comme des bons de réduction pour
l'au-delà,

Les indulgences modernes vendues sous l'emballage du
bien-être spirituel,

La multiplication de grâces tièdes pour calmer les
angoisses de consommation,

Tout ce commerce de miséricorde, ce ruissellement de
larmes tarifées,

Qui avait usé son cœur comme une pierre frottée sans
cesse par les mêmes mains.

Il s'est peu à peu lassé de répondre aux mêmes questions
fatiguées,

Pourquoi le mal, pourquoi la souffrance, pourquoi cette
injustice,

Comme si lui-même n'était pas perdu devant l'excès des
douleurs,

Comme si son omniscience était autre chose qu'un mythe
de contrôle,

Il aurait voulu parfois dire : je ne sais pas, je ne comprends
pas non plus,

Je suis venu habiter avec vous, non pour expliquer ce qui
n'a pas de pourquoi,

Mais on l'avait élevé trop haut pour qu'il puisse avouer
son ignorance,

Alors il a continué de se taire, de sourire vaguement dans
les vitraux,

De laisser flotter une main bénissante au-dessus des
catastrophes,

Jusqu'à ce que même ce geste devienne trop lourd pour
ses épaules.

Les grandes cathédrales étaient pour lui des maisons de
retraite,

Où l'on venait visiter un parent lointain perdu dans ses
souvenirs,

On l'asseyait sur un trône doré pour les grandes fêtes
officielles,

On lui mettait des mots dans la bouche, des bénédictions
préfabriquées,

Puis on le reconduisait dans sa chambre tapissée de
doctrines,

Avec vue sur un jardin de dogmes soigneusement
entretenus,

On lui demandait encore de cautionner des lois, des
frontières, des peurs,

On signait de son nom des manifestes sur le bien et le mal,

Et lui, à demi sourd, hochait la tête pour avoir la paix,

Comme ces vieux qu'on consulte encore par politesse de
famille.

Parfois, il tentait un geste discret, une brèche dans la routine,

Une rencontre improbable au coin d'une rue, un regard qui déraille,

Une douceur étrange dans un hôpital saturé de machines,

Un pardon silencieux entre deux êtres qui n'y croyaient plus,

Il soufflait dans l'air un peu de cette liberté qu'il avait rêvée,

Mais aussitôt des discours venaient recouvrir ces frêles événements,

Les théologiens plaquaient des concepts sur ces instants nus,

Les moralistes y voyaient des preuves de leur système,

Les cyniques des illusions pour naïfs, les mystiques des privilèges,

Et tout se refermait sur lui comme une chape de sens trop lourd.

La nuit venue, quand les églises claquaient leurs portes sur l'encens froid,

Il restait seul avec le crépitement timide des dernières
braises,

Il écoutait monter du monde un bourdonnement de
réseaux et de chiffres,

Une langue nouvelle faite de flux, de données, de signaux
sans chair,

Il ne comprenait plus tout à fait ce dialecte de l'instantané,

Lui qui avait pris l'habitude des temps longs, des alliances
millénaires,

Il sentait que son Nom, syllabe par syllabe, se dissolvait
dans le bruit,

Non pas en un grand blasphème, mais en une indifférence
polie,

Comme un vieux mot des dictionnaires que l'on ne
consulte plus,

Et cette lente évaporation du sacré l'endormait plus
sûrement que la négation.

Il aurait pu se lever, frapper la table, déchirer les cieux
d'un orage,

Revenir en gloire comme promis dans des sermons
méfiants,

Montrer sa force, imposer son absolu sur les consciences
récalcitrantes,

Mais il n'en avait plus la force ni même le désir profond,
La toute-puissance l'avait lasse, comme un muscle trop
longtemps bandé,

Il pressentait que revenir ainsi serait trahir ce qu'il avait
voulu aimer,

Qu'arracher les hommes à leur nuit par la peur serait un
échec définitif,

Alors il a choisi de ne pas revenir, de ne plus intervenir,

De rester là, usé, fidèle à son retrait, au bord de l'âtre,

Même si ce retrait ressemblait fort à une désertion sacrée.

Les religions continuaient de tourner autour de son nom
comme des planètes,

Mais le soleil central n'était plus qu'un noyau tiède,
épuisé,

Les rites imitaient encore les saisons de la grâce et du
pardon,

Comme un théâtre qui joue la pièce quand l’auteur est
déjà parti,

Les fidèles récitaient des formules à un interlocuteur
assoupi,

Parfois ils sentaient bien qu’ils parlaient surtout à eux-
mêmes,

Mais ils avaient besoin de cet invisible vieillard pour tenir
debout,

Alors ils l’entretenaient à coups d’hymnes, de promesses,
de sacrifices,

Ils lui prêtaient des colères, des jalousies, des caprices
moraux,

Pour faire croire qu’il était encore vif, qu’il s’intéressait au
script.

Dans sa fatigue, Dieu voyait tout cela avec une douceur
résignée,

Il n’en voulait même plus à ceux qui l’utilisaient pour
asservir,

Il comprenait trop bien leur peur nue devant le gouffre de
vivre,

Il savait qu'ils cherchaient une autorité pour couvrir leur fragilité,

Et qu'ils lui mettraient un autre nom si le sien venait à s'effacer,

Il savait que sa mort ne fermerait pas la boutique du sacré,

Qu'un autre principe viendrait prendre sa place sur les billets,

Qu'on adorerait alors le marché, la nation, la race, la croissance,

Avec au fond le même besoin de se prosterner devant plus fort que soi,

Et cela l'attristait davantage que les blasphèmes ou les apostasies.

Ainsi, peu à peu, il a cessé de faire semblant d'être l'Omniscient,

Il a laissé choir les attributs, les titres, les prédicats sublimes,

Il a retiré sa main des rouages des histoires individuelles,

Il a renoncé à la manie de tout peser, tout juger, tout prévoir,

Il s'est découvert en lui-même une ignorance qui
ressemblait à un repos,

Une nudité étonnée devant le monde qu'il croyait avoir
fait,

Comme s'il contemplait pour la première fois ce chaos
habité de visages,

Et cette fois, il ne cherchait plus à ordonner, à sauver, à
conclure,

Il regardait simplement les êtres se débattre dans la
lumière incomplète,

Et quelque chose en lui, très ancien, se mettait à pleurer
sans concept.

À force de pleurer ainsi, il s'est vidé de toute prétention,

Il n'était plus que ce vieux corps de lumière ployé sur un
feu mourant,

Il ne tenait plus de conseil avec les puissances, les
dominations,

Il avait congédié les hiérarchies célestes polies et zélées,

Il ne s'adressait plus qu'à une poignée de nuits humaines
éveillées,

Là où quelqu'un, parfois, s'arrêtait au bord du lit pour ne plus prier,

Pour seulement respirer dans le noir, sans demande ni programme,

C'est là qu'il se sentait encore vaguement présent, sans nom,

Comme un souffle fragile qui accepte de ne rien promettre,

Un témoin presque absent du courage silencieux de continuer.

Mais cette présence-là, si mince, ne suffisait pas à raviver la flamme,

Elle tenait plutôt du tisonnier posé à côté du foyer, inutile,

Un vestige de l'ancien geste qui entretenait le brasier,

Il n'entretenait plus rien, il accompagnait seulement la combustion,

Voyant les braises du sacré se réduire en petites poussières rouges,

Il écoutait le craquement des bûches anciennes, des mythes, des lois,

Toutes ces charpentes métaphysiques qui se tordaient
dans la chaleur,

Il ne cherchait pas à sauver le toit du sens qui menaçait de
s'effondrer,

Il restait là, témoin embarrassé d'un incendie qu'il avait
allumé,

Et qui désormais se consumait de lui-même, par fatigue
plus que par rage.

Quand finalement le feu s'est vraiment affaibli, n'éclairant
presque plus,

Il n'y eut pas de grand fracas, ni de tonnerre théâtral, ni de
rideau,

Simplement une pièce un peu trop grande pour un
vieillard et ses souvenirs,

Une odeur de cendre froide montant à la place des encens
et des sacrifices,

Les anges s'en furent chacun de leur côté dans des tâches
invisibles,

Quelques prières se perdirent en route faute d'adresse
claire,

Des temples se vendirent, des dogmes se recyclèrent en
littérature,

Et lui, dans son fauteuil, se sentit soudain plus léger
qu'autrefois,

Non parce qu'il avait été tué, destitué, renversé par les
hommes,

Mais parce qu'il s'était laissé mourir d'épuisement au
milieu de sa propre pitié.

Il ne restait de lui qu'une silhouette tremblante dans la
mémoire du monde,

Un vieux mot dans certaines langues, un parfum dans
certaines ruelles,

Un refrain hésitant dans la bouche de quelques vieilles
femmes,

Un doute tendre dans les yeux d'un enfant regardant les
étoiles,

Rien qui ressemble à la gloire, à l'autorité, au trône
imprenable,

Plutôt une absence qui pèse légèrement sur les épaules
des vivants,

Comme le souvenir d'un ancêtre dont on ne sait plus
exactement l'histoire,

Mais dont la fatigue a secrètement préparé un autre
rapport au ciel,

Car de cette extinction lente, de cette bonté épuisée
jusqu'au néant,

Allait peut-être surgir, un jour, la place vide pour un autre
visage de Dieu.

Et dans les dernières escarbilles de sa présence
pantouflarde,

Alors que le monde continuait sans vraiment remarquer sa
retraite,

On pouvait déjà entendre, très loin, un autre pas dans la
nuit,

Non pas le pas tonitruant d'un souverain revenant
réclamer ses droits,

Mais le pas hésitant, blessé, d'un dieu qui ne trône plus
nulle part,

Qui ne sait pas encore qu'il est dieu et ne veut pas le
savoir,

Qui marche parmi les ruines sans se mettre à part des
victimes,

Et qui portera dans ses épaules non l'orgueil de sauver,

Mais la vulnérabilité de demeurer là, sans solution, avec
les hommes,

Un dieu tragique, déjà en route, dont le vieil épuisé aura
laissé le passage.

LE DIEU TRAGIQUE

Il vient sans cortège ni trompette, à travers les failles du réel,

Par une porte de service au fond des hôpitaux et des gares,

Dans la chambre où quelqu'un veille un mourant sans savoir quoi dire,

Sur le banc où un homme en lambeaux regarde la nuit sans se plaindre,

Dans les yeux d'une sœur qui accompagne un frère vers sa chute,

Dans le souffle coupé d'un enfant qui comprend trop tôt la cruauté du monde,

Il se glisse là où aucune prière n'ose plus formuler de demande,

Là où le langage a perdu son vocabulaire de consolation,

Là où il ne reste que le tremblement nu du corps qui supporte,

C'est là qu'il se tient, présent comme une brûlure qui écoute.

Il ne brille pas, il ne rayonne pas, il n'a rien d'éblouissant,

Son visage n'est pas entouré d'une couronne d'or ou de
flamme,

Il a plutôt la pâleur de ceux qui ont trop vu la nuit des
autres,

La crispation discrète de qui porte en silence l'impossible
partage,

Ses mains ne sont pas puissantes, elles tremblent parfois à
hauteur du monde,

Non pour faire tomber les empires mais pour retenir une
épaule,

Ou pour recueillir une larme sans la transformer en
symbole,

Elles ne créent pas des univers, elles rattrapent de justesse
des regards,

Elles ne séparent pas la lumière des ténèbres, elles les font
cohabiter,

Dans une clarté fragile où la douleur ne disparaît pas mais
se laisse habiter.

Ce dieu ne sait pas qu'il est dieu, du moins il n'en vit pas
l'orgueil,

Il se découvre en même temps que ceux qu'il accompagne
sur le bord,

Il apprend avec eux à respirer dans le manque de sens,

À ne pas combler les trous par des histoires trop bien
ficelées,

Il ne prononce pas de promesse sur l'au-delà des
catastrophes,

Il ne signe pas de contrats de résurrection à crédit infini,

Il ne garantit rien, pas même sa propre persistance,

Il est là tant que dure le tremblement d'un être devant
l'abîme,

Puis il se retire avec lui dans l'inconnu sans faire de
discours,

Comme un témoin qui refuse de s'ériger en juge ou en
solution.

On ne le trouve pas dans les sièges sociaux des certitudes,

Ni dans les palais officiels des doctrines fabriquées à la
chaîne,

Les écoles de théologie parlent peu de lui, ne sachant le classer,

Il n'entre dans aucune catégorie de la toute-puissance ou de l'essence,

Il se tient plutôt dans les interstices des phrases interrompues,

Dans le silence qui tombe après un diagnostic sans appel,

Dans l'instant précis où quelqu'un renonce à comprendre,

Non par paresse mais parce que la douleur a dépassé le concept,

Dans ce lâcher-prise sans romantisme, sans halo mystique,

Là se trouve son royaume, s'il faut garder ce mot ruiné.

Il ne règne pas, il demeure, ce qui est plus difficile encore,

Il ne dispose pas des êtres comme de pions sur un échiquier cosmique,

Il partage leurs impasses sans se mettre à l'écart sur un balcon d'éternité,

Il se laisse atteindre, entamer, déchirer par ce qu'il traverse avec eux,

Sa divinité n'est pas un bouclier mais une ouverture plus
grande aux blessures,

Une capacité de ne pas fuir, de rester au cœur de ce qui
borde la folie,

D'accepter que le sens ne revienne pas immédiatement au
milieu du chaos,

Que parfois il ne revienne pas du tout, qu'il ne reste qu'un
vivre-encore,

Un vivre avec cette plaie qui ne cicatrise pas et devient
demeure,

Et c'est là que ce dieu tragique trouve sa forme : dans la
persévérance des brisés.

Il n'est pas venu abolir la nuit mais en partager le tempo,

Il marche au pas du battement de cœur de ceux qui
veillent,

Non les veilles liturgiques bien cadrées par des textes,

Mais ces longues nuits où l'on surveille un souffle, une
morphine, un écran,

Où chaque minute ressemble à une chute ralentie du
temps,

Où l'on finit par parler seul pour ne pas se dissoudre,
Il est à côté de ces chaises en plastique, de ces gobelets de
café froid,
Il se tient là, sans parole, dans une proximité presque
banale,
C'est dans cette banalité qu'il est dieu : parce qu'il ne se
dérobe pas,
Parce qu'il accepte de n'être rien de plus qu'un
compagnon dans la fatigue.
Sa gloire, si on doit employer ce vieux mot, c'est de ne pas
s'enfuir,
De ne pas s'enrouler sur lui-même en laissant le monde
s'effondrer,
De ne pas se suicider dans sa pitié comme le vieux dieu
pantouflard,
Mais de laisser sa pitié devenir chair vulnérable jusque
dans l'impuissance,
Il ne résout pas le tragique, il le traverse avec ceux qu'il
aime,

Il ne supprime pas la mort, il y entre en premier avec les
mourants,

Non pour en ressortir triomphant au son des trompettes,

Mais pour témoigner, de l'intérieur, que même là quelque
chose peut demeurer,

Un lien, une fidélité, une lumière qui ne gagne pas mais ne
se rétracte pas,

Une joie étrange qui ne nie rien de l'horreur mais la
traverse sans se corrompre.

Cette joie n'a pas de sourire éclatant, elle ressemble
plutôt à un calme,

Au visage apaisé d'un être qui, après la tempête, sait que
tout reste tragique,

Mais que ce tragique n'est plus l'absurde clos de
l'ancienne désespérance,

Qu'il est devenu le lieu même où se partage une présence
inouïe,

Non plus un sauvetage, mais une habitation possible de la
faille,

Comme si le sol, fissuré de toutes parts, portait malgré
tout les pas,

Comme si la nuit, loin de se dissiper, se laissait habiter de
l'intérieur,

Et que cette habitation donnait une légèreté nouvelle à la
douleur,

Non en la diminuant, mais en lui offrant un espace où ne
plus s'effondrer,

Voilà le miracle discret de ce dieu : la douleur devient
habitable sans être niée.

On ne lui dresse pas de temples somptueux, il s'y sentirait
trop à l'étroit,

Il préfère les escaliers d'immeubles, les couloirs de service,
les terrains vagues,

Les maisons à la peinture écaillée où l'on survit plus qu'on
ne vit,

Les cabanes improvisées dans les camps où attendent les
déplacés,

Les marges où la statistique résume des destins sous une
ligne,

Il se sent proche de ceux que la société range à la
périphérie de son récit,

Les malades mentaux, les épaves, les enfants qui jouent
dans des ruines,

Il n'a pas de préférence morale, il ne classe pas, il ne trie
pas,

Il se laisse simplement aimer par ce qui menace de
somber,

Et c'est là qu'il plante sa tente, discrètement, au bord des
éboulements.

Son nom importe peu, on pourrait presque s'en passer,

Car dès qu'on le fixe, on commence à le capturer, à le
revendre,

Il préfère les évocations imprécises, les métaphores
treublées,

Les silences qui disent plus que des professions de foi,

Il n'exige pas qu'on le nomme pour être là, il ne tient pas à
sa marque,

Il se contente de la place qu'on laisse dans la conscience
pour l'inconnu,

De cette ouverture qui accepte de ne pas tout maîtriser,

De cette disponibilité à accueillir ce qui vient sans
garantie,

Dans cette posture fragile, il se reconnaît et se glisse,

Non en propriétaire, mais en hôte qui sait qu'il est lui-
même reçu.

Le dieu tragique n'a pas de plan global pour l'histoire,

Il n'orchestre pas les catastrophes pour en tirer une
morale finale,

Il ne transforme pas secrètement les génocides en étapes
d'un progrès caché,

Il refuse cette alchimie odieuse qui ferait de la douleur un
outil,

Il prend les désastres comme ils viennent : trop, injustes,
impardonnables,

Il ne cherche pas à les justifier, il sait que ce serait trahir
les victimes,

Il se contente d'être là où l'irréparable a eu lieu, sans
commentaire,

Assis sur les gravats, les mains sales, le regard encore
incrédule,

Murmurant parfois seulement : oui, c'est insoutenable, et
pourtant tu respirez,

Et dans ce « pourtant » se tisse une mince corde pour ne
pas tomber.

Il ne promet pas un monde meilleur en échange de la
fidélité,

Il ne tient pas de registre des mérites et des fautes à
compenser,

Il ne demande pas qu'on lui sacrifie des parts de soi pour
acheter sa faveur,

Ses exigences sont étranges : il demande la vérité de la
blessure,

Le renoncement aux mensonges qui maquillent le tragique
en opportunité,

La lucidité nue sur ce qui ne sera jamais réparé
entièrement,

Et en même temps, il propose d'habiter ce reste sans se
dissoudre,

De laisser, au milieu même des ruines, une place pour la
tendresse,

Non comme consolation, mais comme forme ultime de
résistance,

Car pour lui, la tendresse au cœur du tragique est plus
divine que tous les dogmes.

On croit parfois l'entendre dans certains poèmes,
certaines musiques,

Quand une voix traverse le désespoir sans en gommer les
aspérités,

Quand un chant descend si bas dans la nuit qu'on aurait
peur pour lui,

Mais qu'il remonte avec un souffle plus large que la simple
survie,

On se dit alors que ce dieu passe peut-être par là, furtif,

Qu'il prête sa respiration à celle du poète pour tenir le
mot ouvert,

Pour empêcher le langage de se refermer en technique ou
en slogan,

Pour lui redonner sa vocation de tremblement et de veille,

Dans ces vers où le monde apparaîtrait plus tragique et plus habitable à la fois,

On reconnaît sa trace, non comme doctrine, mais comme timbre inconfondable.

Il n'a pas de peuple élu, pas de frontière sacrée, pas de camp saint,

Il se laisse rencontrer par quiconque consent à perdre les garanties,

Il n'exige pas qu'on se détache du monde pour le rejoindre,

Au contraire, il y plonge avec nous, jusqu'à la boue des détails,

Dans les factures impayées, les disputes de couple, les petits lâchages,

Les jalousies mesquines, les peurs ridicules, les honteuses lâchetés,

Il ne survole pas ces misères en les jugeant de haut,

Il les regarde de près, avec cette tristesse qui comprend sans excuser,

Il laisse la honte être vue sans être écrasée,

Et de cette vue naît, parfois, la force candide de changer
un geste.

On le croirait faible, sans défense, livré à la cruauté du
réel,

Mais sa force est ailleurs que dans l'imposition de sa
volonté,

Elle réside dans le refus obstiné d'abandonner les plus
perdus,

Dans sa capacité à demeurer auprès de celui que tous ont
lâché,

À ne pas céder à la tentation de la pureté, à rester dans la
boue,

Sans pour autant se laisser absorber par la logique du
cynisme,

Il se tient sur cette mince ligne entre la compromission et
le retrait,

Ni pur ni souillé, mais ouvert, exposé, vulnérable jusqu'au
bout,

Sa sainteté, si l'on veut, consiste à ne pas fermer le cœur
dans l'horreur,

Et à porter cette ouverture comme une blessure
permanente, jamais refermée.

Certains diront qu'un tel dieu n'est plus un dieu,
seulement un compagnon,

Qu'il manque de majesté, de distance, d'altérité
terrifiante,

Qu'il n'offre plus la sécurité d'un ordre transcendant des
choses,

Qu'il n'est pas à la hauteur de nos rêves de salut
spectaculaire,

Ils auront raison : il n'est pas ce dieu-là, il n'a jamais voulu
l'être,

Il laisse ce rôle aux idoles de fer et aux abstractions
totalisantes,

Lui choisit la hauteur paradoxale de s'abaisser sans fin,

Non pour dominer, mais pour rejoindre la profondeur où
l'homme se perd,

Il se fait hauteur inversée, abîme d'accueil plutôt que ciel
de commandement,

Et dans cette inversion, il trouve une souveraineté nue qui ne s'impose pas.

Ce dieu tragique ne console pas au sens où l'on l'entend d'ordinaire,

Il ne dit pas : tout ira bien, il ne cache pas la gravité des blessures,

Il ne promet pas que l'histoire personnelle se refermera proprement,

Il n'édulcore pas la mémoire des violences, des trahisons, des ratages,

Il dit plutôt : tout n'ira pas bien, et pourtant quelque chose est possible,

Non pas malgré le désastre, mais à même lui, dans sa texture même,

Une manière de se tenir autrement dans ce qui ne change pas,

Une manière de respirer, de parler, d'aimer avec cette faille au milieu,

Et c'est cette possibilité-là, fragile, presque risible, qu'il chuchote,

Sans garantie, sans contrat, seulement comme une invitation à essayer.

Parfois, on le confond avec la simple force humaine de résilience,

Avec ce que les psychologues décrivent en termes objectifs,

Mais il va plus loin que cette adaptation intelligente aux coups du sort,

Il ouvre un espace où la douleur devient non pas utile, mais signifiante,

Non au sens d'un message codé venu d'en haut,

Mais au sens d'un lieu où l'être se découvre plus vaste que ses blessures,

Non pas indemne, mais capable de ne pas se réduire à elles,

Dans cet écart infinitésimal entre la blessure et l'identité,

Ce dieu se tient, comme un gardien discret de l'espace intérieur,

Non pour occuper cet espace, mais pour veiller à ce qu'il ne se referme pas.

Il ne s'oppose pas frontalement au vieux dieu pantouflard,

Il reconnaît même en lui un ancêtre fatigué d'avoir voulu trop bien,

Il sait que la bonté saturée peut tuer autant que la violence brute,

Qu'une pitié mal comprise étouffe les vivants sous son oreiller de nuages,

Il vient non pour juger ce passé divin, mais pour en porter la faillite,

Pour assumer dans sa propre fragilité la déception envers le sacré,

Il accepte d'entrer dans ce monde après la fin des grandes assurances,

Après la mort proclamée de Dieu, dans ce champ de ruines théologiques,

Et c'est précisément là qu'il choisit d'apparaître : comme une ressource nue,

Sans institution, sans tradition solide, seulement porté par les veilleurs.

Ces veilleurs ne sont pas des saints au sens ancien, mais
des éveillés au tragique,
Des hommes et des femmes que l'effondrement du
langage a traversés,
Qui ne croient plus aux grands récits mais n'acceptent pas
le cynisme,
Qui cherchent une autre manière de dire sans recouvrir,
Une parole qui ne sauve pas mais qui accompagne,
Un poème qui ne répare pas mais qui témoigne avec
justesse,
C'est en eux, souvent sans qu'ils le sachent, que ce dieu
respire,
Dans leur effort obstiné pour ne pas mentir sur la nuit,
Et pour y laisser pourtant filtrer une lumière sans
promesse,
Une lumière qui ne vient de nulle part et pourtant
s'éprouve.
On pourrait dire que ce dieu tragique n'habite plus le ciel
mais le langage,

Non le langage des systèmes, mais celui des fissures et des
balbutiements,

Il se tient dans les mots qui hésitent, qui reviennent, qui
tâtonnent,

Dans ces phrases qui refusent de clore la blessure sous un
concept,

Il aime ces déclarations inachevées, ces aveux tremblants,

Ces poèmes qui ne présentent pas une doctrine mais un
paysage intérieur,

Il s'y reconnaît parce qu'il est lui-même un dieu inachevé,

Un dieu en devenir, non au sens où il deviendrait parfait
un jour,

Mais au sens où sa divinité se joue chaque fois qu'il
accepte de rester,

De ne pas se retirer devant la trop grande misère de ce
qu'il voit.

Au terme, il n'y a pas de parousie éclatante, pas de fin des
temps réglée,

Il y a plutôt une manière d'habiter indéfiniment un monde
non réconcilié,

Une manière de dire oui à ce qui reste tragique sans en
faire un bien,

Une manière d'oser la joie au cœur de ce qui n'a pas été
sauvé,

Non une joie qui distraie ou qui anesthésie, mais une joie
ontologique,

Celle de sentir, mystérieusement, que l'être est plus
profond que le désastre,

Qu'il traverse les ruines sans se confondre avec elles,

Et que ce sentiment-là, discret, peut suffire à continuer de
marcher,

Le dieu tragique n'est peut-être rien d'autre que cette
possibilité,

Mais pour ceux qui la vivent, cela suffit à changer la
texture de la nuit.

CHANT DE LA NUIT

Il fait nuit, et la terre respire plus lentement sous la voûte

Défendue du ciel, les fontaines élèvent leur voix comme
une

Mémoire ancienne qui ne s'apaise pas, et mon âme, elle
aussi,

S'élève dans un frémissement obscur et sans repos,
source

Trop pleine qui ne sait plus où déposer sa lumière blessée.

Il fait nuit, et les chants des amants traversent l'obscurité

Comme des larmes, paroles tremblées cherchant un corps

Pour s'y perdre et s'y dissoudre, et mon âme reste ce
chant nu,

Sans étreinte ni demeure possible, désir solitaire parlant

À la nuit qui ne répond pas, mutisme des sentiers obscurs.

Quelque chose en moi brûle sans jamais trouver sa paix
véritable,

Une ardeur sans terme, un appel sans écho dans le vide
des hauteurs,

Un amour qui se donne comme une plaie ouverte sur le monde,

Et qui ne rencontre que le reflet de sa propre clarté. Je suis lumière,

Et c'est là mon exil profond et silencieux, car je voudrais habiter

L'ombre et m'y reposer enfin, m'étendre dans la nuit comme

Une main lasse et pardonnée, et boire aux mamelles obscures

Du monde une fraîcheur humble. Ô que ne suis-je ténèbres fécondes

Et douces à la chair brisée, abandonner ce rayonnement qui m'isole

Et me consume, bénir les astres discrets, les lampes pauvres

Du ciel nocturne, recevoir d'eux la lumière fragile qui ne déchire pas.

Mais j'habite mon propre feu comme une prison de clarté,
je respire

La flamme qui jaillit de mon sein épuisé, je ne connais pas
la joie

De ceux qui prennent et se reposent, et j'ai rêvé parfois
que voler

Serait plus doux que donner. Ma pauvreté est d'être sans
cesse

Prodigue de moi-même, ma fatigue est d'avoir la main
ouverte

Sans répit, ma jalousie est de voir les nuits vibrer de désir

Là où mon soleil s'éteint dans son excès. Ô solitude de
ceux qui

Donnent sans retour ni mesure, ô obscurcissement du
soleil

Par sa propre surabondance, ô faim qui demeure au cœur
même

De la satiété, ô désir qui ne trouve pas son ombre. Ils
reçoivent

Ce que je verse et l'oublie aussitôt, Mais restent-ils
encore liés

Au souffle qui les a touchés ? Il y a entre eux et moi un
gouffre muet,

Et le plus mince des abîmes demeure infranchissable.

Une amertume secrète monte de ma beauté lasse, je
voudrais

Blesser ceux que j'éclaire sans trêve, dérober aux comblés

La douceur trop offerte, car ma surabondance aspire à
une obscure méchanceté. Ma main hésite lorsque déjà
une autre se tend,

Comme l'eau suspendue avant la chute irrévocable, et
cette hésitation

Est une blessure lente, une faille née de ma solitude. Ma
vertu

S'est usée à force de vertu lumineuse, mon don s'est
retourné

Contre lui-même, et mon bonheur s'est tari dans l'excès
de

Sa pureté, comme un fleuve qui ne rejoint plus la mer.

Celui qui

Donne toujours devient pierre et silence, sa chair se durcit

Au contact des mains suppliantes, son cœur se voile sous

Les callosités de la bonté, et ses yeux ne pleurent plus

La honte des hommes. Où sont passées mes larmes
anciennes

Et leur douceur, le duvet tendre de mon cœur frémissant
?

Il ne reste que le silence des êtres lumineux et la nuit qui

Ne m'accueille plus. Les soleils poursuivent leur route
inflexible

Dans l'espace désert, parlant aux ombres mais jamais à
moi,

Car la lumière hait ce qui lui ressemble, Et fuit son propre
reflet.

Froids et implacables, ils traversent le vide comme des
juges

Aveugles, suivant leur loi sans compassion, ignorant la
détresse

Des clartés essoufflées. Seuls les êtres nocturnes savent

Réchauffer la nuit profonde, seuls les obscurs boivent un
lait

Qui console, et moi je demeure encerclé de glace et de
distance,

Affamé de la soif qui anime les ténèbres. Pourquoi me
faut-il

Briller quand je voudrais m'effacer, pourquoi suis-je
condamné

À éclairer quand je désire l'ombre, pourquoi suis-je
lumière quand

J'aspire au repos nocturne, pourquoi suis-je seul dans ma
clarté ?

LE DIEU DESTRUCTEUR

Dans les ruines ouvertes à la pâle respiration du ciel
dévasté

Deux loups avancent, montrant leurs crocs, porteurs d'un
ordre noir,

Le feu bas murmure entre les pierres comme une plaie
ancienne

Et la pantoufle gît au sol, dérisoire relique d'un dieu trop
faible.

Ce dieu ne veille pas, il décrète l'anéantissement

Il marche dans la cendre avec une lenteur souveraine

Il ne demande ni prière ni pardon ni imploration,

Son regard frappe la matière comme une sentence muette

Et la nuit se courbe sous sa volonté irrévocable

Car il veut la destruction comme une vérité nue.

Il connaît la fragilité des villes dressées contre l'abîme,

Il voit trembler l'orgueil des toits et des statues fissurées,

Il contemple la science et la foi comme des jouets fragiles,

Et son rire silencieux traverse la poussière des siècles.

Il n'éprouve aucune pitié pour les bâtisseurs tremblants
Il brise la verticalité comme on brise un verre vide,
Il réduit l'homme à la cendre qu'il fut en sa Genèse,
Et les loups suivent son pas avec ferveur,
Ils sont ses messagers, ses lames, ses guides obscurs
Dans la vaste nuit où se défait la prétention humaine.
Il a vu l'homme qui se croyait centre du monde et du sens,
Il a vu les dieux anciens tomber sous leurs propres fastes,
Il a vu les promesses se faner comme une peau morte,
Et il a décidé que l'excès devait être détruit, vanité !
Il ne veut pas corriger, il veut abolir, étouffer de ses cris,
Il ne veut pas punir, il veut effacer, rayer de sa colère,
Il ne cherche pas à nous instruire, il veut briser, ruiner
Chaque pierre dressée contre la nuit, obscur tragique,
Chaque mot gravé contre le silence, parole des écrasés,
Chaque rêve élevé contre la poussière du temps qui fuit.
Son règne ne connaît ni aurore ni rédemption, le feu,
Il ne croit pas aux cycles de nos renaissances, la vie,

Il ne s'attendrit pas devant notre faiblesse, humanité,
Il voit en l'homme une erreur persistante, un rien,
Une fissure arrogante dans la pureté du néant,
Il souffle, l'espaces s'ouvre comme un champ des plaies,
Il serre les poings et les empires chavirent au fond des
fleuves.
Il respire, l'humanité s'effondre dans le néant de son
oubli,
Le feu tremble sous sa présence invisible et pesante,
Et la pantoufle demeure, grotesque, témoin de la chute
Il aime la lenteur de la ruine méthodique, destructeur,
Il savoure la dislocation, bris progressif de toutes les
formes,
Il goute à la dévastation comme on dissout une œuvre
sacrée,
La destruction, un ordre supérieur, telle est son œuvre,
Il crache sur tous nos sentiments , piliers joyeux de la vie,
Il écrase la prière comme une poussière stérile, insensée,

Il renverse les statues et foule d'un regard noir le tombeau
de nos pères,

Il déchire la mémoire, dissout les noms et les visages,

Il ne laisse derrière lui que le vide, froid, rigide, sans âme,

Et ce vide est sa gloire souveraine, son ego divin sur les
champs de bataille.

Les loups grognent dans la clarté grise du désastre,

Leur regard est pur, affranchi de toute morale, cruauté,

Ils ne protègent rien, ils célèbrent la fin de ce qui fut
détruit,

Ils accompagnent l'horreur dans son avancée divine,

Et leurs pas résonnent dans l'ossature des mondes, morts,

Ils dévorent ce qui reste avec indifférence, glacé mépris,

Ils reniflent les flammes qui s'échappent de la pierre
inerte,

Ils savent que l'homme n'est plus qu'un souvenir

Et que la nuit reprend ce qui lui appartient, homme effacé,

Dans une majesté sauvage et sans recours, tragique !

Ce dieu ne promet rien et surtout pas un autre monde,

Il n'évoque pas d'ombre fertile, de rédemption dans le
nocturne,

Il affirme la fin comme un accomplissement, la résolution,

Il dresse la mort comme une loi souveraine, le destin du
vivant

Il trace une ligne, infranchissable, dans la matière et l'âme,

Il ferme la bouche du ciel à toute supplication, prières sans
écho,

Il absorbe le cri dans son silence minéral, mutisme de la
pierre,

Il cède la terre à l'inertie des vents qui s'absentent,
ailleurs,

Et les ruines deviennent son temple, absolu et sacré,

Où plus rien ne respire, juste sa volonté, noire et de haine.

Il n'a aucun temple, le silence pour adorateur, sacrilège,

Il n'attend rien, aucune reconnaissance, aucune prière,

Il détruit car telle est sa nature, le tréfond de son être sans
âme,

Il consume, son unique vérité gravée dans sa mémoire
infame,
Il est la négation, incarnée dans nos moindres blessures,
Le revers brutal de toute naissance, meurtrier insatiable,
l'ombre massive au cœur de la lumière qui finit par
sombrier,
l'ultime loi, avant le néant de tous les mondes enfouis,
Et dans ses loups palpite sa propre essence, son sang privé
de cœur,
Archaïque, souveraine, satanique, insensible à toute
nuance.
Il regarde nos sourires comme un affront, dérisoire,
Petit signe de confort dans un monde condamné,
Il voit dans le brillant des yeux la vanité humaine,
Et il ordonne, jure que tout soit repris, arraché de nos
mains,
Il ne laisse nulle place à la nostalgie, à nos regrets, à nos
soupirs,

Il ne mesure pas la douleur du dépouillement, il s'en
nourrit,

Il accomplit sa tâche avec la froideur d'une mer de glace,

Et le feu jamais ne résiste à son souffle, tout devient
cendres,

Les pierres cèdent et se fissurent du droit divin, l'unique,

Et le ciel s'assombrit, tonnant et déferlant d'éclairs,

Il foule le souvenir des mères et des enfants, générations
perdues,

Il disperse les récits comme des feuilles mortes confiées
au vent,

Il interdit toute espérance, de l'homme faisant recueil du
vide,

Il détruit même le désir de survivre, les mains qui
s'accrochent au rivage,

Il veut une nuit totale, sans appel et sans étoiles, aucun
témoin,

Il veut un silence sans murmure, des larmes qui restent au
fond des yeux,

Il veut la disparition, comme une pureté, un torchon sans
souillure,

Et toujours les loups avancent dans sa trace, affamés de
nos chairs

Avec une fidélité qui glace tout ce qu'ils traversent,
ravageurs,

Et le monde recule sous leur regard, impuissant, damné,
maudit.

Les loups se dressent dans une majesté farouche, sans
pudeur,

Leurs crocs brillent comme des éclats de verre, miroir
brisé,

Ils incarnent la volonté de ce dieu de colère noire et de
rage,

Ils accompagnent sa marche avec la gravité d'une garde,

Leurs silhouettes trouent le paysage brisé, effondré sur
lui-même,

Leur regard traverse ce qui fut l'homme, un papier qui
s'efface sur le pavé,

Ils ne tremblent pas devant la fin, ils la célèbrent par leur
simple présence

Et le feu s'éteint lentement comme un souffle vaincu

Alors tout s'incline sous la grande destruction, les ruines
deviennent

Poussière, les flammes meurent dans un dernier rôle,
discret, les loups

S'éloignent dans la nuit croissante et le dieu demeure seul,

Maître du vide retrouvé, seigneur de l'effacement absolu,

il contemple son œuvre achevée et le silence se referme
sur le monde

AMI LECTEUR...

Ce dieu que tu lisais destructeur n'est pas Dieu en vérité,
mais sa caricature,

L'ombre difforme qu'une main humaine a dressée pour
régner sur la peur,

Le masque rigide d'une foi devenue machine à plier les
consciences,

La figure falsifiée d'un ciel capturé par la morale et le
dogme,

Et les loups qui le précèdent ne sont pas des anges noirs
du sacré,

Mais les gardiens féroces de l'institution, sentinelles du
joug religieux,

Chiens de garde d'une puissance confisquée et retournée
contre la vie,

Veillant à ce que nul ne s'échappe du cercle de la
soumission,

Car ce n'est pas Dieu qui détruit, mais la religion faite en
son nom,

Et ce travestissement sacré qui broie l'homme sous
prétexte de le sauver.

Dieu destructeur, dieu pantouflard, dieu tragique : bien
sûr de ces

Trois-là, ami lecteur, tu sais le mien, tu l'as reconnu à sa
douleur.

Non, dieu n'est pas mort sur la croix plantée dans le crâne
de nos fautes,

C'est sur cette croix plantée au cœur de nos déserts que
dieu est né.

IL FAIT NUIT

Il fait nuit, et mon désir jaillit comme une source blessée
et

Sans rives, Il cherche une voix, une obscurité, une
demeure,

Mais ne rencontre que son propre éclat. Il fait nuit, et la
plainte

Des fontaines monte plus haut encore, et mon âme
demeure

Source intarissable, mais sans rive où déposer sa lumière.

Il fait nuit, Et les chants des amants vibrent sous les cieux

Dénudés, et mon âme reste ce chant orphelin, écho

Nu d'une lumière qui ne sait plus qui aimer.

